

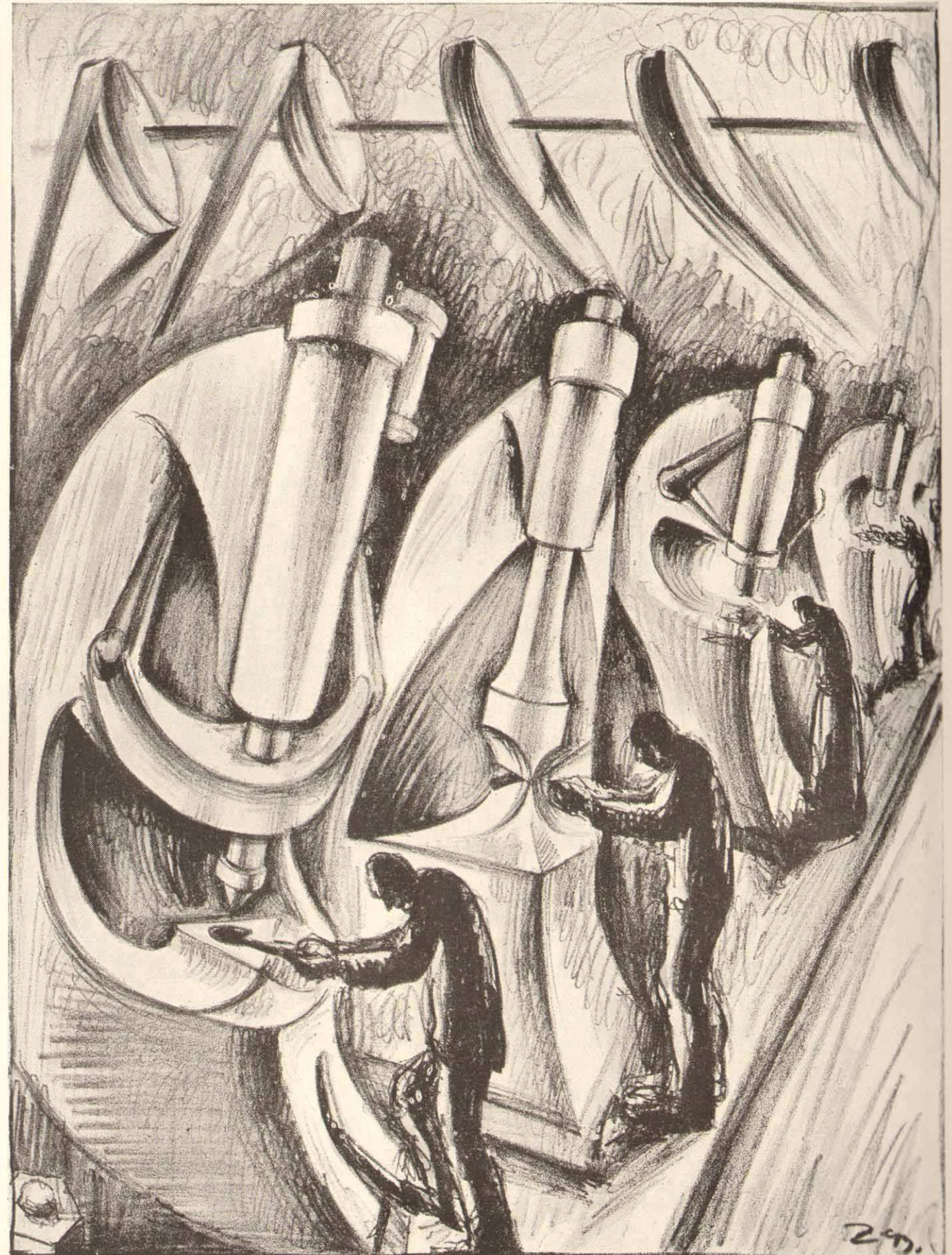
CLARTÉ

SOMMAIRE

EDITORIAL :	Un nouveau " Syllabus "	CLARTÉ.
ESSAIS :	Le peuple et les intellectuels	Alexandre BLOK.
	Notes sur la morale sexuelle en France	Jean MONTREVEL.
ARTICLES :	A la mémoire d'Illitch	N. BOUKHARINE.
	L'exposition des Arts décoratifs : Les " palaces " bourgeois et la " maison " des Soviets	MARCEL-EUGÈNE.
	" Battlefields Tours "	Arthur HOLITSCHER.
	Vers l'Ecole du prolétariat : Les manuels scolaires	C. FREINET.
NOUVELLE :	La Reine du Brésil	Vladimir LIDINE.
CHRONIQUES :		
	« Les Livres » : Le Livre du Mois: <i>L'Or</i> , de Blaise Cendrars, par MARCEL FOURRIER. — <i>Explication de notre temps</i> , de Lucien Romier, par YVES MADEC. — <i>La Russie des Soviets</i> , de Jules Moch, par MÉCAT. — <i>Discours aux Sourds</i> , de G. Ferrero, par J. MONTREVEL.	
	« Les Revues » : Les <i>Cahiers du Mois</i> . — <i>La Vie des Lettres et des Arts</i> , par VICTOR CRASTRE. — <i>La Revue du Siècle</i> . — <i>La Revue de Paris</i> . — <i>La Revue des Deux Mondes</i> , par GEORGES MICHAËL. — Les <i>Cahiers de la Quinzaine</i> , par J. MONTREVEL. — <i>La Solidarité</i> , par C. FREINET.	
	« Le Cinéma » : Le Régime du Ciné-Roman, par LÉON MOUSSINAC. — Les Films du Mois: Le Pèlerin. Le Voyage au Paradis. Les Trois Ages. Le Roi du Cirque, par PAUL GUITARD.	
	« Les Sports » : Là où le bât les blesse..., par L. ROBERT.	
	ENQUÊTE : Architecture et Urbanisme: Les Projets de M. Jeanneret.	
	CORRESPONDANCE: Encore le Chevalier d'industrie Ossendowski. — Les Soviets à la Foire de Lyon, etc.	
	ILLUSTRATIONS de G. ZILZER, VIDBERG, etc.	



MACHINES ET ESCLAVES



ÉDITORIAL

UN NOUVEAU SYLLABUS

« La religion laisse à chacun la liberté d'être républicain, royaliste, impérialiste, parce que ces diverses formes de gouvernement sont conciliables avec elle; elle ne lui laisse pas la liberté d'être socialiste, communiste ou anarchiste, car ces trois sectes sont condamnées par la Raison et par l'Eglise. »

(Manifeste des Cardinaux
et Archevêques de France.)

Ainsi, voilà qui est entendu : quand on est catholique, on peut encore être républicain, et il va sans dire qu'on peut être royaliste ou bonapartiste ; mais quant à se permettre le luxe d'être « socialiste, communiste ou anarchiste », impossible : l'Eglise, par la bouche des cardinaux et archevêques de France, en l'an de grâce 1925, six ans après la conclusion de la « grande guerre », le défend formellement. *Raca et anathème* sur ces... *trois sectes* ! Etre républicain, royaliste ou bonapartiste, cela évidemment ne tire pas à conséquence, car l'ordre bourgeois est aujourd'hui, politiquement, compatible avec ces trois formes de gouvernement ; mais être « socialiste, communiste ou anarchiste », c'est sortir décidément de cet ordre sacro-saint et éternel, et c'est sortir du même coup, de « la raison et de l'Eglise ». L'Eglise, par la voix de ses Princes, se déclare donc solennellement solidaire de l'ordre bourgeois ; elle lie sa cause à celle du Capitalisme (1) ; nous en tenons l'aveu péremptoire et formel.

La situation se développe avec une logique et une clarté fulgurantes. On sait avec quel enthousiasme nos cléricaux ont toujours acclamé l'alliance russe : évidemment, à leurs yeux, la Russie du « petit père » et de Raspoutine était le boulevard de la Réaction en Europe ; et le bas de laine français fut vidé dans les caisses du Tzar, en grande partie pour consolider ce boulevard, encore bien plus sans doute que dans l'espoir de reprendre l'Alsace et la Lorraine. En janvier 1913, Poincaré, agent d'Iswolsky, est élu président de la République, avec l'appui de la

(1) C'est sans doute l'obscur intuition de cette vérité qui a fait dire à M. Herriot que nous avions maintenant, après le christianisme des catacombes, le « christianisme des banquiers », ce qui a suscité un si beau chahut. Pendant la guerre, nous avions eu une espèce de *christianisme tricolore* qui était déjà assez nauséabond ; le christianisme des banquiers est d'ailleurs la suite naturelle et logique du christianisme tricolore, puisque la victoire de l'Entente n'a fait qu'assurer la victoire de la Ploutocratie.

Droite, envers qui il prend l'engagement secret de rétablir l'ambassade du Vatican — « Poincaré, président de la réaction et de la guerre » ; et l'un de ses premiers actes est de rappeler Georges Louis, qu'Iswolsky ne trouvait pas assez souple. Un vent de réaction souffle en France ; on parle de *renouveau* du catholicisme ; toute la jeunesse, dit-on, est *nationaliste* en politique, *classique* en littérature, *catholique* en religion ; la France officielle est encore radicale-socialiste, les élections de mai 1914 amènent plus de cent *unifiés* à la Chambre ; mais cela, affirme-t-on, c'est... la surface : une lame de fond ne devait pas tarder à soulever et arracher cette croûte : l'espérance gonflait les voiles de la Réaction.

En août 1914, la guerre éclate. C'est la mobilisation ; — enthousiasme, union sacrée, délire nationaliste, réveil religieux ; de Mun et Paul Bourget prennent, à l'*Echo de Paris*, la direction spirituelle de la guerre. Jaurès a été assassiné : l'union sacrée s'est scellée sur son cercueil et Jouhaux a mis sa main dans celle de Mgr. Amette, de Barrès et de Maurras. Jules Guesde lui-même est entré dans le ministère de la Défense Nationale. Les religieux expulsés rentrent en France, font assaut de zèle patriotique et guerrier. Des libelles infâmes circulent bien dans les campagnes, accusant « les curés d'avoir voulu la guerre ». Mais personne ne fait attention à ces accusations... ridicules. Toute notre bourgeoisie — cléricale et anti-cléricale — pleure d'attendrissement sur le Poilu, ce Poilu sympathique et touchant, qui *marche* si bien — lui que l'on croyait antipatriote, antimilitariste et je ne sais quoi encore — des horreurs ! On raconte même qu'il est devenu si *bon français* que, blessé, il brûle de retourner au front, ne désirant plus qu'une chose, s'immoler et s'immoler encore, et s'immoler toujours sur l'autel de la Patrie ! C'était le *bon temps* ; la France n'était décidément pas si *pourrie* que d'aucuns voulaient bien le dire ; des ressources étonnantes de vitalité morale étaient encore en elle... L'espérance, de plus en plus, gonflait les voiles de la Réaction !

La guerre se poursuit ; — elle est longue, elle est morne, elle n'en finit plus ! Il y a ça et là de sinistres fêlures qui s'annoncent dans le pur cristal de l'union sacrée ; il y a Zimmerwald ; il y a les mutineries de 1917 ; mais Clemenceau remet tout dans l'ordre ; il devient le *héros* de la grande guerre, le *grand Français* et le *Père de la Patrie* ; — Caillaux, le traître, est éliminé.

La guerre est terminée ; nous sommes vainqueurs ; Clemenceau nous fabrique, avec ses deux compères, Wilson et Lloyd George, le

fameux Traité de Versailles, charte de la Ploutocratie. Apothéose nationale au 14 juillet 1919 ; élections du 16 novembre : le *Bloc national* est élu. En janvier 1920, élection présidentielle : Clemenceau est candidat, mais c'est Deschanel qui est élu, parce que Clemenceau, l'*anti-romain*, le vieil anticlérical, ne veut pas s'engager à rétablir l'ambassade du Vatican ; Deschanel est l'homme de la Droite : il la rétablira, lui, l'ambassade ! Un *accroc* : Deschanel tombe... malade, on est obligé de le remplacer ; mais Millerand est là, lui qui a reconnu Wrangel et sauvé la Pologne, en août 1920, des « hordes bolcheviques » — la Pologne, ce rempart de la catholicité et de la civilisation, pour qui Benoît IV fait dire des prières solennelles : il est élu président. Le *Bloc national* règne, l'Ambassade est rétablie... *Hosanna au plus haut des Cieux* : la Réaction triomphe !

Millerand et Poincaré gouvernent ; — c'est l'occupation de la Ruhr ; Poincaré-le-Lorrain entonne chaque dimanche une homélie patriotique sur la tombe des morts de la « grande guerre » ; l'Alsace reconquise jouit d'un *régime spécial*, et l'on espère bien que ce régime spécial s'étendra à toute la France, de manière que la France laïque soit *annexée* à l'Alsace catholique et remise par elle dans le « droit chemin ». Le *Bloc national*, cependant, n'ose pas toucher aux *lois laïques* ; Jonnart a, avec le Vatican, des négociations laborieuses pour redonner à la France un statut religieux dans le cadre de la loi de séparation : il est même élu, contre Maurras, à l'Académie, par le *parti des ducs* et la coterie Georges Goyau, ce... catholique-libéral.

Mais la situation financière s'aggrave de jour en jour ; la *vie chère* devient de plus en plus... chère ; le franc dégringole ; une panique menace même de tout emporter ; les *classes moyennes* sont de plus en plus mécontentes... En mai 1924, le pays signifie au *Bloc national* son congé ; le cyclone du 11 mai ramène une Chambre radicale-socialiste qui rappelle la Chambre de 1914 ; Herriot annonce qu'il va replacer l'Alsace catholique dans le giron de la France laïque ; Jaurès est porté au Panthéon par le *Bloc des gauches*, et comme les communistes ont fait au cortège officiel une *queue inquiétante*, on dénonce le *péril communiste* : c'est la panique dans le camp bourgeois ; la Chambre supprime l'ambassade du Vatican ; Caillaux, amnistié, reparaît sur la scène ; c'est le renversement complet de la *situation de la guerre* ; la Réaction bourgeoise se sent décidément menacée ; les cléricaux alsaciens s'agitent ; l'Episcopat français sort son... *Syllabus*.

« Jamais peut-être, depuis cinquante ans, l'heure n'a paru aussi propice. A la laisser passer, il semble bien que nous trahissions la Providence » : c'est sur ces mots que terminent nos cardinaux et archevêques ; et, en effet, pensez donc : cette bonne « *gué-guerre* », dont l'episcopat belge dans son *mandement* semble, lui aussi, regretter l'époque bénie, a donné à nos

cléricaux des illusions énormes ; (2) ils ont fait, comme Perrette, de bien beaux rêves et l'on conçoit qu'ils ne puissent y renoncer facilement, et se voir obligés de dire, comme dans la fable : *adieu, veau, vache, cochon, couvée*. Dans une France bourgeoise désemparée, en proie à une crise financière redoutable, où les *intérêts* commencent à prendre sérieusement peur, où tous les intellectuels, devenus réactionnaires, ne parlent plus que de thomisme et où l'*Action française* recrute ses troupes fascistes pour le rétablissement de la Monarchie Très-Chrétienne, dont le Roi dans l'Etat, la Corporation dans l'Economie et le *Docteur angélique* dans la Doctrine, rétablis dans leur suzeraineté comme au Moyen-Age, seraient les pièces essentielles, nos Princes de l'Eglise ont cru l'heure propice, en effet, pour reparler avec hauteur et intransigeance des *droits de Dieu* et des *droits de l'Eglise*, dont l'Etat ne doit plus être de nouveau que l'humble bras séculier... comme au *bon temps* jadis.

* * *

Ainsi est reposé, d'une façon péremptoire et solennelle, l'insoluble conflit entre l'Eglise et le monde moderne — entre l'Eglise dont la philosophie est essentiellement une philosophie de l'Etre et par suite de l'*immobile* Contemplation, et le monde moderne, dont la philosophie est au contraire essentiellement une philosophie du Devenir et par suite de la *mobile* Action. Et qu'on ne s'étonne pas de voir nos cardinaux condamner une fois de plus, *ex cathedra*, le socialisme : le socialisme, en effet, représente éminemment la conclusion suprême

(2) Il est bien certain, en effet, que ce sont des *illusions*, car l'esprit de la « grande guerre » est, en dernière analyse, un esprit « libéral et révolutionnaire », au sens quatre-vingt-neuf du mot. Elle a constitué la liquidation définitive, en Europe, des derniers vestiges de l'Ancien Régime ; elle a été une suite des guerres de la Révolution et de l'Empire ; et, par la défaite de l'Allemagne féodale et la chute des trois grandes dernières monarchies absolues, elle a consommé l'*ère bourgeoise*. Dans une Europe ainsi devenue tout entière « libérale et révolutionnaire », venir nous parler de thomisme, de royauté et de corporation, et, de la part de l'Eglise, des *droits absolus de Dieu*, comme en plein Moyen-Age, c'est donc évidemment sortir des bornes permises de... l'illusion et de la naïveté antihistorique. La grande propriété foncière, base économique de la domination des aristocraties et des monarchies, a subi, par la « grande guerre », une nouvelle et dernière défaite dans la personne des *Junkers* prussiens et de Guillaume II, dernier monarque qui osât encore parler du *droit divin* ; le monde a été *commercialisé* et *américanisé* ; — c'est la *conception mercantile des choses* qui triomphe sur toute la ligne ; et il suffit de voir par exemple comment, pour un Yankee, le problème des dettes interalliées se pose, et avec quel sourire d'homme d'affaires il accueille la prétention, de la part de nos nationalistes, de mettre en balance les *sacrifices de sang* et les *sacrifices d'argent*, pour se rendre compte à quel point nos Français sentimentaux ne sont décidément plus à la page.

de la philosophie moderne ; c'est l'esprit moderne ayant pris pleine conscience de lui-même, par l'organe de Hegel, de Proudhon et de Marx, pour qui la Vérité n'existe plus à l'état d'archétype immuable au fond de je ne sais quel Ciel immobile, mais est au contraire essentiellement un *produit historique*, comme le Droit lui-même, qui n'est plus *naturel*, mais l'expression changeante d'une économie en perpétuelle transformation : la théorie de la lutte de classe n'est que l'aboutissant logique de tout ce travail de la pensée moderne. Mais cette théorie est pour l'Eglise et pour tous les tenants de l'Etre, le *scandale des scandales*, le renversement même de la Raison, la culbute suprême dans la Folie. L'Eglise se place hors de l'Histoire ; elle se croit en possession d'une Révélation, dont elle a le dépôt et que sa mission surnaturelle est de communiquer *intacte* aux générations successives ; pour elle, l'histoire, c'est, au fond, le mal, le péché, l'erreur, et il ne peut exister de liberté du mal, du péché, de l'erreur ; le *libéralisme moderne* est insensé, qui prétend mettre la Liberté au-dessus de la Vérité : celle-ci est immuable, absolue, éternelle. L'Eglise pourrait encore à la rigueur s'entendre avec la Franc-maçonnerie, dont la philosophie est également une philosophie de l'Etre et de la Justice immuable : Liberté, Egalité, Fraternité, ce trinôme républicain dont Marx raillait irrévérencieusement l'abstraction antihistorique, on pourrait soutenir que c'est là un simple décalque laïque de l'Evangile ; et l'on a vu, en fait, pendant la guerre, l'Eglise et la Franc-maçonnerie alliées contre la Germanie, au nom de leur commune métaphysique de l'Etre ; et la haine qu'elles ont l'une pour l'autre n'est qu'une haine de... *sœurs ennemies*, féroce sans doute, comme il arrive toujours en pareil cas, mais procédant d'un *amour* commun et d'une simple rivalité dans l'exploitation d'une même philosophie (3). Par rapport au socialisme, l'Eglise et

(3) N'avons-nous pas vu la Franc-Maçonnerie italienne se rallier à Mussolini, comme jadis nos Jacobins à l'Empire ? La démocratie dite latine est un compromis bâtard entre la métaphysique de l'Etre et celle du Devenir ; il ne faut donc pas s'étonner de voir la bourgeoisie libérale si faible devant l'Eglise et l'anticléricalisme bourgeois n'être qu'une farce. L'Eglise le sait si bien qu'elle n'exclut vraiment de son giron que... le socialisme, dont la métaphysique — une métaphysique du Devenir issue de Hegel — est, déclare-t-elle, décidément incompatible avec la sienne. Nos radicaux demeurent les prisonniers de l'*Union sacrée* : en politique extérieure, leur diplomatie reste ententiste et poincariste (voir à ce sujet un article dans le *Matin* du 19 mars d'une des *jeunes lumières* du parti radical-socialiste, M. Jean Montigny) et leur anticléricalisme lui-même ne pourrait aller jusqu'à dénoncer les menées secrètes de l'Eglise cherchant à tirer à elle tout le profit de la guerre il faudrait pour cela, déchirant carrément le pacte de l'Union sacrée, adopter le principe de la lutte de classe ; et Herriot n'aura jamais naturellement ce courage, lui qui n'est qu'un Poincaré... honteux.

la Franc-maçonnerie sont également *réactionnaires*, et le socialisme leur est également odieux, comme leur est odieuse la Germanie, patrie de Luther, de Hegel et de Marx, et donc patrie du socialisme.

Tout cela est parfaitement clair, et nous n'aurons pas la naïveté de nous étonner de la condamnation majeure prononcée contre nous par nos cardinaux et archevêques : ils nous mettent « hors la raison et l'Eglise » ; nous n'avons qu'à constater qu'ils se mettent, eux, « hors de l'histoire » et l'histoire, c'est notre... Jugement dernier. *Thomisme, royauté, corporation* — nos réactionnaires ne rêvent que de restaurer ces magnifiques momies ensevelies déjà depuis plusieurs siècles dans la nécropole des dieux morts. Avec une sérénité parfaitement souriante, nous pouvons accueillir leurs manifestes et l'expression naïve de leurs... rêveries antihistoriques. Ils n'arrêteront pas le cours de l'implacable Histoire. La « grande guerre », fut, au fond, une lutte entre deux mondes, le monde des *beati possidentes*, pour qui, naturellement, il n'est de possible et de concevable qu'une philosophie de l'Etre, du Repos et de la Conservation ; et le monde des... *non-possédés*, dont la philosophie est non moins naturellement une philosophie du Devenir, du Mouvement et de la Révolution. L'Entente, coalition de peuples nantis, de nations bourgeoises, prétendait rayer de la carte du monde la Germanie — ce peuple du « Devenir », qui voulait se tailler sa place au soleil et ne pouvait la conquérir qu'en s'ouvrant un passage à travers le cercle qu'on rétrécissait sur elle. La Germanie vaincue, nous avons assisté, naturellement, à tout un carnaval idéologique, dont le thème essentiel était l'exaltation d'un *quiétisme* scandaleux. La « Société des Nations... victorieuse » entendait et entend toujours que les Vaincus, humbles et repentants, viennent, la corde au cou, faire amende honorable au camp des Vainqueurs (4) : le monde ne peut retrouver sa *sécurité* qu'à ce prix. Mais... la Russie des Soviets, fille de Marx, n'a pas été vaincue ; et si l'Allemagne bourgeoise est peut-être disposée à se faire admettre dans le cercle des Ploutocraties, l'Allemagne prolétarienne, dont le parti communiste est l'organe, attend son heure pour s'unir à la Russie des Soviets, déchirer le Traité de Versailles, faire échouer le plan Dawes, et livrer à la bourgeoisie internationale, dont le centre est désormais New-York, la bataille décisive.

CLARTÉ.

(4) La Société des Nations constitue un vrai démarquage d'une conception essentiellement catholique ; elle se considère comme un Tribunal, où les nations, coupables de ce *crime* qu'est la guerre, doivent venir faire pénitence et réparation, pour obtenir leur... absolution ; le Pape devrait être nommé Président de ce Tribunal : ce ne serait que logique, juste et rationnel.

Le peuple et les intellectuels

En 1908, à la première réunion de la Société d'Etudes religieuses et philosophiques, on entendit une conférence de Hermann Baronov sur le *Démotisme* (divinisation du peuple, d'après la *Confession* de Maxime Gorky).

Baronov disait : « Lorsque l'agitation sociale s'est calmée et quand le fleuve de la vie publique est rentré dans son lit, il est resté sur les berges bien de l'ordure. On peut considérer que, dans cette ordure, certains éléments sont « honnêtes » tandis que le reste ne l'est pas. Nous voyons « l'honnêteté » de l'ordure en ceux qui se reconnaissent eux-mêmes « immondices », en ceux qui cherchent avec angoisse le Dieu vivant ; l'ordure « malhonnête », ce serait toute cette portion de la société intellectuelle qui incline franchement ou indirectement vers tel ou tel parti. »

Baronov citait plusieurs passages de *La Confession* de Gorky, et en prenait argument pour identifier la philosophie de Gorky, la conception qu'il se faisait du monde, avec celle des social-démocrates, et, en particulier, de Lounatcharsky. Le conférencier reprochait à Lounatcharsky et à Gorky de diviniser le peuple, de confondre le processus religieux avec le processus économique, de jeter « la selle de la religion » sur « la vache de la science. » (1).

Sans réfuter les arguments de Baronov dans le fond, et tout en reconnaissant la gravité de la question soulevée par lui, je tiens d'abord à expliquer mon opinion sur l'œuvre de Gorky (sur ce point, je ne suis pas de l'avis de Baronov) ; j'examinerai ensuite une autre question qui, pour moi, a la plus grande importance, celle des rapports entre les intellectuels et le peuple. Non seulement je ne trouve rien de normal dans ces rapports, et j'y découvre ce qui ne devrait pas être ; mais cet examen m'inspire une sorte d'angoisse, mon âme est saisie d'effroi lorsque je considère attentivement ce qu'ils sont ; la crainte s'éveille au moment où l'intellectuel commence à se sentir « animal en société », dès qu'il conçoit un certain *lien de responsabilité* entre « les hommes de la culture », dès qu'il voit que chacun des membres d'une société cultivée, sans distinction de partis, de tendances littéraires ou de classes, constitue *un des éléments* de l'ensemble. Ce sentiment social, passant dans la conscience, contraint l'intellectuel à sentir sa responsabilité devant le tout, qu'il veuille ou non regarder de près les grandes maladies de la grande Russie ; et il me semble, et la réalité même nous montre que, de toutes les questions de ce genre, la plus essentielle concerne les rapports qui devraient exister entre « les intellectuels » et « le peuple ».

Baronov résout cette question en une seule phrase ; sa solution ne me satisfait pas. Je voudrais être

(1) Voir dans le numéro 71 de *Clarté* : *Les lettres de Lénine à Gorky*, notamment la lettre 5. — P.

plus brutal, plus impitoyable, dans l'étude de ce problème qui, pour beaucoup d'entre nous, est le plus douloureux, qui nous donne le plus de fièvre. Et encore, voici une nouvelle appréhension : la question même existe-t-elle ? Tandis que nous nous entretenons ici, quelque chose déjà ne s'accomplit-il pas en dehors de nous, quelque chose de terrible et de mystérieusement muet ? Quelqu'un d'entre nous n'est-il pas déjà condamné sans retour à la perdition ?

Mais je suis un intellectuel, un littérateur, et, mon arme, c'est la parole. Je crains les mots et je les prononce. Je redoute le verbe élégant, je redoute les belles-lettres, et pourtant, je compte sur des réponses verbales ; en nous tous vit cet espoir secret que l'abîme ne sera pas éternel entre les paroles et les œuvres, qu'il y a des paroles qui deviennent des œuvres.

Mais, avant tout, quelques mots sur Gorky... Baronov, selon moi, n'a pas réussi à démontrer que Gorky « divinise » le peuple ; si Gorky, dans ses conclusions, a des points de contact avec Lounatcharsky, il est bien vrai que, par sa manière d'aborder la grande question, par l'envergure de son vol spirituel, par l'inconscient de sa force, il va infiniment plus loin et plus haut que Lounatcharsky. Gorky est un artiste russe ; Lounatcharsky est un théoricien de la social-démocratie ; ce sont là des grandeurs sans commune mesure.

Il y a des faits incontestables, qui, par eux-mêmes, n'ont aucune importance ; par exemple : Bacon de Verulam était concussionnaire ; Spinoza affinait des loupes ; Garchine était relieur ; Gorky est social-démocrate. Le « social-démocratisme » de Gorky a, pour moi, beaucoup moins de sens que les travaux de laboureur de Tolstoï ou bien l'activité médicale de Tchekhov. Le pâle récit que vient de nous donner Gorky, *La Mère*, n'est qu'une des étapes du long et compliqué chemin suivi depuis *Malva* et *Tchekach* jusqu'à *La Confession*.

Gorky n'a jamais été « dogmatique » ni dans le sens théorique, ni dans le sens pratique. Il a toujours éprouvé une crainte instinctive devant les dogmes de théorie ; en cela l'on voit combien il est nôtre, combien il appartient à toute notre littérature russe qui toujours — depuis les slavophiles jusqu'aux « occidentalistes », depuis les écrivains d'action sociale jusqu'aux esthètes, a nourri une sorte de haine instinctive à l'égard de la sèche et austère spéculation, s'efforçant toujours de déborder par-dessus la logique...

Si Gorky termine sa *Confession* par une prière adressée à l'on ne sait quel « peuple », l'élan pathétique de sa nouvelle part d'une beaucoup plus grande profondeur. A la suite de toute la littérature russe, Gorky se refuse à prêcher ; il cherche seulement, dans le trouble de son âme.

Si Gorky nous parlait d'un Dieu qu'il aurait trouvé,

le son de sa voix serait bien différent. Elle retentirait en louange solennelle. Mais il n'y a pas si longtemps que Gorky étouffait de colère ; si maintenant, à cette irritation est venu se mêler un autre sentiment qui fait la nouveauté de la dernière de ses œuvres, ce n'est sûrement pas le sentiment d'un homme qui aurait découvert ce que les autres n'ont pu trouver. Il n'y a encore, dans ce sentiment, rien de bien défini. Gorky reste devant nous avec son visage d'artiste ; et nous ne pouvons décider s'il pourrait apparaître différent. Telle est justement l'opinion du grand public qui a accordé sa confiance à Gorky jusqu'au moment où il a prétendu faire acte de publiciste, et qui est disposé à l'écouter de nouveau lorsqu'il reprendra le langage de l'artiste.

Dans *La Confession*, on entend encore un écho de la prédication du publiciste ; mais ce son est infiniment plus faible que la note fondamentale qui ne cesse de monter ; il est beaucoup plus faible que dans les œuvres précédentes. Le vulgaire langage du publiciste et la naïve prédication, qui sont peut-être chers au cœur de Gorky, mais ne nous disent rien, se détachent de lui, s'éloignent, comme s'éloigne du héros de *La Confession* la « religieuse toute noire, telle qu'un lambeau de nuée par un jour de grand vent. » Avec elle s'en vont son irritation inefficace, ses malédictions qui n'atteignent personne, et qui furent prononcées l'écume aux lèvres. Son cœur se purifie, son cœur profond et transparent comme l'eau d'une belle rivière, son cœur auquel nous croyons plus qu'à sa raison, plus qu'à ces lambeaux de sombres nuages qui volent par hasard au-dessus de l'eau.

Voilà pourquoi les objections de Baronov n'atteignent pas leur but. Dans *La Confession* de Gorky, ce qui est réellement précieux, c'est ce dont Baronov ne parle pas : ce qui apparente Gorky à Gogol et non pas à Lounatcharsky ; ce qui l'apparente à l'esprit « du peuple » et non pas à l'esprit des « intellectuels » contemporains. C'est peut-être l'amour de la Russie dans son ensemble que divinise la raison de Gorky, quand il tombe dans les filets des contradictions intellectuelles et dans la pompeuse phraséologie de « militant » qui est propre à Lounatcharsky ; mais le cœur de Gorky s'alarme et aime, sans diviniser personne, avec exigence, avec austérité, selon l'esprit populaire, comme on peut aimer sa mère, sa sœur et sa femme dans l'unique personne de la patrie-Russie. C'est l'amour bien défini, et, si l'on peut dire « borné », pour les haillons de chez nous, pour ce que « ne comprendra pas et ne remarquera même pas l'orgueilleux regard de l'étranger ». Cet amour était bien connu de Lermontov, de Tutché, de Khomiakov, de Nékrassov, d'Ouspensky, de Polonsky, de Tchekhov.

Je me suis arrêté à parler de Gorky et de sa *Confession* parce que la situation de Gorky est exceptionnelle et hautement significative ; cet écrivain est sorti du peuple ; il n'y en a pas beaucoup de pareils parmi nous. Et peut-être plus que quiconque parmi les écrivains contemporains dignes d'attention, Gorky s'est-il empêtré dans les pensées de l'intellectualité, dans les constructions hâtives, contradictoires et abstraites ; en revanche il est peut-être

de ceux, bien peu nombreux, qui n'ont pas à craindre le poison de ces méitations hâtives et abstraites, de ceux qui possèdent le contre-poison, « un sang de bonne origine, substance dont se fait une âme fière ».

« Un sang de bonne origine, substance dont se fait une âme fière », dit le Père Antoine, très nettement, dans *La Confession*, — et il rit alors. « Se rapprocher de Dieu, c'est fort s'éloigner des hommes », songe à part lui le héros de la nouvelle, qui devine la vérité. « Les doutes de cet homme sont immobiles, immuables, car ils sont morts... Et à quoi bon un Dieu pour ce demi-mort ?... Dieu est la sève de ton âme, je le répète, mais je ne sens pas la nécessité de discuter sur ce point, la pensée est trop légère », songe encore à part lui le héros de la *Confession*.

Gorky a toujours aimé par-dessus tout de tels hommes qui savent rire avec réserve, qui « gardent pour eux leur idée », qui peuvent se taire en temps voulu et savent, en temps voulu, glisser un petit mot destructeur, et qui, en outre, possèdent de toute nécessité une grande force physique, sensible constamment. Causez avec un de ces hommes : jamais vous ne serez certain qu'au lieu d'une réplique verbale, il ne va pas tout simplement vous donner un fort coup de poing en pleine figure ou du moins vous « engueuler ». Dans la période de décadence qu'a traversée Gorky, ses héros avaient acquis une sentimentalité inattendue ; maintenant, ils ont repris le caractère d'autrefois, ils ont retrouvé le silence et le petit rire railleur de l'homme qui « garde pour lui son idée ».

Que dire de ces gens-là ? Sont-ils « de chez nous », des nôtres », oui ou non ?

Depuis l'époque de Catherine II, l'amour du peuple s'est éveillé dans l'intellectuel russe et, depuis lors, n'a jamais décliné. Ce qui veut dire que l'on collectionnait et l'on collectionne encore des matériaux pour l'étude du « folklore » ; on encombre les bibliothèques de recueils de chansons russes, de « bylines », de légendes, de formules de sorcellerie, de complaints et « voceri » ; on étudie la mythologie russe, les rites coutumiers, les noces et les funérailles ; on s'attriste sur le peuple ; on « va au peuple », on se remplit d'espoirs, puis on désespère ; enfin, l'on se sacrifie, on marche au supplice, on consent à mourir de faim pour la cause populaire. Peut-être, enfin, a-t-on même compris l'âme populaire ? Mais comment l'a-t-on comprise ? Quand on comprend tout, quand on aime tout — même ce qui est odieux, même ce qui vous oblige à renier ce que vous avez de plus cher, — cela ne veut-il pas dire que l'on ne comprend rien, que l'on n'aime rien ?

Voilà pour le côté des « intellectuels ». Il n'est pas permis de dire que nos intellectuels soient toujours restés inactifs, les bras croisés. Ils ont appliqué leur volonté, leur cœur, leur esprit à l'étude du peuple.

Mais, de l'autre côté, nous voyons toujours le même petit rire railleur, nous trouvons ce silence de l'homme qui « garde pour lui son idée », cette reconnaissance affectée pour « les bonnes leçons » qu'on lui donne, des excuses pour « l'obscurité », l'ignorance où il est ; et dans tout cela, l'on peut deviner

la pensée secrète : « Pour le moment, en attendant ». Terrible paresse et terrible sommeil, nous a-t-il toujours semblé ; ou bien lent réveil du géant, comme nous en avons de plus en plus l'impression. Réveil du dormeur, réveil qui montre un vague petit rire sur les lèvres. Ce n'est pas ainsi que rient les intellectuels, bien qu'ils connaissent, semble-t-il, tous les genres de rire ; mais, devant le petit rire du moujik, qui ne ressemble en rien à l'ironie que nous enseignèrent Henri Heine et les juifs, qui ne ressemble pas au rire d'à travers les larmes de Gogol, au rire retentissant de Soloviev, — devant ce petit rire du moujik, notre rire à nous tombera subitement ; nous serons effarés, étrangement gênés.

En est-il vraiment ainsi que je viens de le dire ? Une imagination vaine, oisive, n'a-t-elle pas inventé, créé cette effrayante distinction ? J'en doute parfois, mais il me semble que la réalité est bien comme je l'ai vue, c'est-à-dire qu'il n'existe pas seulement deux notions, mais aussi deux réalités : le peuple et les intellectuels ; cent-cinquante millions d'un côté, et quelques centaines de mille de l'autre ; des hommes qui ne se comprennent pas entre eux sur les points les plus essentiels.

Parmi les centaines de mille se produit une hâtive agitation ; ce sont, constamment, des changements de direction, des modifications de l'état d'âme, des échanges de drapeaux. Au-dessus des villes plane une grande sourde rumeur que ne peut analyser l'oreille la plus expérimentée ; grand bruit sourd qui s'élevait au-dessus du camp tatar, dans la nuit qui précéda la bataille de Koulikovo, comme nous l'enseigne la tradition. D'innombrables tégères grincent sur l'autre bord de la rivière Népriadva, des clameurs humaines durent et durent, tandis que sur les eaux brumeuses, battent de l'aile et crient les oies et les cygnes alarmés.

Parmi les millions et les millions de l'autre bord, le sommeil et le silence semblent régner. Mais sur le camp de Dmitri-Donskoï, le silence s'étendait aussi ; pourtant, le voyévode Bobrov se mit à pleurer, quand il eut appliqué son oreille contre la terre : il avait perçu la plainte inconcevable de la veuve, il avait entendu la mère frapper du front l'étrier de son fils. Au-dessus du camp russe, il y avait la lévitation lointaine et sinistre d'un éclair muet.



Entre les deux camps, entre le peuple et les intellectuels, il existe une ligne frontière sur laquelle les uns se rapprochent des autres pour parler. Cette ligne de séparation et de réunion ne se trouvait pas entre les Russes et les Tatars, entre les deux camps trop évidemment ennemis ; mais comme elle est mince, la ligne d'à présent, entre les camps secrètement ennemis ! Combien étrange et insolite le rapprochement sur cette frontière ! Quelles « peuplades », quels « dialectes », quelles « situations sociales » ne s'y rencontrent pas ! On voit là l'ouvrier et le fidèle de la secte religieuse, et le gueux, et le paysan ; on y voit l'écrivain, l'homme d'action sociale, le fonctionnaire, le révolutionnaire. Mais la ligne est mince ; comme autrefois, les deux camps

s'ignorent et ne veulent pas se connaître ; comme autrefois, ceux qui désirent la paix et le bon accord sont considérés par la majorité du peuple et par la majorité des intellectuels comme des traîtres et des transfuges.

Cette ligne n'est-elle pas étroite comme l'était la brumeuse petite rivière Népriadva ? Dans la nuit qui précéda la bataille, elle ondulait, transparente, entre les deux camps ; mais, dans la nuit qui suivit la bataille, et pendant sept autres nuits de suite, elle coula rouge du sang russe et du sang tatar.

Sur cette mince ligne d'entente entre le peuple et les intellectuels, montent parfois de grands hommes et de grandes œuvres. Ces hommes et ces œuvres paraissent toujours témoigner que l'hostilité est trop ancienne, que le rapprochement ne peut se discuter dans l'abstrait, qu'il doit être résolu pratiquement, par un moyen singulier que nous ne connaissons pas encore. Les hommes qui sortent du peuple et qui nous montrent les profondeurs secrètes de l'esprit populaire nous deviennent aussitôt odieux ; odieux parce qu'ils sont incompréhensibles pour nous en quelque chose d'impénétrablement précieux...

Sur la ligne où se rencontre le peuple avec les intellectuels, la dernière apparition significative a été celle de Maxime Gorky. Et encore une fois, il nous confirme l'étrangeté effrayante de ce qu'il aime, de la façon dont il aime. Il aime cette Russie que nous aimons également, mais son amour est autre et inintelligible. Les héros dans lesquels il fait vivre son amour nous sont étrangers ; ce sont des gens taciturnes, « qui gardent pour eux leur idée », et dont le petit rire annonce l'inconnu. Gorky, dans le fond de l'âme, n'est pas un intellectuel ; lui et « nous » aimons une seule et même chose, mais d'un amour différent ; et contre les poisons dissolvants de « notre » amour, il possède un contre-poison, « un sang de bonne origine »...

La ligne qui sépare les intellectuels du peuple de Russie est-elle vraiment infranchissable ? Tant que subsistera cette barrière, les intellectuels sont condamnés à errer, à s'agiter vainement, à dégénérer dans un cercle sans issue ; l'intelligence n'a aucune raison de se renier elle-même tant qu'elle ne croit pas qu'il puisse y avoir dans ce reniement une directe nécessité vitale. Non seulement il lui est impossible de se renier ; mais elle peut encore confirmer ses faiblesses, jusqu'à la faiblesse du suicide. Que répliquerai-je à un homme que conduisent au suicide des exigences de son individualisme, de démonisme, d'esthétique ou, enfin, la très ordinaire injonction du désespoir et de l'angoisse, que lui objecterai-je si moi-même j'aime l'esthétique, l'individualisme et le désespoir, en un mot, si je suis, comme lui, un intellectuel ? S'il n'y a rien en moi que je puisse aimer plus que cette prédilection amoureuse de l'individualisme, plus que mon angoisse qui accompagne toujours et partout, comme une ombre, cette prédilection ?

Les intellectuels qui se sauvent par les moyens positifs de la science, de l'activité sociale, de l'art, sont de moins en moins nombreux ; nous constatons cela et nous l'entendons dire tous les jours. C'est fort naturel, il n'y a pas de remède à cela. On aurait besoin de quelque autre principe supérieur. Du moment que ce principe manque, on le remplace par de la révolte, par des actes de turbulence, en commençant par la vulgaire « lutte contre Dieu » des décadents et en finissant par l'anéantissement de soi-même, plus ou moins visible, plus ou moins avoué, par la débauche, par l'ivrognerie, par le suicide sous tous ses aspects.

Dans le peuple, on ne trouvera rien de semblable. L'homme qui se condamne à une des mauvaises œuvres dont nous venons de parler, sort, par là-même, de l'élément populaire ; il devient un intellectuel en esprit. L'âme populaire n'éprouve qu'un extrême dégoût devant de telles œuvres. Si les intellectuels s'imprègnent de plus en plus de « la volonté de mort », le peuple, depuis des temps reculés, porte en lui « la volonté de vie ». On comprend donc pourquoi même l'incrédule se jette parfois vers le peuple, lui demandant la force de vivre : il agit tout simplement par instinct de conservation ; il s'élance, mais il se heurte au petit rire, au silence, au mépris, à une indulgente pitié ; il est arrêté devant la « ligne inaccessible » ; il se brise peut-être contre quelque chose de plus terrible qu'il ne pouvait prévoir.

Gogol et plusieurs autres écrivains russes ont aimé à se figurer la Russie comme le silence même et le sommeil ; mais ce sommeil va prendre fin ; au silence succède un bruit lointain, un grondement croissant qui n'est pas le vacarme confus de la ville.

Gogol aimait aussi à se représenter la Russie comme un traîneau emporté au vol de ses trois chevaux : « Russie, vieille Russie, vers où as-tu pris ta course ? Réponds donc. » Mais point de réponse ; rien que « la merveilleuse sonnerie du grelot de l'attelage. » Ce grondement qui monte si vite, que d'année en année nous entendons plus nettement, n'est-ce pas « la merveilleuse sonnerie du grelot ? » Et si la *troïka* autour de laquelle « l'air déchiré tonne et devient tempête », si la *troïka* menait son vol directement sur nous ? En courant au peuple, nous nous jetons peut-être sous les pieds des bêtes emportées, nous courons peut-être à notre perte...

D'où vient que nous ressentions, de plus en plus souvent, l'extase de l'enthousiasme et l'extase de l'angoisse, du désespoir, de l'indifférence ? Bientôt, il n'y aura plus de place pour d'autres sentiments. N'est-ce pas parce que les ténèbres nous environnent de toutes parts ? Chacun, dans cette obscurité profonde, a perdu le sentiment d'autrui, et ne retrouve plus que soi-même. On peut déjà s'imaginer que, comme dans les cauchemars, l'obscurité vient du poitrail velu d'un des chevaux, qui déjà monte sur nous et dont nous allons recevoir en pleine poitrine les lourds sabots.



DE L'IRONIE

Je n'aime pas ton ironie :
Laissons à qui n'a point vécu,
Laissons à qui s'est survécu,
Laissons cette ironie mortelle ;
Pour nous qui tant avons aimé
Et ne sommes pas consumés,
C'est trop tôt nous livrer à elle !
NÉKRASSOV.

Les plus vivants, les plus délicatement sensibles fils de notre siècle sont frappés d'une maladie que ne connaissent ni les médecins du corps, ni ceux de l'âme. Cette affection qui se rapproche des maladies mentales, peut être appelée « l'ironie ». Les manifestations de ce mal, ce sont des accès d'un rire épuisant, qui commence par un sourire de moquerie diabolique et de provocation, et qui s'achève par la frénésie et le blasphème.

Je connais des hommes qui sont prêts à étouffer de rire en vous annonçant que leur mère se meurt, ou qu'ils périssent eux-mêmes d'inanition, ou que leur fiancée les a trahis. L'homme rit aux éclats, et l'on ne sait si, en vous quittant, il ne va pas absorber quelque cyanure ; on se demande si on le reverra encore. Moi-même, j'ai envie de rire devant cet homme déchiré par l'hilarité qui me raconte comment on l'humilie, comment on l'abandonne, et qui semble lui-même absent ; ce n'est pas avec lui, dirait-on, que je m'entretiens ; cet homme semble ne pas exister ; c'est une bouche qui s'écaille de rire devant moi. J'ai envie de le secouer par les épaules, de lui saisir les bras, de lui crier qu'il cesse de rire de ce qui lui est plus cher que la vie, et je ne le puis. Moi-même, je suis saisi, dompté par le démon du rire. Moi-même, je n'existe plus. Ni lui, ni moi, ne sommes plus. Chacun de nous n'est qu'un rire ; tous deux nous sommes des bouches qui éclatent d'une hilarité impudente.

Ceci n'est pas de la littérature. Nombre d'entre vous, s'ils veulent bien creuser en eux-mêmes, sans fausse honte et sans malice, découvriront des symptômes de cette maladie.

Les épidémies sévissent ; celui qui ne souffre pas de l'affection dont je viens de parler est atteint du mal contraire : il ne sait pas du tout sourire ; rien, pour lui, n'est risible. Et, dans ce temps-ci,

cela n'est pas moins effrayant à voir, ni moins douloureux ; ne voit-on pas assez de choses dans la vie que l'on ne peut considérer autrement qu'avec un sourire ?

Connaissions-nous beaucoup, voyons-nous beaucoup d'exemples du rire « sonore », constructeur, créateur, dont parlait Vladimir Soloviev, qui lui, — hélas ! — ne savait pas éclater d'un « rire sonore », mais avait pris la contagion du gros rire de la folie ? Non, nous voyons partout et toujours des visages figés par le sérieux, qui ne savent pas sourire, ou bien des visages convulsés par un rire intérieur qui menace d'inonder toute l'âme humaine, tous ses vertueux élans, qui menace de supprimer, d'anéantir l'homme ; nous voyons des gens possédés du rire dissolvant, dans lequel ils noient, comme dans de l'eau-de-vie, leur joie et leur désespoir ; ils se noient eux-mêmes et noient leurs proches et leurs œuvres, et leur vie et même enfin, leur mort.

Criez à leurs oreilles, secouez-les par les épaules, rappelez-leur un nom chéri, rien n'y fait. Devant la maudite ironie, tout leur est égal : le bien et le mal, un ciel clair et une fosse puante, la Béatrice de Dante et Nédotikomka de Sollogoub. Tout se confond, comme au cabaret, comme dans les ténèbres. La vérité du vin — *in vino veritas* — se manifeste au monde ; tout est un, l'un est le monde ; je suis ivre : ergo, si je veux, j'adopterai le monde dans son intégralité, je tomberai à genoux devant Nédotikomka et je séduirai Béatrice ; en pataugeant dans le fossé, je me dirai que je plane dans les cieux ; et, si je veux, je repousse le monde : je saurai démontrer que Béatrice et Nédotikomka sont une seule et même personne. Voilà comme je l'entends, car je suis ivre. Et que peut-on exiger d'un homme ivre ? Ivre d'ironie, de rire, comme de vodka ; tout a perdu son caractère personnel, tout est « déshonoré », tout ; tout est égal et indifférent.

Quelle vie, quelle œuvre, quelle création peut-on attendre d'hommes malades de « l'ironie », de cette antique maladie qui devient de plus en plus contagieuse ? Sans le savoir, on est atteint par l'épidémie ; comme mordu par un vampire, l'homme demande lui-même à boire le sang, ses lèvres se gonflent et s'emplissent de sang, son visage blêmit, il lui pousse des crocs.

C'est ainsi que se manifeste la maladie de « l'ironie ». Et comment n'en aurions-nous pas subi la contagion, nous qui venons de traverser l'effroyable dix-neuvième siècle, notre dix-neuvième siècle russe en particulier ? Un siècle qu'un poète a fort bien dénommé : « Un incendie sans flamme » ; un siècle splendide et funèbre, qui a jeté sur la vivante face de l'homme le drap mortuaire de la mécanique, du positivisme et du matérialisme économique, qui a enterré la voix humaine dans le grondement des machines ; siècle du métal, où le « caisson de fer », le train, a dépassé la vertigineuse *troika* de Gogol, image de la Russie.

Comment ne souffririons-nous pas de cette maladie lorsque les sifflets des locomotives sont devenus plus dominateurs que nos voix, lorsque, nous efforçant de crier plus haut que les machines, nous avons brisé nos cordes vocales, nous avons crié ce qui

restait de notre âme (n'est-ce pas à cause de cela que d'année en année se meurt la littérature russe, l'âme des intellectuels étant toute criée, et la nouvelle littérature n'étant pas encore née ?) et lorsque de notre âme dévastée, s'arrache, surgit non le blâme, non la louange créatrice, mais le rire destructeur, dévastateur ?

Ce rire, cette ironie, voilà longtemps qu'on les a dénoncés...

Certes, Dostoïevsky, et Andréev, et Sollogoub (1), sont des satiriques bien russes, qui dénoncent les vices et les plaies de notre société ; mais Dieu nous garde de leur rire destructeur, de leur ironie ; l n'y a guère de points communs entre eux ; en beaucoup de choses, ils sont adversaires... Mais imaginez qu'ils s'assemblent dans une chambre, sans témoins ; ils se dévisageront, ils se mettront à rire et leur idée sera la même... Et nous sommes là à les écouter, nous consentons à les croire !

Dostoïevsky ne réplique pas catégoriquement « non » à ce nihilisme de séminaire qui le ronge (2).

Andréev n'est pas seulement tourmenté par le « rire rouge », il aime, dans les profondeurs inconscientes de son âme chaotique, il aime les doubles (*Les Masques Noirs*), il aime le provocateur de tout l'élément populaire (*Le Tsar-Famine*), il aime cette « provocation cosmique » dont est pénétrée *La Vie de l'Homme*, ce « vent glacé des espaces sans bornes » qui fait vaciller la flamme jaune de la chandelle de la vie humaine.

Sollogoub ne dit pas « non » à Nédotikomka, il est lié à cette image par un vœu secret de fidélité. Sollogoub n'échangerait pas les ténèbres de son être contre une autre existence. Ridicule celui qui prendrait les chants de Sollogoub pour des plaintes ; jamais il ne se plaindra à personne, le magicien Sollogoub, l'ironique « Verlaine de la Russie ».

Et nous tous, poètes contemporains, nous sommes au foyer d'une terrible contagion. Tous, nous nous sommes imprégnés de l'ironie provocatrice de Heine ; de cette illimitée prédilection amoureuse qui, pour nous-mêmes, altère les faces de nos icônes, qui noircit le métal resplendissant de nos images sacrées.

Nous ne savons à qui adresser notre parole de salut, car personne ne connaît la force de notre contagion. Quel est le décadent, quel est le positiviste quel est le mystique orthodoxe qui comprend toute la vérité nue de ces paroles que je prononce ? Qui connaît l'état dont parle le solitaire Heine : « Je ne puis comprendre où s'achève l'ironie et où commence le ciel ! » Et pourtant c'est le cri de celui qui demande à être sauvé.

Avec ceux qui sont malades d'ironie, on aime à rire. Mais on ne les croit pas, ou bien l'on cesse de les croire. L'homme dit qu'il meurt, mais on ne le croit pas. Et voici que l'homme qui rit meurt tout

(1) Voir, en français, de Sollogoub, *le Démon Mesquin* (Editions Bossard).

(2) C'est là une des observations les plus profondes qui aient jamais été faites sur l'auteur des *Possédés*. — P.

seul. Qu'importe ! Cela vaut peut-être mieux ainsi ! « Le chien n'a qu'à mourir en chien. »

N'écoutez pas notre rire ; écoutez la souffrance qui se cache sous ce rire. Ne croyez aucun de nous, croyez à ce qui vient derrière nous.

Mais si nous sommes incapables de vous découvrir ce qu'il y a derrière nous, ce que veulent, ce qu'attendent certains d'entre nous, détournes-vous de nous bien vite. De nos recherches, de nos études, ne faites pas la mode ; de notre âme, ne faites pas des poupées de guignol que l'on trimbale pour amuser le public de la rue, pour égayer les soirées littéraires et les revues.

Il existe une formule sacrée, que répètent d'une manière ou d'une autre tous les écrivains : « Renonce à toi-même, pour toi-même, mais non pour la Russie » (Gogol). « Pour être soi-même, il faut renoncer à soi-même » (Ibsen). « Le renoncement personnel de l'individu n'est pas le renoncement de la personnalité, c'est la personne qui renonce à son égoïsme » (Vladimir Soloviev). Tout homme répète résolument cette formule ; fatalement il y revient, s'il vit d'une vie spirituelle un peu forte. Cette formule serait banale, si elle n'était sacrée. Et elle est, plus que tout, difficile à comprendre.

Je suis convaincu qu'en cette formule se trouve le salut contre la maladie de « l'ironie », qui est aussi la maladie de la personnalité, de « l'individualisme ». Quand cette formule aura pénétré dans le sang et la chair de chacun de nous, mais alors seulement, se produira la véritable « crise de l'individualisme ». Jusqu'à ce moment-là, nous n'avons aucune garantie contre les maladies de l'esprit éternellement fleurant, mais éternellement stérile.

L'ENFANT DE GOGOL

Si Gogol vivait maintenant parmi nous, nous le regarderions comme le considéraient la plupart de ses contemporains : avec inquiétude, avec effroi, et probablement avec antipathie ; cet homme unique en son genre inspire des affres invincibles : il est morose, il a le nez mince, des yeux perçants ; il est malade et toujours inquiet de sa santé.

La source de cette inquiétude, c'est le tourment créateur qui fut la vie de Gogol. Ayant renoncé aux charmes du monde et à l'amour féminin, cet homme, lui-même, comme une femme, portait en lui son fruit : un être ténébreusement concentré en lui-même et indifférent à toutes choses, sauf à une ; non pas un être, à peine un homme ; à peine, dirait-on, une ouïe dépouillée qui ne s'ouvrait que pour entendre, pour saisir les lents mouvements d'extension de l'enfant.

Une rencontre avec Gogol ne pouvait guère être celle que l'on a avec un ami ; il était facile de retrouver en lui, de sentir le vieil ennemi ; son âme dévisageait l'âme d'autrui par les yeux troubles d'un vieux monde ; il était facile de reculer pour se détourner de lui.

Tolstoï, qui était capable de percevoir profondément la nouveauté, était au plus haut point en mesure de discerner en lui le nouveau monde, conçu mais non pas encore né, que Gogol devait manifester aux hommes.

Quand on avait jeté un regard sur le nouveau monde de Gogol, il est probable que, pour longtemps « l'âge de raison de l'homme devenait en quelque sorte ennuyeux. »

Lorsque Gogol dans le *Portrait* parlait d'une ligne jusqu'à laquelle l'artiste « pousse la plus haute conception de l'art et qu'il dépasse pour ravir ce que n'a point créé le travail de l'homme, pour arracher quelque chose de vivant à la vie » ; quand Gogol se torturait, impuissant à créer ce qu'il désirait et, pendant des années, recopiait ses créations, supprimant sans pitié ce qui était génial, abandonnant, besogne à moitié faite, ce qui pour nous est inappréciable, mais qui était douteux pour sa volonté d'artiste ; quand Gogol rêvait de « grands travaux » et appelait « son génie à veiller » ; quand il écoutait la musique, toujours la même, éloignée et croissante de son âme, — les grelots de la *troika* et les gémissements des violons sur le fond uniforme d'une corde sonnante (il parle de cette musique dans le *Portrait* et dans le *Journal d'un Fou*, et dans la *Foire de Sorotchinetz*, et dans *Les Ames mortes*) ; lorsque, méditant un drame qu'il n'a pas créé, Gogol rêvait de « l'éclaircir de tout le passé... de l'envelopper de l'errant désordre, de la licence du Cosaque et de toute l'abondance d'une libre vie... et de le jeter dans le torrent des paroles d'une passion inextinguible et dans l'insouciance des siècles tintinnabulants » ; — alors, Gogol savait déjà, à travers toutes les alarmes, que la joie et le tourment déchirants de la création étaient son lot inévitable.

C'est ainsi que la femme connaît que, nécessairement, l'enfant doit naître d'elle, mais qu'elle criera de douleur, payant chèrement l'allégresse d'enfanter un nouvel être.

Devant cette parturition inéluctable, devant l'apparition du nouvel être, Gogol frissonnait ; comme l'ondine, il sentait poindre en son âme « un point noir ». Il savait que lui-même n'était rien, à côté de son œuvre ; que lui-même n'était qu'un malheureux fou à côté de la grandeur qu'il rêvait. « Sauvez-moi ! Prenez-moi ! » crie un de ses héros ; c'est le cri de Gogol lui-même que saisissent les tourments de la création.

« Sauvez-moi ! Prenez-moi ! Donnez-moi trois chevaux, un attelage de trois coursiers vites comme le tourbillon ! Prends place, postillon, sonne, mon grelot ; crinières, coursiers, frémissez, emportez-moi de ce monde ; plus loin, plus loin, que l'on ne voie plus rien, rien ! Voici que le ciel arrondit sa voûte devant moi ; une petite étoile scintille au loin ; la forêt s'élance à ma rencontre, arbres sombres et lune ; un brouillard diapré s'étend sous mes pieds ; une corde tinte dans la brume... Et voici là-bas les isbas russes. Est-ce ma demeure à moi qui bleuit dans le lointain ? Est-ce ma mère qui est assise à la fenêtre ? O mère, sauve ton pauvre fils ! »

C'est ainsi que Gogol est attiré par sa nouvelle patrie, par le lointain bleu sombre, par la Russie qu'il voit dans le délire de l'enfantement.

« Russie ! Russie ! Quelle impénétrable force mystérieuse m'attire à toi et pourquoi s'entend, pourquoi sonne constamment à mes oreilles ton chant d'angoisse, qui se porte dans toute ta longueur et ta largeur, d'une mer jusqu'à l'autre mer ? Qu'y a-t-il donc en cela, dans ce chant ? Qu'est-ce qui m'appelle et sanglote, et me crispe le cœur ? Russie ! Que veux-tu donc de moi ? Quel lien inconcevable se cache entre nous ? »

Que veut-elle ? Elle veut *naitre*, elle veut *être*. Quel lien entre lui et elle ? Le lien du créateur avec sa créature, de la mère avec son enfant.

C'est la Russie sur laquelle chantèrent et crièrent les slavophiles, comme des corybantes, assourdissant les cris de la mère du dieu ; c'est elle qui étincela aux yeux de Gogol, vision éblouissante, dans un bref songe créateur. Elle se donna à lui en beauté et en musique, dans le sifflement du vent et dans le vol enragé de la troïka. « Hou ! Quelle terre étincelante, prodigieuse, merveilleuse, *ce lointain...* Russie ! Vers où t'emportes-tu donc ? Allons, ta réponse ? Point de réponse. Merveilleusement sonne et coule le son du grelot ; l'air tonne et, brisé, devient une tourmente. »

L'éblouissante vision de Gogol, qu'a-t-elle modifié dans la vie réelle ? Rien. Ici, ce qui reste ici, c'est la Russie de jadis, « l'indigne d'élection » :

Jugée noire d'iniquité noire

Et marquée du joug de l'esclavage.

Là-bas, étincela la vision merveilleuse. Comme, devant le printemps, se déchirent parfois les moites nuées, découvrant des étoiles plus grosses, qui semblent nouvellement nées et lavées, — ainsi, devant Gogol, s'est déchiré l'impénétrable rideau de ses jours, de son existence de martyr ; et aussi le rideau des jours quotidiens, séculaires, de la Russie ; elle s'est découverte, lavée de la lympe vernale, la profondeur infinie du bleu sombre, « le

lointain inconnu de la terre », la Russie future. Tout comme dans *Terrible Vengeance* : « Au-delà de Kiev est apparu un prodige inouï : tout-à-coup, l'on a pu voir au loin, jusqu'aux confins du monde. Au loin, bleuit le Liman, au-delà du Liman se déversait la Noire Mer. Des gens qui savaient reconnurent la Crimée, montant en mont sur la mer, et le marécage de Sivach. A gauche, l'on apercevait la terre de Galicie. » Plus loin, les Carpathes, « d'où la neige ne descend de tout un siècle, tandis que les nuées s'y attachent et y passent la nuit ».

Une pareille Russie ne s'est montrée qu'en beauté, comme dans un conte, visible aux seuls yeux de l'esprit. Nous en rêvons après Gogol. Lui qui, le premier, a soulevé le rideau, en retour de sa clairvoyance téméraire, a connu toute l'humiliation de l'angoisse et la sordide, grise ambiance de la Russie ; il n'a pu soutenir l'endurcissement de la vie, il n'a pu tenir devant ce sourd tombeau « d'alentour », et il s'est brisé. Avant de mourir, il criait, réclamant « une échelle » ; si claire était en lui l'image d'une échelle de sauvetage qui lui serait jetée par une fenêtre du ciel, et par laquelle il aurait pu « prendre son vol » vers l'abîme bleu entrevu jadis dans un rêve de création.

C'est dans l'essor pour se joindre avec le tout, c'est dans la musique de l'orchestre universel, dans le tintement des cordes et des grelots, dans le sifflement du vent, dans le glapisement des violons — c'est là qu'est né l'enfant de Gogol. Cet enfant, il l'a appelé la Russie. Elle nous considère du profond abîme bleu de son avenir et nous appelle. En quoi elle grandira et s'agrandira, — nous ne savons ; quel nom lui donner plus tard, nous ne savons.

Plus désert, plus vert est le cimetière, et plus haute monte la chanson du rossignol dans la ramée des bouleaux, sur les tombes. Tout s'achève, sauf que la musique ne meurt pas. « Si la musique même nous abandonne, que sera-ce de notre monde ? » demandait Gogol, « rossignol de l'Ukraine ». Non, la musique ne nous quittera pas.

ALEXANDRE BLOK.

(Traduction de Parijanine).



(Dessin de G. Ziltner)

Notes sur la morale sexuelle en France

I

Il convient, lorsqu'on s'essaye à discerner entre les divers éléments de la pratique morale, de s'appuyer sur les réalités économiques. Cependant cette sollicitation ne doit pas être exagérée, autrement elle conduirait à un schématisme insuffisant.

Donc, sans nier la prédominance de l'interprétation matérialiste immédiate, d'autres états nous paraissent nécessaires : survivances (de formes économiques disparues) religieuses, apports de la race et du climat, force des opinions courantes (plus ou moins dirigées par les modes littéraires, vestimentaires, etc., et par les phénomènes strictement politiques et juridiques). Pour éclairer ces points, nous prendrons un exemple précis : la répression de l'infanticide en France. Du point de vue purement économique, il serait désirable que l'infanticide fût sévèrement réprimé, car il tend à diminuer le stock de main-d'œuvre, surtout dans un pays où la natalité est défailante. Et pourtant 90 % des cas d'infanticide évoqués devant les cours d'assises aboutissent à un acquittement. Car ici interviennent un fait juridique : fonctionnement du jury, et un fait politique : démocratisation sentimentale des jurés petits-bourgeois douloureusement émus par les misères que révèle la plaidoirie. Bref, ceci va brutalement à l'encontre de la nécessité économique.

En ce qui concerne les rapports entre les sexes, considérés d'une façon générale et non pas seulement anecdotique, deux sortes d'agents interviennent : 1° la contrainte économique (capitalisme, salariat) agissant d'une façon extérieure ; 2° les survivances, les modes, l'absence de directions morales dans une société scindée en classes économiques (facteur

matériel) et non en castes (facteurs juridique ou religieux).

Historiquement, la morale sexuelle a varié d'une façon considérable dans les sociétés occidentales issues de la civilisation gréco-romaine. L'amour tel que le comprend le dix-neuvième siècle est une conception relativement récente et qui tend déjà à s'effacer sous nos yeux. Depuis le Désir des païens jusqu'à l'Amour romantique (pseudo-réminiscence médiévale) de nombreux éléments ont influé sur les rapports inter-sexuels : christianisme, monachisme, chevalerie, syphilis, vie de cour et, en dernier lieu, capitalisme. Cette dernière influence dont nous parlerons plus loin agit concurremment avec de nombreuses survivances et aboutit à donner à notre époque ce caractère trouble et pénible où foisonnent les retours et les audaces, bouillonnements spécifiques des carrefours de l'histoire. Vain serait le dessein de faire des prévisions et d'esquisser la morale future. Nul ne sait les formes qu'elle empruntera. C'est une position d'attente que nous devons observer, faite, je le concède, de compromis et de critiques. En 1925, le seul travail possible et sérieux se nomme destruction.

II

Au cours du dix-neuvième siècle, le capitalisme détruisant l'artisanat et aspirant dans ses villes industrielles les multitudes paysannes, bouleversa complètement l'assise familiale qui s'était maintenue stable pendant les trois ou quatre siècles précédents. La famille patriarcale propre aux corps de métiers et à la paysannerie, reçut un coup mortel. Quelques années d'industrie suffirent à la faire disparaître !

La manufacture occupant le chef de famille pendant 12 ou 13 heures lui ôtait toute possibilité de s'intéresser à l'existence des siens. Puis les salaires insuffisants forcèrent la femme à gagner un appoint à l'usine. Les enfants aussi, dès l'âge de huit ans, furent mis devant un métier à tisser ou près d'un compagnon verrier. La dissociation est alors complète. Les soucis familiaux sont bien secondaires, la lutte pour le salaire oblige hommes, femmes et enfants à se regarder comme ennemis. Dès lors, naît ce lumpen-prolétariat où pousse avec dédain le manufacturier, foule misérable se révoltant sporadiquement et allant à la mort avec haine et désespoir. Toute l'histoire industrielle du dix-neuvième siècle est ensanglantée par ces luttes farouches et sans issue. Cependant la Constitution de la Première Internationale, la Commune de Paris, font entrevoir des possibilités nouvelles. Surtout après la répression versaillaise, le prolétariat conçoit la nécessité de l'organisation. La leçon avait été également profitable aux industriels et après 1880, une ère démagogique commence en Occident : réforme électorale de 1884, liberté accordée aux manifestations des Trade-Unions en Angleterre, loi de 1884 sur les syndicats en France, inauguration de la politique sociale de Bismarck en 1881, etc... Ces quelques concessions liées à d'étroites luttes politiques permirent au capitalisme de prendre un nouveau bail. Ces réformes et les suivantes, dont il serait vain de nier l'effet, ont modifié le quantum de l'oppression ouvrière. Mais le principe inique du salariat destructeur de la famille n'a pas reçu la moindre atteinte. A la faveur de contingences, le prolétariat en France par exemple, a pu élever son niveau de vie. Il n'en est pas moins vrai que la famille ouvrière est restée au même stade décrit par Marx. Nulle rénovation. Et les rapports entre les sexes demeurent toujours soumis à la loi capitaliste. Pour ce qui est de la France, une assez longue période de démocratie sociale, de 1900 à 1925 (sauf quelques courts inter-règnes) a surajouté quelques éléments nouveaux



au problème strictement ouvrier. Ces éléments sont les caractéristiques de cette classe moyenne si nombreuse et encore si forte par le fait qu'elle fut longtemps la classe dirigeante. En 1925, cette illusion subsiste, le français moyen cher à nos radicaux croit être la pierre angulaire de l'édifice politique. Cette classe moyenne (qu'il convient de nommer bourgeoisie en opposition à la ploutocratie) de par sa position géographique, est profondément unitaire; elle nie le mot classe et parle de peuple et de nation. C'est

en fonction de ses conceptions que nous devons d'abord examiner la morale sexuelle.

III

L'étude de la morale sexuelle a donné lieu à une abondante littérature. De nombreux écrivains, philosophes ou moralistes, conservateurs, libéraux, socialistes, ont émis sur cette question les opinions les plus variées, et souvent les plus superficielles.

Les uns, dogmatiques, ignorent délibérément les réalités économiques et souhaitent pour notre époque le retour à des règles qui furent excellentes pour le patriarcat des steppes ou pour le père de famille romain.

Les autres, idéologues plus dangereux, parce que leurs théories semblent être en accord avec des aspirations de certaines classes, parasitaires, prônent la licence et aboutissent à la justification des débauchés et des prostituées.

Certains théoriciens socialistes ont touché à ce sujet. Mais la plupart d'entre eux, vivant à une époque de bien-être progressif, croyaient voir à l'horizon une promiscuité paradisiaque dans une société anarchique aux richesses abondantes et aux pénalités laborieuses disparues.

D'autres plus rares que préoccupaient une morale austère et qu'une hérésie de solides travailleurs éloignait des utopies sexuelles ont affirmé, poussés par un instinct singulièrement juste, que la morale des sexes était un facteur social de premier ordre et non une fantaisie où la lâcheté le dispute à l'érotisme raffiné.

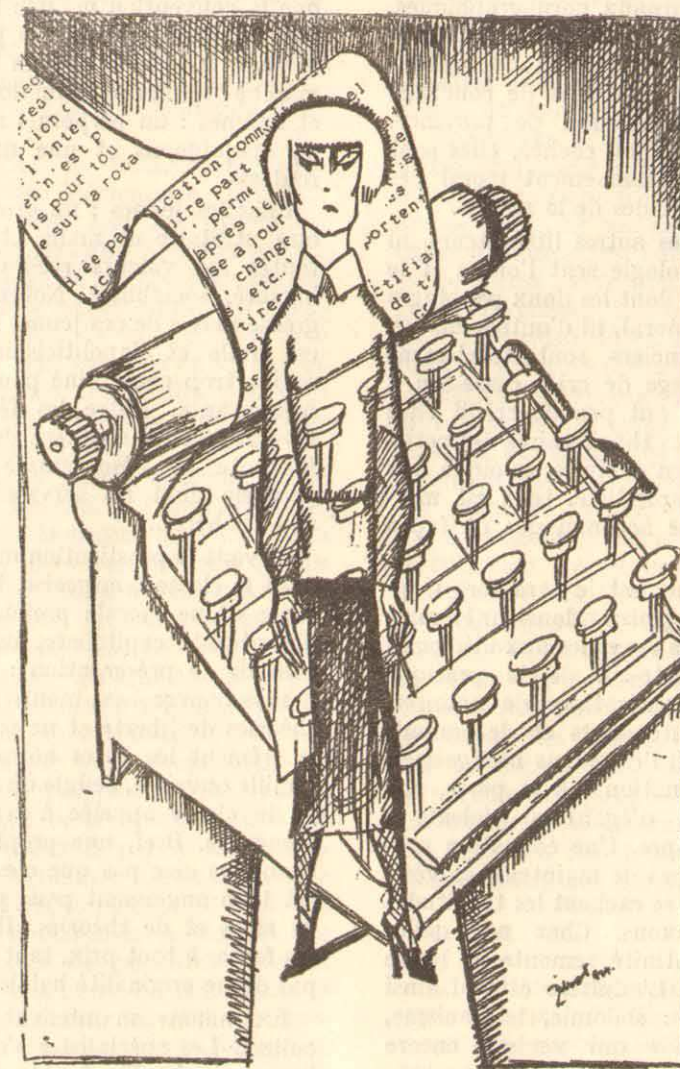
Ceci dit, il reste à indiquer les directions de la

pratique bourgeoise contemporaine (en France) relatives à la question sexuelle. Ensuite, d'un point de vue prolétarien, nous examinerons la question du mariage en période capitaliste pré-révolutionnaire. Il faut noter que pour cette étude il est bien moins utile de connaître l'avis d'écrivains réputés que d'avoir une sorte d'intuition prolétarienne (instinct de défense) étayée par une forte connaissance des nécessités économiques.

IV

La désagrégation morale de la bourgeoisie française est devenue particulièrement sensible depuis que cette désagrégation s'exerce sur de larges couches de la moyenne et de la petite-bourgeoisie. Ceci surtout depuis la guerre de 1914. L'immoralité d'une élite est de peu d'importance et tout au plus pourrait-on en faire une tératologie pour initiés. Mais quand l'acte immoral prend une valeur d'exemple et qu'il se propage en profondeur et en surface, il y a lieu d'être inquiet. Et l'on se demande avec angoisse si les parties saines de la population sauront toujours résister à l'attrait d'un vice que romanciers et spéculateurs considèrent comme l'accessoire obligé de toute existence moderne. Contre la marée montante du dévergondage, les digues ne tiennent

plus. La religion a perdu son ressort interne et ne demeure qu'une vaste société de secours-mutuel. La morale laïque et démocratique sapée par l'amour du lucre n'est plus qu'une suite d'idéologies mortes. L'amour-propre ne peut rien sans contrainte puissante (intérieure ou extérieure). La peur de l'opinion devient de plus en plus inexistante. Quelles forces protègent donc le prolétariat? Mécaniques en quelque sorte : manque de loisirs et manque d'argent. Instinctives également : ce que les psychologues de boudoir nomment barbarie, une verdeur de sentiments opposée au faisanage du plaisir. Cette résistance pourra-t-elle durer? Nous serons net : elle durerait certainement avec un régime de ploutocratie, violent et oppresseur, mais nous craignons



que la vase démocratique par l'embourgeoisement de l'élite ouvrière (missions officielles, sinécures, etc.), par la séduction du parlementarisme et des pseudo-réformes, ne soit bientôt victorieuse de ces velléités de résistance.

Depuis près d'un demi-siècle, une précitation démocratique-libertaire sème le désarroi parmi les meilleurs d'entre les ouvriers. Le miracle, c'est que ceux qui sont atteints par ces utopies malsaines renient rapidement la classe dont ils sont issus.

Voici deux exemples déjà anciens : Eugène Fournière, démocrate socialisant, ancien ouvrier, écrivait il y a trente ans : « La prostituée est la compagne naturelle du penseur. » (*L'âme de demain*). Un radical militant dont la prose inconsciente envahit des journaux sans lecteurs et sans crédit, Lucien Le Foyer, soutenait en 1900, au congrès féministe, qu'il devait être permis aux époux de s'accorder par contrat la permission non seulement d'avoir un domicile séparé, mais encore de vivre chacun avec une autre personne.

Plus récemment, les lecteurs petits-bourgeois qui firent, il y a quinze ans, le succès à centaines de mille d'exemplaires des œuvres de Rostand, ont fait leurs délices des livres de Margueritte. Deux millions de lecteurs

des classes moyennes (pour les trois-quarts des femmes), petits mercantis, employés de bureau, rentiers, petits propriétaires, ont goûté les aventures de Monique Lherbier. Par chance, le prolétariat travailleur qui fait l'amour sans façon, s'il avait lu *la Garçonne*, n'aurait pas compris les fantaisies délicates des héros marguerittiens et aurait trouvé « toc » ces descriptions qui veulent être érotiques et qui ne sont qu'en-nuyeuses et tristes. Les embryons d'idées dont ces livres sont parsemés ont été compris d'une façon nette quoique élémentaire et les garçonnages se multiplient parmi la jeunesse petite-bourgeoise. Au fond de la plus perdue des provinces, les amours à la Claudine ont leurs ferventes. Quant aux autres

libérées plus saines, elles constituent une magnifique clientèle pour les fabricants de préservatifs spéciaux.

Etant donnée la médiocrité de l'œuvre, le succès de *La Garçonne* et du *Compagnon* est symptomatique. Ces livres étaient synchroniquement nécessaires et répondaient à un réel état d'esprit. Parallèlement à ces romans licencieux dits « de gauche » (battage de la Légion d'Honneur pour avoir la sympathie des démocrates anarchisants) il faut remarquer la faveur grandissante des journaux pornographiques, aux petites correspondances particulièrement révélatrices. Et qu'on ne dise pas qu'un monde spécial est en jeu, c'est faux ; ces demandes de couchage proviennent des plus petites villes de province. Encouragement à la prostitution cachée, elles sont un indice éloquent de l'affaiblissement moral des classes qui croient être les guides de la nation.

Nous ne parlerons pas des autres littérateurs, ni de Bourget, dont la psychologie sent l'office et le bidet, ni de Marcel Prévost dont les doux papotages voilent mal le scepticisme moral, ni d'autres encore. Ces très bourgeois romanciers sont totalement incapables d'avoir le courage de crier casse-cou à leur clientèle. Les Jérémie ont peu de crédit chez les éditeurs, et les douceâtres thuriféraires des petits vices modernes ont très bien compris, quoique non marxistes, qu'en régime capitaliste, tout est marchandise, surtout la pensée accommodée de façon à retenir le consommateur.

Bref, l'immoralisme sexuel est le caractère frappant de notre moyenne bourgeoisie. Monsieur Homais est bien mort, morte aussi la croyance aux idéologies prud'hommesques. Que reste-t-il de la pratique morale élaborée par des générations de notaires, de procureurs du roi, d'intendants et de commis aux gabelles ? Que reste-t-il des vertus bourgeoises, armature essentielle de la nation ? A la place, une promiscuité d'appétits et d'égoïsmes violents : course à l'argent et au stupre. Une éducation protestante ne permet même pas de maintenir ce voile d'hypocrisie derrière lequel se cachent les turpitudes des businessmen anglo-saxons. Chez nos gallo-romains, toute la basse latinité remonte et libère les vices de la décadence. L'adultère est roi ainsi que les à-côtés érotiques : sodomie, lesbianisme, hâte cruelle de moribonds qui veulent encore jouir.

Les plus sains et les plus clairvoyants parmi les jeunes bourgeois flairent le danger et cherchent désespérément une voie de salut. Pour les uns, l'art et la littérature, mais quelle issue fatale ? L'art pour l'art conduit logiquement au suicide. D'autres, actifs, mais trompés par le passé, se mettent avec ardeur au service de la réaction politique, ne voulant pas voir que le seul chemin est celui qui mène à un combat plus grandiose que celui du forum : la Révolution mondiale.

Quelques-uns l'ont déjà compris et résolument au service du prolétariat, seule classe révolutionnaire, coordonnent leurs efforts et luttent avec abnégation pour l'unique chance de survie de la race.

V

En résumé, touchant aux rapports des sexes, nous constatons dans la classe bourgeoise, un divorce absolu entre le droit codifié et la pratique quotidienne. Mais il y a plus grave que le dépassement d'un code désuet, c'est l'absolue opposition entre les principes officiels prônés par l'Eglise ou par l'Ecole et l'anarchie sexuelle qui sévit, désagrégeant les familles, appauvrissant la race et, par une conséquence fatale, détruisant ce sentiment individuel que la convention nomme honneur. Un seul régulateur à cette anarchie : la puissance de l'argent. Le mariage a cessé d'être un contrat pour devenir un marché dépourvu de sanctions élevées. Entre hommes et femmes : un perpétuel marchandage, une astuce de maquignons et une mauvaise foi de banqueroutiers.

Chez les jeunes : un grossier empirisme qui veut être utilitaire et malin et qui vide l'existence de toutes ses valeurs réelles : amour, dévouement, loyauté, sociabilité. Notez que je parle ici de la grosse masse de ces jeunes bourgeois dont la culture est nulle et l'apoliticisme maintes fois affirmé ; milieu trop contaminé pour y espérer une réaction bienfaisante. Entre les féodaux et le prolétariat révolutionnaire s'agitiera de plus en plus une classe flottante et désorganisée : figurants, bateleurs, clientèle dont les services seront perpétuellement aux enchères...

Devant la prostitution matrimoniale qui progresse dans la classe bourgeoise, le rôle de ceux que hante l'idée d'une morale prolétarienne est assez simple. En période capitaliste, ils n'ont qu'à donner des conseils de préservation : critique impitoyable des mœurs bourgeoises, montrer le néant des fallacieuses théories de liberté et ne pas aider à détruire inconsidérément les bases normales et nécessaires de la famille ouvrière, cellule où se reconstituent les forces de la classe appelée à renouveler une civilisation mourante. Bref, une prophylaxie bien élémentaire. Qu'on ne dise pas que c'est pauvre. Le problème est trop angoissant pour permettre un jeu brillant de mots et de théories. Il faut vivre et conserver ses forces à tout prix, tant pis si la médication n'est pas d'une originalité habile.

Examinons maintenant quelques points particuliers. Les spécialistes s'accordent à trouver trois liens à la famille fondée sur le mariage morganatique : sentimental, civil, économique. Nous n'avons pas à revenir sur les éléments du mariage ouvrier. Constatons en passant l'importance du lien sentimental au début de l'union ! Constatons également que de la durée de ce lien (à la merci de quelques francs de plus ou de moins dans le salaire) dépend tout le bonheur familial ! Ceci condamne toute une civilisation !

En parlant du lien civil ou social, il vient à l'esprit le problème de l'union libre. Chose à discuter, mais impraticable sous un régime de servitude économique. Nous avons remarqué souvent que parmi l'élite ouvrière, les protagonistes masculins de l'union libre sont des individus ayant une situation matérielle assez aisée et prêts à passer dans les rangs de

la petite bourgeoisie jouisseuse et politique. Sauf d'honorables exceptions, l'union libre repose sur une équivoque : la crainte de l'enfant. Et cette équivoque hâte la rupture de ce contrat moral qui avantage un seul des partenaires. Surtout si la femme n'a pas un gain indépendant. La sanction légale, toute archaïque qu'elle soit, est presque nécessaire (ne craignons pas de dire cette banalité) et protège souvent contre des velléités superficielles mais pleines de conséquences désastreuses. Accommodons-nous de la loi bourgeoise en faisant entrer dans le mariage ces conditions de respect mutuel, de coopération, de loyauté qui, seules à nos yeux, en sont la véritable consécration.

Quant au lien économique, il est inexistant pour le prolétariat.

Dans le mariage ouvrier, la fidélité corporelle est une hygiène morale élémentaire pour la sauvegarde du couple. J'en sais les difficultés, mais il est du devoir des prolétaires conscients de leur mission de producteurs et de révolutionnaires de se garder des sensualités faciles où l'esprit s'embourbe et devient étranger à la justice. Non que j'attache à l'acte sexuel une valeur symbolique et exagérée, mais les servitudes matérielles présentes sont là, qui font toujours supporter aux pauvres le plaisir et l'immoralité des riches.

Un mot sur le féminisme ; cette doctrine est le lot des femmes oisives tendant à l'intellectualité. Je ne songe pas à confiner la femme dans les seules besognes ménagères. Son rôle social est plus étendu et, hors du foyer son action peut être féconde. L'amazone sera toujours une exception et la physiologie imposera toujours ses lois. Toute la constitution normale de la femme gravite autour d'une fonction centrale : la reproduction de l'espèce. S'y soustraire volontairement, consciemment, est une monstruosité. La femme est mère avant tout. Je sais bien que la maternité n'est pas facilitée par le régime bourgeois qui crie à la dépopulation et dont les hautes classes sont ravagées par le malthusianisme. Cependant un problème se pose. Pour l'avenir civilisateur de la révolution, convient-il d'avoir un prolétariat aux familles nombreuses et pauvres, un prolétariat cependant plein de puissance interne, ou bien faut-il souhaiter une classe de contremaîtres embourgeoisés, restreignant leur natalité et commandant à des millions de manœuvres jaunes ou noirs ?

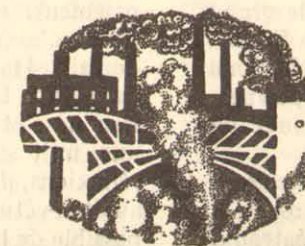
VI

Malgré mon désir de ne pas anticiper sur le futur, en terminant cette étude (trop sommaire et dont

certain points veulent un développement important), je tiens à préciser les quelques vertus qui seront peut-être les points d'appui sur lesquels s'élèvera la morale révolutionnaire de demain. Elaborée pendant les pénibles années de pré-révolution, fécondée par l'ambiance héroïque d'une lutte révolutionnaire dont nul ne peut prévoir les modalités, cette morale s'épanouira pleinement pendant la période de reconstruction qui suivra la prise du pouvoir par les héritiers du capitalisme. En toutes choses, le prolétariat doit chercher son autonomie et plus la scission sera brutale, plus le renouveau civilisateur sera puissant. Quelques qualités morales positives sont dès à présent nécessaires, sinon à la masse, du moins à une élite de lutteurs courageux et conscients. Toutes ces vertus sans lesquelles le découragement et la lâcheté viennent vite à bout du meilleur ont un pivot central : le sacrifice complet de ses forces, de son savoir et de sa vie à la cause émancipatrice. C'est sur cette sorte de foi mystique (je ne crains pas le mot), cette foi qui brûlait notre grand Raymond Lefebvre, que viendront s'enter les vertus subsidiaires. En ce qui concerne spécialement le point de l'éthique que j'étudie ici, ce sera : la chasteté, la loyauté dans les rapports inter-sexuels, la recherche de cette franche camaraderie entre hommes et femmes qui ont un labeur et un idéal communs, la haine des à-peu près sentimentaux, ces ersatz de l'amour, le dédain des ruses puériles par lesquelles un désir grossier trouve toujours sa justification. Ces vertus forment la pièce importante de l'armure des forts et des héros. Nous entendons dire pudibonderie ! Tout ce qu'il y a de taré dans la race, toutes les générations de valets lascifs, de courtisans et de mondains sceptiques, s'expriment dans ce ricanement. La pudibonderie, c'est la part des débauchés latents, c'est la jouissance hypocrite des immoraux timides. La crudité rabelaisienne, la verdeur des propos entendus au chantier entre travailleurs, à la caserne entre soldats, soulèvent un rire sain, un rire jeune qui n'est pas opposé à la chaste contrainte des sens.

Le prolétariat français possédera-t-il toujours cette vigueur brutale ? Hélas ! s'effritent chaque jour ces conditions de survie que nous pouvions espérer trouver en lui. Les réflexes défensifs s'amollissent. Pourquoi le cacher ? Un optimisme de commande n'a rien à faire ici. Mais qu'en attendant le salut extérieur, nous sauvions au moins tout ce qui mérite d'être sauvé.

JEAN MONTREVEL.



A LA MÉMOIRE D'ILITCH

Nous sommes en séance plénière du Comité Central. Beaucoup de monde, beaucoup de visages nouveaux, peu connus, peu étudiés. Des forces nouvelles se sont formées. Mais Ilitch n'est plus là. On pense à lui et on sait : non, il ne viendra pas, notre sage. Des scènes du passé surgissent, vivantes. Le voici avec sa démarche rapide, se voûtant comme s'il avait honte de sa propre grandeur, comme s'il voulait se soustraire à cette multitude de regards — même de regards aimants — il marche vite, il court presque, les yeux cloués au sol, la tête enfoncée dans les épaules, se couvrant du col de son manteau ou simplement de la main, cet homme si cher à tous. Si simple et si robuste ; de petites rides si rayonnantes de bonté autour des yeux, et si inébranlable ; si modeste et si sage. Il se case dans un coin quelconque, roule avec le doigt son oreille en tuyau — pour mieux entendre — cligne son œil si pénétrant et boit chaque mot — si le discours mérite d'être écouté. Puis il se lève et, se dérochant avec peine aux ovations, à la rumeur des voix, au tonnerre des applaudissements, aux regards, aux cris, aux exclamations, aux transports enthousiastes, il commence à parler. Et aussitôt, la lumière se fait dans les esprits, comme si Ilitch venait d'éclairer tous les coins et recoins, tous les détours les plus cachés. Comment donc pouvions-nous ne pas comprendre tout cela avant ?

Et maintenant, il n'est plus, Ilitch. N'est-ce pas parce que quelque chose nous échappe que nous discutons souvent si absurdement ? — nous vient-il parfois à l'esprit. Peut-être. Car Ilitch n'est plus avec nous...

Il y a beaucoup d'années de cela, je vis Ilitch pour la première fois. Dans une petite rue sale de Cracovie ; il s'agissait de trouver le logement des Oulianov. Je marche, je fouille les fenêtres du regard. Et soudain j'aperçois la coupole d'un crâne énorme, une tête extraordinaire. Pas de doute, c'est le Vieux !

Son « appartement » de Cracovie... Deux chambres, si je me souviens bien. Une cuisine servant également de salon. Une simple table de cuisine, blanche, soigneusement lavée. Ilitch tranche le pain, sert le thé, me place et pose des questions. Avec quelle habileté et quel naturel ! Avec quelle attention et quelle simplicité ! En sortant on se dit : « Mais mon vieux, il te voit de part en part ! » Et cela sans aucune pression, sans aucune gêne devant le grand homme. Je me rappelle être sorti de chez « les Ilitch » comme sous le coup d'un charme, je volais chez moi comme si des ailes m'avaient poussé, mes perspectives s'étaient élargies, des mondes nouveaux s'étaient ouverts à moi...

Involontairement, je le comparais, le Vieux, à Plékhanov. Une attitude fière, les bras croisés à la Napoléon, des mouvements de tête théâtraux,

des gestes affectés, des réparties brillantes, tout cela soulignant la distance. Ah ! mon ami, n'ose pas approcher plus que d'un kilomètre ! Un démocrate, un jacobin, un communiste ? Un grand seigneur libéral, quoique « fondateur » brillant du marxisme russe, un « front altier »... Non, Plékhanov ne pouvait être le chef de la rue prolétarienne.

Et Plékhanov ne le fut pas. Lénine, lui, devint le drapeau de millions d'hommes et son nom se confondit avec celui de Marx...

On représente parfois Lénine comme une impassible machine à compter, un grand arithmomètre, l'incarnation d'une froide volonté, d'un esprit froid. C'est faux. Ilitch était un immense tempérament, vivant passionnément tout ce qu'il lui était donné de vivre. Mais cette passion, il la serrait dans les tenailles de fer de sa volonté, qui était implacable. Il pouvait souffrir cruellement, mais je pense que l'on ne pouvait avoir pour lui de la « compassion » : cela l'aurait mis hors de lui et sa colère vous aurait écrasé comme un marteau-pilon. Car Ilitch devait être un capitaine ayant une volonté, une décision, une pensée uniques. Oh ! jamais il n'a semé l'abattement et pas un trait de sa physionomie si mobile n'a trahi ses propres doutes : il était parmi ses compagnons un roc de volonté et de foi en la victoire.

Je me souviens du temps odieux où Romain Malinovski vint à Poronine. Je dormis la première nuit dans une petite chambre, au premier. Je « dormis » très mal, je m'éveillais à chaque instant, on le pense bien : il s'agissait de savoir si le leader de notre groupe parlementaire était un agent provocateur !

Et j'entends distinctement Ilitch marcher au-dessous. Il ne dort pas. Il sort sur la terrasse, fait du thé (terriblement fort, je le sais, je m'en doute) et de nouveau arpente la terrasse de long en large. Il marche, s'arrête, marche de nouveau. Toute la nuit se passe ainsi. Par moments, ma tête épuisée s'enveloppe du brouillard d'un demi-sommeil impuissant. Mais dès que la conscience me revient, mon oreille perçoit, venant d'en bas, un bruit régulier de pas.

C'est le matin. Je descends. Ilitch est vêtu avec soin. Il a les yeux cernés, une face malade. Mais il rit gaiement, aux éclats ; il a ses gestes habituels, pleins d'assurance. « Eh bien quoi ? Avez-vous bien dormi ? Ha ! Ha ! Ah ! oui ! Voulez-vous du thé, du pain ? Irons-nous faire un tour ? »... Comme si rien ne s'était passé. Comme s'il n'y avait pas eu une nuit douloureuse, pleine de souffrances, de réflexions, de travail intense de la pensée. Non, Ilitch avait revêtu la cuirasse de sa volonté de fer. Était-il possible de la briser ?...

Les premiers mois de guerre me reviennent à la mémoire. C'était un temps de souffrances atroces, un temps où chacun de nous, révolutionnaires disséminés dans divers pays, rendus fous par les premiers coups des canons impérialistes, sentait venir des larmes de rage et de haine. Quel misérable fiasco que la « social démocratie une, internationale, émancipant les peuples ! » Quelles canailles, nos « amis » allemands, français, belges et autres !

Ilitch vient en Suisse après être enfin sorti de sa prison autrichienne. Toutes ses forces spirituelles : intelligence géniale, volonté, passion, se sont jointes en un bloc dirigé contre les gredins du patriotisme. Ilitch travaille fébrilement. Avec une audace implacable, il soulève les monceaux de fumier social-démocrates et les jette de côté ! Le communisme fraye son chemin...

Comme le chasseur traque un loup, Ilitch, je m'en souviens, poursuivait Plékhanov. Celui-ci s'esquiva, évitait le combat, se tirant d'affaire par un bon mot. Enfin Ilitch « attrapa » Plékhanov faisant une conférence, près de Lausanne, dans une grande salle qui ressemblait à une grange. Tout le monde était au suprême degré de l'excitation. Les cœurs battaient à se rompre, les mains tremblaient. Ilitch lui-même était terriblement ému ; il avait un visage de gypse. Lorsqu'il se mit à démolir les social-patriotes, lorsque retentit son discours virulent, plein de haine, véritablement marxiste parmi l'abjection et le stupre patriotique, nous fûmes emportés par une convulsion bienfaisante. Je vois encore « Abraham » (N. V. Krylenko) secoué des pieds à la tête, les yeux pleins de larmes. Enfin, nous brandissons de nouveau notre glaive contre les traîtres ! Notre heure viendra, misérables !...

Dans une chambrette, à Berne, on faisait des « rêves d'avenir ». On plaisantait Ilitch, disant qu'il aurait à commander de vraies armées. Lui — c'était en 1915 — formulait sérieusement le mot d'ordre de guerre civile et prévoyait la tourmente révolutionnaire inévitable.

Elle vint, cette tourmente, et Ilitch, l'émigré, le « fanatique », le « rêveur », — et en réalité le savant profond et le guide né des masses. — se mit à grandir de jour en jour et devint ce géant révolutionnaire dont la figure restera à travers les siècles le monument impérissable de notre époque héroïque.

Ilitch était magnifique pendant l'assaut. Mais il l'était moins dans les moments de danger, lorsque le glaive de l'ennemi était près, tout près de nos têtes.

Les journées de Brest se dessinent dans ma mémoire. Nous, les « jeunes », les « gauches », avons déjà commis une faute en empêchant de signer la paix sur-le-champ et nous nous entêtons. Ilitch accourt en trombe à la séance décisive du Comité Central. Il est comme un lion énorme que des gamins auraient enfermé dans une cage. Il se précipite à

travers la chambre, irrité, une expression sévère et décidée sur son visage, où tous les muscles sont comprimés, raidis. « Je ne souffrirai plus une seule seconde ! On s'est assez amusé : *Pas une seconde !* » Son « pas une seconde », il le prononce avec une sorte de sifflement décidé, sérieux et en même temps profondément irrité ; c'est signe qu'Ilitch est d'une humeur féroce. Et Ilitch pose un ultimatum. Ilitch brise la décision antérieure. Ilitch, — le puissant, le terrible, l'inébranlable, qui veut tout — sauve la révolution de deux ennemis redoutables : la phrase et la pose révolutionnaires, qui avaient failli livrer la République aux bourreaux allemands...

Denikine, Koltchak, la famine... Les frontières de l'Etat soviétique se sont rétrécies jusqu'à la dernière limite. Des conspirations à l'intérieur ; la révolution se cabre. On dirait que tout va se renverser sens dessus-dessous. Ilitch calcule. Il est calme. Il envisage la possibilité d'une défaite. En plaisantant, il l'appelle en français *culbutage*. A toute éventualité, il ordonne telle et telle mesure en vue de se remettre au travail illégal. Il sait qu'en cas de défaite, il est un homme mort. Tout cela, c'est du *culbutage*. Mais le voilà qui parle au Parti et sa voix vibre d'une énergie indomptable : « Les semeurs de panique seront fusillés ! » Et chacun sent que nous vaincrons : car peut-on perdre une bataille avec Ilitch ?

Et voici notre Ilitch non pas au Bureau Politique, non pas au Conseil des Commissaires du Peuple, mais chez lui, à Gorki. Une blouse bleue, passée à certains endroits au violet, sans ceinture... et quelle expression de bonté ! Il fouille dans des tas de livres et de journaux, en toutes langues et tous dialectes. Il va à la chasse et rampe vers les canards sauvages, haletant d'impatience ; il se passionne comme seul Ilitch peut se passionner. Quel homme !...

Un jour, Ilitch tout affairé demanda le sécateur, courut vers les lilas et se mit au travail. Nous nous approchâmes : « Voyez, dit Ilitch, en indiquant des branches brisées par une main barbare, ça me fait mal de voir ça, savez-vous ? » Et Ilitch sourit d'un charmant sourire coupable, ce terrible Lénine qui a mal à voir des fleurs meurtries.

Lénine connaissait-il sa valeur ? Avait-il conscience de toute sa grandeur ? Je n'en doute pas un instant. Mais jamais il ne se contemplait dans le miroir de l'histoire. Il était trop simple pour cela, et trop simple, il l'était, *parce que trop grand*. Un petit trait caractéristique : Ilitch feignait souvent de ne pas savoir quelque chose, alors qu'il le savait fort bien. Il lui fallait tirer de son interlocuteur un supplément d'information et peut-être aussi un autre aspect de la question, une autre manière de l'envisager et en même temps, tâter cet interlocuteur pour déposer quelque part, dans les circonvolutions

compliquées de son cerveau, sa caractéristique vigoureuse et serrée. Car ce qui lui importait, à Ilitch, à Lénine, c'était la cause, avec laquelle il ne faisait qu'un, qui était devenue son principal besoin. Et que viendraient faire la fausseté ou l'affectation, là où il s'agit de la cause, de la cause, et encore une fois de la cause ?

Une autre source peut-être de la modestie d'Ilitch était son immense culture. Car seuls les petits-bourgeois bornés du monde entier, ne peuvent comprendre pourquoi Ilitch a pu faire tant de choses dans sa vie. Il a pu faire tant de choses précisément parce qu'il avait su s'assimiler tout ce que le monde capitaliste avait produit de précieux, et mobilisant ses connaissances, les fécondant par la doctrine de Marx, développant celle-ci, mettre ce tout au service de la révolution prolétarienne. Ses connaissances étaient prodigieuses. Et c'est précisément pourquoi il comprenait que tout cela est bien peu si on mesure à une autre échelle : or Ilitch opérait avec des millions d'hommes et des dizaines d'années...

Et c'est pourquoi, plus la figure de Lénine devenait grandiose, moins il prêtait d'attention à sa personne. Est-ce que quelqu'un pouvait soupçonner le « Vieux » de partialité personnelle ? Est-ce que quelqu'un pouvait admettre qu'Ilitch eut en vue autre chose que les intérêts de la grande cause ? Personne, jamais, à l'exception peut-être de gens tout à fait finis. Et c'est pourquoi, lorsque les flèches meurtrières de la dialectique léninienne frappaient dans la « cible », lorsqu'Ilitch lançait ses foudres, on le combattait — au sein de notre parti, bien entendu — mais on méditait ses arguments. Et combien, combien sont-ils ceux qu'Ilitch a transformés, attachés à jamais à sa doctrine, convaincus et sauvés de leurs erreurs !... Comme il se passionnait, convainquait, luttait pour les hommes, se souciant — par des moyens différents — aussi bien de la santé physique que de la pureté doctrinale des camarades qu'il regardait comme une précieuse « propriété du parti » !...

Cher maître ! Je me souviens de son avant-dernier discours au IV^e Congrès de l'Internationale Communiste. C'était après la première attaque. Ilitch semblait s'être levé de son lit de mort. De ses mains avides, il saisissait les leviers de sa continuelle machine de travail. Il était terriblement inquiet de savoir s'il pourrait travailler. Il pensait à son discours comme à une épreuve.

Nos cœurs se serraient d'angoisse lorsque Ilitch monta à la tribune : nous voyions tous quels efforts ce discours lui coûtait... Il a fini. Je cours vers lui, je le prends sous sa pelisse ; il était humide de fatigue, sa chemise était toute ruisselante, des gouttes de sueur lui roulaient du front, ses yeux s'étaient creusés, mais ils brillaient d'une flamme joyeuse. Ils clamaient la vie, ils chantaient le chant du travail et de l'âme puissante d'Ilitch !

Débordante de joie, toute en larmes, Clara Zetkin courut vers Ilitch et couvrit de baisers les mains

du « Vieux ». Confus, bouleversé, Ilitch se mit à embrasser gauchement la main de Clara. Et personne, personne ne savait que la maladie avait déjà dévoré le cerveau d'Ilitch, que la fin affreuse, tragique, était proche.

Ilitch, me semble-t-il, voyait cette fin inéluctable, il la voyait mieux que ses proches, camarades et amis, mieux que les docteurs et les professeurs. Et lorsque la seconde attaque le terrassa, il se mit à dicter son testament politique et, au bord de la tombe, il créa des œuvres admirables qui, durant des dizaines d'années, détermineront la politique de notre parti. Et encore, encore une fois, une dernière fois, Ilitch adressa au parti sa parole prophétique.

Ensuite, c'est une tragédie atroce que nous pouvons deviner seulement. Le mal emprisonna sa volonté puissante. Sa bouche se ferma à jamais. Sa pensée palpitait, impuissante ; elle ne pouvait sortir au dehors. C'était la pire des tortures. Il est difficile d'en parler, camarades ! Dans toute l'histoire je ne connais pas tragédie plus douloureuse ni plus profonde...

Un doux soir d'hiver, Ilitch se mourait à Gorki. Quelques jours auparavant, l'amélioration progressait encore. Les parents, les amis devinrent plus gais. Et soudain les processus de destruction se manifestèrent rapidement...

Lorsque j'entrai dans la chambre d'Ilitch, encombrée de remèdes, pleine de médecins, Ilitch rendait le dernier soupir. Son visage se rejeta en arrière, pâlit affreusement, il poussa un râle, ses mains retombèrent : Ilitch, Ilitch n'était plus...

C'était comme si le temps s'était arrêté, comme si tous les cœurs avaient cessé de battre. Pour un instant la course de l'histoire s'était interrompue, et le monde entier semblait hurler de douleur. Notre bien-aimé, adieu !

Depuis une année, le parti vit sans Lénine. Il est condamné à toujours vivre sans Lénine vivant. Saurons-nous approcher tant soit peu de la sagesse d'Ilitch ? Oui, si nous puissions constamment nos enseignements chez Lénine. Saurons-nous approcher de l'impartialité d'Ilitch ; chasser de la politique tout ce qui est personnel ? Oui, si nous puissions constamment nos enseignements chez Lénine. Saurons-nous guider le parti dans son esprit, et, avec et par le parti, la classe ouvrière et les paysans ? Oui, si nous puissions nos enseignements chez Lénine, Ilitch, notre maître et notre camarade, qui ne connaissait pas la mesquinerie, qui était courageux, résolu et prudent. Nous devons savoir l'être, car c'est la classe ouvrière qui le veut, la classe ouvrière à laquelle a donné sa vie le camarade Lénine.

N. BOUKARINE.

(Traduit par G. GORELIK.)

LA REINE DU BRÉSIL



UN côté, lunettes d'écaille, chapeau vert, la bottine rouge, forte, — c'est l'Europe. De l'autre, bottes de feutre déchirées, besace, point rasée, — l'Asie. Sur la crête de la frontière, — en petit paletot grisâtre, portefeuille de toile cirée — Asincrite Asincrititch Véchtchoulina : que l'Europe vienne, avec ses glaces aux portières, qu'elle passe, rouge autobus, — lui attend...

L'Europe, sur ses ressorts se balançant, a passé, cornant pour nettoyer le passage. L'Asie courait au restaurant végétarien, courait en bottes déchirées, étudier le menu, les maximes de Tolstoï. Asincrite Asincrititch revenait du bureau : dans le petit portefeuille de toile cirée, portant des graphiques, besogne supplémentaire, le « Lourdes » de Zola feuilleté dans l'ennui, trois pommes de terre froides, entamées, pas finies. L'Europe, jambes croisées, en souliers des plus solides, en mackintosh qualité supérieure, lunettes rondes d'écaille, sur machine grondante, filait, courant à la séance : en séance d'administrateurs, tirait des stylos de ses petites poches, inscrivait des choses sur un carnet où la journée de travail était distribuée, revenait tranquille, sous ses lunettes d'écaille regardant autour d'elle tranquillement : regardant l'Asie, l'Asie fraternelle marchant par les rues, avec ses portefeuilles, en bottes de feutre, en bonnet à poil — placide, comme si ce n'était pas elle qui avait préparé le grabuge de toute une Europe. L'Europe rentrait dîner, méditer, se reposer, fumer des pipes, les cigares les plus forts. L'Asie cheminait sur le N° 11 : vers Pétrovsky, Baltchoug, Lefortovo. Asincrite Asincrititch revenait du bureau, section d'enregistrement de l'état-civil ; lui aussi, à grands pas, sortait, pour aller à Podveski, rue Séleznevskaja, 8.

Dans la maisonnette en bois, la voisine de droite, Stasia Valériani, qui disait naguère la bonne aventure, avait dû changer d'état : le chef domiciliaire, accompagné d'un milicien, était venu l'interroger, voulant savoir quelles étaient ses occupations. Stasia répondit qu'elle était employée à la section de distribution des pommes de terre à la population.

On fit signer à Stasia un papier, comme quoi elle n'avait point pour métier de tirer les cartes et de dévoiler l'avenir. La femme du chef domiciliaire, le lendemain, vint chez Stasia lui demander la bonne aventure : Stasia lui fit ce plaisir gratis, par amour du métier, non comme professionnelle. Elle prédia à la femme du chef : une rencontre intéressante, un prochain voyage, de l'argent. Le milicien eut un désagrément dans le service : il vint à son tour, en connaissance, demander l'avenir. Stasia lui présagea une joie inattendue. Ce qu'elle avait annoncé s'accomplit : le milicien dénicha des spéculateurs, il les prit en flagrant délit de fabrication d'alcool, et les enleva, avec l'alambic, la boisson, tous les appareils, en deux voitures : il obtint gratification et félicitations. Or, le cœur du fonctionnaire est ainsi fait depuis toujours, depuis Adam : aux félicitations d'un chef, il bat, comme un cœur de moineau.

Stasia put désormais se mettre à son affaire sans aucun empêchement ; et, comme ces temps-là étaient plutôt obscurs et que chacun avait envie de connaître un peu le détail d'une sombre destinée, les clients affluèrent, chacun prenant son tour ; on s'inscrivait huit jours d'avance chez Stasia. Il venait des « spécialistes », employés de l'Etat, en veste militaire, « à la French », qui demandaient comment régler pour le mieux telle affaire, si l'on pouvait avoir confiance en un tel. Stasia posait des questions :

- Blondin ?
- Plutôt rouquin.
- Grande taille, les yeux gris ?
- Courtaud. Les yeux verts.

Stasia mêlait les cartes, examinait la paume du client, flairait, fermait les yeux, pressait sa main contre sa poitrine, et disait :

— Petit de taille... les yeux verdâtres... un *darmodaire*, un *kamel*, un chameau, ça crache comme un *darmodaire*... tu lies amitié avec lui, tu ne délieras pas... mauvais... mauvais... ensemble au mur collés serez !...

Le « spécialiste » portait la main à son « french », décampa, partait précipitamment dans sa voiture d'administrateur pour jeter dehors l'homme aux yeux verts, ne plus avoir affaire à lui. Après le spécialiste venait une petite dame, une dame à collet de phoque, lèvres carminées, petits yeux éplorés. Stasia la dévisageait d'un regard pénétrant, prenait la main potelée, disait :

— Ote la bague... la bague empêche... regarde-moi bien, regarde mon minois... tu sauras tout...

La petite dame regardait avec effroi, cillait de ses paupières fardées. Stasia plissait le nez, disait :

— Oh !... c'est un homme à tromperie... il a trompé en tout... il a pris beaucoup d'argent... il a tourmenté le cœur féminin... garde-toi de lui, ma belle, ne mets plus son anneau... laisse-le-moi... tu seras contente...

La petite dame s'en allait, éplorée et contente, laissant l'anneau.

Un jour, chez Stasia, parut le chantre de l'église voisine, un homme au long cou, habillé en laïc : il toussa dans son poing, exprima le désir de s'expliquer « dans le couloir ». Stasia l'amena derrière un paravent, le chantre gonfla le cou, jeta un coup d'œil en arrière, et, enfin, annonça qu'il allait se marier selon la loi divine, mais que, ne voulant pas retarder sur son temps, il avait besoin de savoir s'il n'y aurait aucun inconvénient moral pour lui, homme d'église, à contracter aussi un mariage de commissariat, selon Karl Marx. Stasia fronça les sourcils, les cartes voltigèrent entre ses mains, la figure à huit côtés dit ceci : le mariage selon Karl Marx apporterait avantage, succès, intérêt. Le chantre s'épanouit d'un sourire, remercia, demanda à la cartomancienne son prénom pour le mentionner dans les prières de la messe ; mais, comme elle était étrangère et que Stasia ne figure pas au calendrier orthodoxe, il inscrivit dans son calepin : Stéphanie.

* * *

Asincrite Asincritytch, le soir, quand il a terminé tous ses travaux supplémentaires, quand Stasia dans la chambre à côté, a renvoyé son dernier client, quand le voisin de droite a fini d'annoncer son économie politique, Asincrite met ses pantoufles, ôte ses lunettes, s'étend sur son étroite couchette, dans la tiédeur du thé ingurgité, remuant les orteils dans ses chaussettes de fil ; et il tient sur son ventre un volume grand ouvert, aux pages colorées ; son index se promène sur l'atlas bleu-vert, de planche en planche, de jour en jour ; il déménage, il voyage : il est maintenant sur l'Himalaya. Sur les monts Himalaya, il y a des neiges, des escarpements, le vent vous prend à la nuque ; au-delà de l'Himalaya, on descend dans le Thibet ; des troupeaux de chevaux y vagabondent, ou bien des yacks velus, ça broute la racine *jen-chen*. Asincrite est couché, le doigt voyage : Pamir, toit du monde... du Pamir à l'Hindou-Kouch, directement, à dos de yack... ciel d'un bleu profond, neige blanche, l'Hindou-Kouch marron, tout de pierre. De l'Hindou-Kouch au Pendjab, dans l'Inde, un maharadjah blanc, sur son turban un joyau, et un éléphant le porte, des oreilles comme de grandes feuilles, il lève sa trompe et barète comme une trompette. Mais si l'Inde ne vous dit rien, retournons au grand Thibet, allons au lac Dangra-Youm-Cho, allons boire du thé thibétain, asseyons-nous, croisant les jambes, contemplons le Kouèn-Loun.

De la section d'enregistrement des actes de l'état-civil, s'enfuir, unique joie ! Joie, le soir, de cheminer par les Alpes en souliers de résistance, en bas de verte laine, ou bien de se frayer une route jusqu'à l'île de Porto-Rico, de se mettre sur le rivage, et de regarder autour de soi : la mer des Caraïbes, d'un bleu sombre ; vous avez à dos l'Océan Atlantique, la ligne de navigation Vera-Cruz—Liverpool ; en bas, sous les talons, les Iles sous le Vent : la Trinité, Curaçao, Nueva-Esparta ; il y a un vapeur en marche sur la ligne de New-York au Vénézuéla. C'est bon, ça : les grands espaces, le vent, la vague. Sur la vague, une fine crinière chenue, crépue ; des nuages naviguent. On est couché dans la république de Saint-Domingue, la joue sur le coude, on regarde : c'est spacieux. Les gens ont de la place pour vivre. Et les villes, quelles villes ! Ce ne sont pas des Kinechma, des Mojaïsk de rien du tout, mais Plato-Puerto ! Santiago ! Guaiaca ! ça vous fait passer du vent dans les veines ! Et on navigue, on navigue jusqu'à minuit, par le détroit de Yucatan, sur un paquebot de New-York, qui s'appelle — supposons — *King Martinico* ; on est étendu sur une chaise-longue, sur le pont ; une mouette file, siffle ; un nègre apporte le café, cheveux frisés, les yeux sont du blanc d'œuf dur ; et tout ce monde poli, propre. Le capitaine s'approche et vous questionne en anglais : « Monsieur Véchtchoulène, quarante diables, eh bien ! cette santé?... » Cela, ou quelque chose en ce genre, quelque chose de sonore, de juteux comme un beefsteak... qui vous met l'eau à la bouche. Vous répondez aimablement et vous continuez votre navigation, vers le golfe du Mexique : mais le Mexique, c'est seulement pour demain jeudi, il faut avancer lentement, se donner le temps de tout imaginer. Avant le Mexique, demain, dix heures, transbordement : à la section de l'état-civil, de la fumée de tabac à avaler, des explications à donner aux gens ; puis, en route pour la ville de Guanajuato...

* * *

Asincrite Asincritytch se lève de bon matin, à sept heures. Par la fenêtre, l'octobre moscovite : de la bruine d'abord, ensuite une grosse pluie ; dans la cour, sur un tas de fumier, une petite vieille farfouille : peu de reliefs dans les ordures, les gens mangent eux-mêmes les restes. Pour allumer le samovar, on débite en ce moment le bois de l'étagère boiteuse ; le samovar se renfroge, fume, puis enfin, mugit, souffle du nez. Asincrite Asincritytch met le samovar sur la table, taille des tranches de pommes de terre froides, dans le genre des sandwiches qu'on a sur les paquebots américains. Le voisin de gauche, à peine levé, non lavé, hirsute, va et vient dans sa chambre, annonce son économie politique ; il a une culotte de peau, mais, pour ce qui est de la soupe, il mange celle du réfectoire public, il court se mettre à la queue, rue Miousskaïa. Il fume par jour une livre de mauvais tabac, dans son antre non chauffé, sa capote lui servant de couverture, devant une théière au nez cassé, dans la fumée bleue : il va et vient dans sa fumée, il serre la ceinture de son pantalon sur son ventre efflanqué, il annonce des phrases concernant les salaires.

Stasia se lève à neuf heures, reprend ses dents qui trempent en trois verres, les loge en place, s'attarde assise, devant son miroir : elle grille au fer ses boucles, frottant de crème ses joues maigres, accentuant ses sourcils pour qu'ils s'allongent, plus ténébreux ; puis, ayant bu son café de glands, un café nourrissant, elle attend le visiteur. Des fois, par grande mouillure, par la crotte molle de la Séleznevskaja, vient un

être émacié, disgracié, aux gencives blanches, à la bouche exsangue, aux yeux de poisson, qui s'assoit il attend qu'elle lui dévoile tout — sur son sort à lui, et sur une certaine personne — la dame de pique.

Mais Asincrite Asincritytch vogue déjà : non sur le vapeur américain, mais sur le 11, ligne Séleznevskaja-Podveski-Sadovyié. Les mains dans les poches, le petit portefeuille de toile cirée sous le bras, les jambes en ciseaux ouverts, les pieds dans des souliers de confection autrichienne ; sous la casquette, deux yeux vitreux ; sur la courte moustache en brosse, une goutte tombe du nez, tandis qu'une autre se forme. A la section d'enregistrement, des actes civils, il prend place devant son bureau, essuie sans hâte ses lunettes, atteint ses dossiers, étale ses paperasses — la journée commence. Dans cette chambre dont le papier peint tombe en loques, dont le poêle en fonte sort son tuyau par le vasistas et jette une fumée amère — dans cette chambre passe toute la vie humaine : à gauche, la table des mariages ; à droite, celle des naissances ; au fond, la table lugubre entre toutes, celle des décès. Et l'on reconnaît aux gens qui viennent, la table dont ils ont besoin : cette brave femme, à poitrine nourricière, aux larges cuisses, vient déclarer un bébé. C'est Claudie Pavlovna qui tient le registre des nouveau-nés : sur les épaules de bois, une tête jaune, les cheveux paille, des joues comme de la pâte à pain que des doigts auraient pincée, des joues qui restent étirées. Assise à sa table, elle tient une cigarette entre deux doigts et expulse par le nez la fumée blanche. Elle interroge : « Quel sexe ? » La brave mère nourricière se secoue toute, et dit : « Pour le sexe, je ne sais point, mais seulement, c'est une fillette de huit livres, de mari légitime. » Et elle s'en va, contente, avec son papier, ballottant ses mammelles.

Pour les bébés, tout se passe, pondérément, dignement. Mais, devant la table des mariages, il y a beaucoup de monde qui pourrait aussi bien se trouver ailleurs : c'est que le mariage, bien sûr, c'est toute curiosité. D'autres, il est vrai, les gens mûrs, viennent sagement, se mettent à la file, se tenant par la main. Platon Platontytch, qui règle ces affaires-là — personnage grave, quoique célibataire, et, de naissance, dédaigneux des femmes — lève les yeux au-dessus de ses lunettes et clame : « Ceux qui se marient, à la queue ! » Sur-le-champ, tout se tait, les gens se rangent. Ceux qui sont d'âge mûr avancent les premiers. Platon Platontytch jette un regard sur la future et demande : « Vous consentez à vous unir en mariage ? » La fiancée bat de ses cils clairs et répond : « On consent ! Nous consentons à tout ! » Et on signe. Mais l'autre, homme réfléchi, lève les yeux vers le portrait de Karl Marx, baisse la voix et s'enquiert : « Pardon, Monsieur le Commissaire, ça serait-y offenser Karl dans le cas qu'on se marierait, après, à l'église ? »

Pour la table des divorces, peu de monde : de temps en temps, un couple veut se séparer, rapport à la commission domiciliaire, pour avoir le droit de demander une chambre en plus... Mais, à la table de la mort, une femme en noir, douloureuse, attend : la vie a harcelé l'homme, la faim l'a exténué, le froid l'a brisé ; la vie fut un typhus errant par les espaces. Et l'homme gît, le front couvert d'éruptions rosâtres, le nez blême, les sourcils noirs : il bleuit, il allonge à jamais ses pieds sans ailes — pour la nage éternelle ; nageur, voyageur, il a pris maintenant le large des siècles ; et voici, devant la table, sa compagne, oiseau noir, qui attend...

* * *

Ainsi, du matin jusqu'au soir, défile toute la vie humaine. Et, à quatre heures, Asincrite Asincritytch se dépêche de ramasser son petit portefeuille ; et Platon Platontytch sort aussi, gravement : dans sa chambre de célibataire, il y a de petits papiers découpés, à dimensions égales, bien en ordre ; et, sur chaque petit papier, il a pris note de tel décret, paru à telle date : par obligation de secrétaire du Comité de sa maison, il tient ses notes à jour ; le soir, il les étale, les classe, boit du thé : la soirée glisse vivement.

Asincrite Asincritytch se retrouve à la crête du mont, entre l'Europe et l'Asie ; il attend ; sur de moelleux ressorts, en son flamboyant autobus, l'Europe descend la pente. On la laisse passer, l'accompagnant du regard, puis on reprend sa marche, on mesure Moscou au compas de ses jambes — vers la Séleznevskaja. Pourtant, tout à coup, cela vous mord au cœur, cette Europe au souffle de feu, ces mackintoshes qualité supérieure ! Non que l'on prétende rouler soi-même dans le bel autobus ; mais ce ne serait-il que pour un instant, à la station, on voudrait s'y asseoir en véritable Européen, regardant par la glace cette Asie qui trotte, avec ses bonnets à poil. Jadis, au cinéma, au son de la musique, on courait les pays du monde, on brûlait les tunnels ; maintenant, ce qui reste, c'est : après le thé (de carottes sèches), de voyager sur la planche d'atlas, verte et bleue, quadrillée ; c'est d'aller tout droit du Mexique en Hollande. La reine des Pays-Bas, une belle grande femme ; dans le port d'Amsterdam, des steamers font escale, déchargeant du musc, de la cannelle. Les Hollandais circulent tous avec une pipe, des femmes en bonnet de linge, ça sent la pêcherie ; au marché, les poissons gisent, bleuâtres, leurs bouches remuent encore, ils expirent par leurs ouïes roses ; les fromages de Hollande sont entassés, en boules. On va son petit bonhomme de chemin, du port à la ville, suçant sa pipe, tapotant du sabot. D'Amsterdam, vers le sud, à Anvers : on y est à minuit ; à minuit, le sommeil vous prend tout d'un coup, chaud et nébuleux : on vogue encore, d'Anvers à Hambourg, par la mer du Nord, vapeur suédois, capitaine bien rasé, vague diaprée, chatoyant d'un bleu clair.

Le voisin de gauche, l'homme de l'économie politique, s'est tout à fait étioilé ; il s'est couché, s'est couvert de sa capote et promène sur le mur des yeux noirs. Stasia a eu pitié de lui, elle lui a fait bouillir du thé, a jeté une vieille couverture par-dessus la capote, a balayé la chambre du malade, enlevant les bouts de cigarettes et les vieux journaux ; elle a accroché à un clou la culotte de peau, elle a rafflé cette toile d'araignée. Le soir, elle s'est assise près du lit, elle a dit :

— Faut se bien porter... faut pas beaucoup lire, faut beaucoup voir les gens...

Et, soit qu'elle n'ait pensé qu'à soigner l'homme, soit qu'elle ait réfléchi sur la vie qu'elle menait, tellement disgraciée, elle a oublié de froncer ténébreusement les sourcils, elle est restée assise près de ce lit, comme une simple femme, elle n'a point frisé ses boucles; elle était là, la joue appuyée sur le poing. Et l'autre gisait, l'œil noir, les pommettes saillantes, exténué par l'existence; mais c'était un simple comme Stasia, un homme vigoureux, robuste. Et que ce soit l'usage depuis des siècles, ou bien un jeu de la divinité, voici ce qui advint: elle le considérait et s'emplissait de pitié, et lui la regardait aussi; et, s'il ne pensait plus alors à son économie politique, c'est qu'il oubliait tout en ce moment. Il regardait les gestes de ces mains prestes qui faisaient bouillir de l'eau, qui secouaient l'oreiller. Et, soudain, il s'empare de cette main-ci, la prend dans sa grosse patte, la porte à ses lèvres, et braille de toute sa voix: « Voilà trop longtemps qu'on ne m'a caressé! » Stasia lui permit de brailer à son aise; elle-même jeta un pleur, un peu de côté, et d'un coup, de ce soir-là, en femme, tourna sa vie autrement. Quand l'autre se fut levé, rétabli, elle apporta des ciseaux, lui coupa les mèches embrouillées de sa tignasse, lui commanda de se raser. Dès qu'il se fut rasé, il s'éclaira, il fut un homme de belle stature, que l'existence avait seulement écrasé. Stasia le mena chez elle, en face, le fit asseoir; elle égalisa les plis de sa jupe sur ses genoux, et dit:

— Vous êtes seul... moi aussi... on est mieux à deux.

L'autre, soudain, saisit la main de Stasia, lui regarda dans les yeux; il tenait cette main maigre, couverte de bagues, qui marquait du bonheur à tout le monde, et dont personne n'avait besoin; il serrait cette main dans la sienne, et ses lèvres s'y posèrent. Stasia pressa contre son cœur cette tête fraîchement tondue, elle répandit quelques larmes, et se leva, décidée: résolue à lui alléger sa dure existence, pour qu'il ne s'achât plus sur l'économie politique.

Asincrite Asincrititch, en cette veille de fête, revenait de la section sans se presser. Le printemps approchant, la neige des toits s'égouttait, la boue se dorait, le ciel était bleu. Il marchait, les yeux clignotants sous ses lunettes, portant avec peine le paletot d'hiver, poudreux aux épaules.

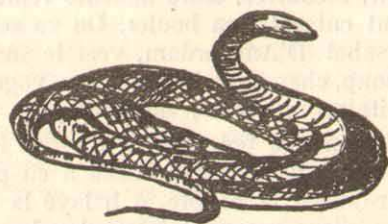
Sur la place, sous le soleil de février, l'Europe au souffle de feu, l'autobus rouge attendait, une pancarte sur le flanc. Asincrite Asincrititch ferma l'œil à demi, s'avança, pour examiner de plus près cette Europe. Et il voit: du monde accède au marche-pied, occupe les places; et la pancarte porte ceci: N'importe qui peut faire le voyage; de tel à tel endroit, tel prix; pour la moitié du chemin, la moitié du prix. Asincrite Asincrititch ôta ses lunettes, relut sans lunettes, porta la main à la poitrine, respira longuement, saisit la poignée de la portière. Personne ne le chassait; un vieux disait, derrière lui: « Dépêchez-vous, citoyen. » Il monta, pénétra dans la voiture, se laissa glisser dans un petit fauteuil, près de la fenêtre. Assis, il regardait par la glace: l'Asie se dépêche, elle court à ses affaires. Tout à coup, on sonne à l'avant, l'Europe s'ébranle, vogue, roule en se balançant, balayant les gens devant elle du souffle de sa trompe. Derrière la belle glace, Asincrite Asincrititch était assis, non point, il est vrai, en chapeau vert, ni en mackintosh qualité supérieure; mais sa pelisse poudreuse s'entr'ouvrait par devant, à l'européenne; c'était un Européen qui roulait, un Européen qui regardait par la glace. Il voguait, et non du côté de la Kalantchevskaja, mais vers un Old-Street, en quelque Chicago ou dans un Cambridge... Les rues fuient en arrière, les gens trottaient, une coupole pansue scintille. Et le cœur de l'homme battit si fort de ce rêve ancien, maintenant accompli, qu'en revenant à pied par la ville, il se sentait aller en solides chaussures américaines, coupant en plein dans les flaques, observant avec satisfaction, à travers des lunettes européennes, la ville asiatique, et riotant doucement sous ses moustaches courtes.

Le soir, il ôta son « french », le remplaça par une veste élimée — son « pyjama »; il s'étendit en pyjama sur son lit, bourra sa pipe de fort tabac « anglais ». Et voilà qu'il souffle bouffées sur bouffées. La fumée légère flotte, se frise, et, dans ce nuage, on quitte l'Asie, on vogue sur un transatlantique, on est sur la *Reine du Brésil*: en route vers le Rio de la Plata, vers Buenos-Ayres.

Le matin, entre neuf et dix, transbordement, de Buenos-Ayres directement au bureau des actes de l'état-civil. Il marchait. Il prêtait l'oreille aux sons d'une langue étrangère, ricanant, découvrant ses dents jaunes, de fortes dents d'Américain, — pipe fumante. A la section d'enregistrement, il allongea les jambes sous la table, s'enveloppa d'un nuage diapré, ferma un peu les yeux pour mieux voir cette citoyenne qui avait un bandeau sur les joues. Elle lui dit un nom bizarre, qu'il se fit répéter:

— A-gra-fé-na?

Moscou, avril 1922.



VLADIMIR LIDINE.
(Traduction de MAURICE).

BATTLEFIELDS TOURS

A douze coins de rue de Paris, des racoleurs vous mettent des prospectus dans la main:

The Somme Battles (un jour)...	230 francs
The Marne Battles (deux jours).	325 —
Château-Thierry (un jour).....	240 —
Reims and the Hindenburg Line (un jour)	175 —
The Champagne, Argonne and Verdun Forts (deux jours) ...	475 —

Le plus sûr est de voyager avec Cook. Il est pour ainsi dire le fermier général des champs de bataille de la grande guerre. Il se peut que certains concurrents aient des tarifs plus avantageux; avec Cook, on est tranquille, tout fonctionne admirablement, et puis l'on se trouve en meilleure société.

« Va pour Reims! »

A la gare de cette ville tragique, de ce lieu d'excursions très fréquenté, Cook vous accueille. Vous avez retenu un coin dans l'auto géante et vous êtes le seul non-Américain parmi vos compagnons de voyage.

A la cathédrale, la tournée commence, c'est ici que le mégaphone entre en action.

« A cet endroit — vous voyez le coin là-bas, Ladies et Gentlemen — on a trouvé carbonisés les grands blessés abandonnés par les Allemands, après que le toit, atteint et incendié, par un coup de canon, se fut effondré — flammes et plomb fondu — sur la couche de paille.

Bref examen du coin.

Mégaphone: « Rockefeller... ». Les auditeurs se pressent tumultueusement autour du guide... « Aujourd'hui, aujourd'hui même, on pouvait lire dans les journaux: le grand John D. a mis à la disposition du Gouvernement français un million de dollars pour la reconstitution des trésors d'art détruits en France. Le toit, Ladies et Gentlemen... » Trente têtes se lèvent vers le ciel « Rockefeller offre à la cathédrale son nouveau toit. Maintenant, nous allons déjeuner. »

L'équipe de football américaine, battue hier par l'Uruguay, entonne *Tipperary* entre les hors-d'œuvre et le potage, puis, entre le rôti et l'entremets, un chœur — apparemment en corrélation avec la défaite d'hier — ponctué par le refrain:

« Smile, smile, smile! »

Dans la béatitude de la digestion, vous vous laissez emporter par la puissante auto à travers la ville atrocement détruite. Au milieu de votre somnolence retentit l'annonce du mégaphone: « Des 14.000 maisons de la ville, il n'en est resté que 17 intactes. » Vous vous éveillez peu à peu, et vous



remarquez que partout des fabriques sont déjà reconstruites; mais, tandis que les maisons — à part quelques hôtels, restaurants, bâtiments où l'on vend des marchandises et souvenirs, et les baraques, — ne le sont qu'en très petit nombre. Vous remarquez en outre, que le théâtre git en ruines, mais qu'il existe une grande quantité de cafés-concerts. Il en est d'ordinaire ainsi dans les forêts bombardées: les troncs sont morts, la broussaille pullule follement. « Ici », explique le guide juché sur le siège du chauffeur, « vous voyez, Ladies et Gentlemen, les célèbres caves à champagne de Mumm — notre dernière station au retour. (Les Américains « secs » se font des clins d'yeux!) Dans ces caves, qui s'étendent sous terre sur 18 kilomètres, ont vécu durant quatre années des milliers d'habitants de Reims, hommes, femmes, enfants et vieillards. Ici des êtres humains sont nés; ici sont morts des êtres humains. Une église, un hôpital, des écoles, des habitations étaient installés dans ces caves qui sont aujourd'hui la propriété de la « Société Vinicole », car Mumm était *boche*. Maintenant, mettons-nous en route pour Berry-au-Bac, la cote 108 — C'est une route absolument droite. Vous allez voir. »

Berry-au-Bac. Nous faisons halte devant une petite auberge au pied de la cote 108.

La hauteur, que contournent l'Aisne et le canal de l'Aisne, est un cratère de craie sur lequel, — sans cesse et sans répit dispersés cent fois, peut-être mille fois, projetés sans cesse et sans répit vers le ciel, — gisent d'innombrables squelettes humains de toutes les nations, qui, enfin reposent en paix depuis 1918.

Je gravis seul la pente abrupte, je marche seul le long de la haute bordure blanche du cratère. Pour la première fois, je vois jaillir des yeux de mes compagnons de route, des éclairs dardés vers moi. Je vais seul. *Coupable!*

J'arrache du sol une motte de terre, pour ma collection minéralogique. Elle s'effrite presque entre

les doigts. Au toucher, elle donne la même sensation que cette autre motte que j'arrachai devant la porte de Damas à Jérusalem, il y a deux ans et demi.

Il pousse même des fleurs dans la pierre ! Les Américaines en mettent dans leur Baedeker. Ce sont de misérables plantes qui ont poussé leurs racines dans le tuffeau, et que le soleil a desséchées.

En bas à l'estaminet, les voyageurs achètent des cartes postales, boivent de la limonade, du vin du pays, du soda. Sur un primitif tréteau de bois, est étendu le vieil aubergiste, vêtu d'une capote de soldat couleur khaki que barrent quelques bouts de rubans multicolores. Sa fille (ou sa servante) verse à boire, vend, encaisse l'argent. Le regard d'aigle du vieux suit chaque mouvement de la jeune fille. Quand il faut changer un billet d'importance — dix ou même seulement cinq francs — le vieux se lève en gémissant et en renâclant, boitille vers le comptoir, ouvre un tiroir dont il garde la clef dans sa poche, sort la petite monnaie, enferme le billet et retourne, geignant et gémissant, à sa couchette.

En allant au Chemin des Dames, je me retourne encore une fois vers l'entonnoir blanc là-bas, derrière nous. Dans la voiture, mes compagnons de voyage n'ont pas tardé à prendre une attitude hostile. Quel bonheur que j'aie une place de coin : comme ça, je n'ai qu'un voisin. Ils ne se sentent pas coupables, ces vingt-neuf. Pourquoi moi ? A cause des regards qu'ils m'ont jetés ? Honte, hostilité, haine... à bas, dans l'entonnoir, dans la profondeur, avec les cadavres !...

Des deux côtés du chemin montant, une végétation d'un rouge brun. L'herbe du fil de fer barbelé débordait des fossés en buissons touffus. Nous avançons plus lentement : un cimetière se déploie devant nous : gigantesque, à perte de vue. Des croix, blanches et noires. Devant l'entrée est arrêtée une auto militaire d'où descendent quelques élégants officiers, des Français, des Américains, un Anglais.

Nous aussi, nous nous arrêtons un instant et je lis les noms des croix de la première rangée : *Cailliet, Walsch*. Puis : *Frantz, Kiesewetter*. Les croix allemandes sont noires, celles des Alliés blanches.

Plus loin, à un carrefour, s'élève un monument aux pionniers de la nouvelle arme encore mal expérimentée : les tanks. Ils sont tombés parce que cette arme n'était pas encore au point de perfection qu'elle atteignit plus tard. C'est une très longue suite de noms sur une plaque de bronze.

« Et nous voici arrivés à la Ligne Hindenburg ! Tout le monde descend ! »

Explication du mégaphone : « Elle s'étendait de la Suisse aux Flandres... mais alors vinrent les tanks, parvenus au comble de la perfection, et la Victoire ! »

Nous descendons profondément dans les entrailles de la terre. Sont-ce des hommes qui ont construit cela ? Ou des être primitifs ? Des contemporains de l'homme de Cromagnon, de l'homme d'Aurignac ? Des murs cyclopéens, construits en béton, soutiennent le plafond bas de la colline. De profondes galeries s'ouvrent, de longs couloirs, forés au cœur de la

colline. Une porte de béton, tournant sur des gonds énorme, grossière, ferme l'entrée. Fermeture massive mais minutieuse et hermétique, comme dans la cave blindée d'une banque.

« Ici, Ladies et Gentlemen, c'est ici qu'on les a pris ! » murmure l'homme qui a laissé son mégaphone dans la voiture « Baïonnette et grenades à main. Pas un n'est sorti vivant !... »

Je regarde autour de moi, en marchant, solitaire, par le labyrinthe cyclopéen. Sur l'une des poutres de béton, un visiteur a écrit à la craie : AKRON, OHIO, EST LA PLUS BELLE VILLE DES U.S.A.

Chapeau bas, chapeau bas, ô hommes, devant l'universelle dominatrice, la déesse suprême à qui le monde est soumis : l'éternelle, l'invincible bêtise humaine !

Berry, Craonne, puis un minuscule hameau sans nom perdu au milieu de la brousse boisée qui longe le Chemin des Dames. Ce sont de rares masures bombardées jusqu'à la dernière pierre, au milieu d'une contrée dévastée, et on les reconstruit. Ce n'étaient que quelques maisonnettes, des écuries, des hangars, des cabanes... Craonne, puis ce hameau du Chemin des Dames... mais c'étaient des foyers, une patrie, et c'est pourquoi on les reconstruit. Ce petit hameau sans nom, au milieu de la brousse vallonnée... en pleine paix, c'était sûrement une patrie rude et misérable, où la vie était difficile. Et on le reconstruit, pour une nouvelle vie, certainement beaucoup plus dure, incomparablement plus difficile ; ... parce que c'était une patrie ! Mais le nationalisme...

Le soir, l'auto aborde à la dernière étape, les caves Mumm, les 18 kilomètres de souterrains rendus maintenant à leur destination originelle.

« Sur les bouchons, Ladies et Gentlemen, vous pouvez encore lire, gravé au fer chaud, le nom « Mumm », mais déjà les capsules portent, emboutie, la marque « Société Vinicole ».

« Dry, Extra Dry ou Goût Américain ? » demande à la société le jeune et élégant manager qui nous a accompagnés.

« Goût Américain, of course ! » répondent en chœur les Américains. Et les sommeliers apportent des bouteilles et des verres.

« La consommation n'a-t-elle pas beaucoup baissé », m'informai-je auprès du manager, « depuis que les Etats-Unis sont mis à sec ? » — « Oh, non ! » me répond-il. « Au contraire. Les « Bootleggers » sont infiniment plus entreprenants que ne l'a jamais été notre meilleur agent. Contre la classe sociale qui boit du champagne, la loi ne s'applique pas ! »

Bientôt, les gosiers sont lavés de la poussière de la route et de la craie de la cote 108, l'une et l'autre descendant dans le cratère du Souvenir. Joyeuse, toute bruisante de conversations animées, gaie et légèrement éméchée, la société Cook est retransportée à la gare.

J'ai dans ma poche mon billet de retour pour Paris en 3^e classe ! Ouf ! Décampez, bon voyage, compagnons de route ! Adieu, mes semblables... que le diable vous emporte !

ARTHUR HOLITSCHER.

(Traduit de l'allemand par GEORGES SAUTREAU.)

Les « Palaces Bourgeois » et la « Maison » des Soviets

Le plus ridicule des spectacles se prépare.

Il s'agit de l'exposition dite (pourquoi ?) des Arts décoratifs, où il me faut aller par nécessité professionnelle plusieurs fois par semaine.

Quelques millions y ont été gaspillés. Mais déjà leur remboursement est assuré par la location des stands et des emplacements. Ce sera donc uniquement une affaire de publicité commerciale. L'art y aura exactement la place qu'il a en réalité dans notre civilisation bourgeoise occidentale : il n'apparaîtra que comme objet de commerce, sous l'égide des marchands et des éditeurs. Le régime de cette exposition est celui de la porte fermée... à l'artiste, à peine entrouverte à l'intrigue, mais cédant des deux battants aux largesses d'une industrie prospère.

Des Champs-Élysées aux Invalides, c'est un déchaînement de frénésie architecturale. Point anonyme. Le nom des architectes se répète de chantier en chantier, sur des écriteaux multipliés, à côté de ceux des entrepreneurs. Quels architectes ? Un petit clan fermé. Une coterie minime s'est partagée tous les travaux : le clan de la rue Montpensier. Pour quel piteux résultat ! L'architecture n'est-elle pas tout simplement d'une part la science d'utilisation des matériaux, d'autre part la parfaite adaptation aux besoins et au milieu, qui doit engendrer un jeu de volumes nécessairement harmonieux, parce que logique ?

Hélas ! nos architectes se sont grisés le plus souvent dans une débauche incompréhensible de béton armé. Du béton armé dans ces bâtiments d'exhibition qui ne doivent pas durer plus de quelques semaines ! Cela se passe de tout commentaire. Le béton armé est à la mode. On en a fourré partout. C'est bien plus commode que de savoir son métier d'architecte.

Quant à l'adaptation aux besoins et au milieu, c'est pis encore. M. Plumet, le Président, a dessiné quatre tours ridicules, sans agrément, où il y a autant d'erreurs de technique que de goût. M. Patou a fait une porte insensée : au lieu de s'ouvrir et d'accueillir, elle se ferme et se hérise. Ce sont, en cercle, des tours carrées rébarbatives comme des donjons, sur lesquelles on a plaqué une décoration monotone et camelote. M. Ventre a commis, avec le feronnier, Brandt, une autre porte d'une rare nullité, que dominera la tour (encore une tour) de Mallet-Stevens.

MM. Boileau (Bon Marché) et Sauvage (Printemps) ont réalisé des pavillons posés en porte à faux sur les voies souterraines du chemin de fer, dont l'infrastructure est une monstrueuse et ruineuse charpente invisible. J'aime mieux ne pas parler de la superstructure. Plus loin, leur faisant pendant, et définissant bien le caractère de cette manifestation « d'art »,

l'édifice du « Louvre » et celui des « Galeries Lafayette ». Quatre pavillons qui s'imposent. L'« artiste » complaisant élevé à la dignité de chef de rayon par le seigneur Mercanti. La note est juste.

Les pavillons des provinces françaises et des nations sont d'une égale banalité. Pas une recherche digne de ce nom. Les Tchéco-Slovaques ont voulu se distinguer par un toit-terrasse en porte à faux, sur des baies en équerre vitrées, qui voudrait être le fin du fin, mais n'est qu'un non-sens. Les fortes pourtraisons ont dû être dissimulées ; le bâtiment n'a, malgré tout, ni éclairage, ni vues. Mais ce béton armé, ma chère !

L'ensemble est à faire regretter 1900. On se demande pourquoi on a jalousement caché, et la gare des Invalides par un lourd et laid portique bigarré de M. Sauvage, et le Pont Alexandre par un amas de staff. Ceci valait cela.

A côté du palais de l'Italie, où toutes les rengaines classiques des plus authentiques pompiérismes s'entassent les unes sur les autres. J'ai pu rencontrer le camarade Melnikoff, architecte du pavillon de l'U. R. S. S.

Je ne m'entendrai pas sur son œuvre, qui est — à très peu près, le seul effort original, logique et sain, d'architecture, dans toute l'exposition. Et je dis cela sans être aveuglé par ma sympathie pour la jeune Russie. Si elle avait fait une erreur, je l'avouerais. On est obligé de reconnaître qu'elle donne là une leçon de raison.

La jeune Russie n'a pas d'architectes officiels. Pour l'exécution de ses édifices, elle procède toujours par voie de concours. Dans ces concours, les projets sont examinés, sans tenir compte, ni de l'âge, ni d'intrigues. Le choix est intelligent parce qu'il n'est aucunement esclave d'un de ces préjugés dits « d'art » qui sévissent avec la « mode » dans nos sociétés bourgeoises. Il ne faut pas oublier que le caractère essentiel des réalisations de l'U. R. S. S. est le côté pratique. L'architecture y est donc estimée avant tout à cause de la judicieuse économie de ses dispositions, et selon son prix de revient. La République prolétarienne ne croit pas à l'ornement. Elle est ennemie du gaspillage. Elle se méfie également du « nouveau », de ce qu'on appelle « l'art nouveau », et change à chaque décennie : elle y voit justement le pire travers du prétendu « art » bourgeois qui n'est, au fond, qu'un commerce de mode. Aussi, là-bas, commence à renaître l'architecture véritable qui est l'adaptation exacte aux

besoins particuliers, en dehors de toute contrainte de matériaux, en dehors de toute servitude de forme.

C'est cet esprit qui a animé et inspiré fort heureusement le jeune camarade Melnikoff, dont le projet a été primé, pour le pavillon de l'U. R. S. S.

Les seules données du concours ouvert proposé par le Gouvernement des Soviets étaient :

1° L'espace disponible, en plan, soit un rectangle de 29 m. 50 sur 11 m. Aucune donnée sur ce qui devait l'entourer en volume, sur le site et l'orientation.

2° Le bâtiment devait pouvoir être édifié dans un très court délai imposé, et son prix de revient était également très limité, en main-d'œuvre et matériaux.

3° La seule condition artistique était de rappeler le plus possible l'idée de l'U. R. S. S. et de l'art prolétarien. Les formes ne devaient être en rien une reproduction de formes anciennes, de style d'école, d'imitation.

L'idée de Melnikoff, qui fut classé premier dans ce concours, fut avant tout d'utiliser au mieux l'espace très réduit dont il disposait, d'avoir un plan assez souple pour qu'il put, au dernier moment, et sur place, sans modification essentielle, adopter une disposition lui évitant d'être écrasé par ses voisins, et qui permit une orientation favorable.

Aussi prit-il la plus grande dimension de l'espace concédé, soit la diagonale du rectangle d'implantation pour en faire l'élément principal de son étude. Le pavillon est coupé en deux, à la hauteur du premier étage, par un couloir diagonal terminé par deux escaliers-perrons. En sorte que la façade principale est en quelque sorte intérieure, donc indépendante de l'entourage. D'autre part, l'ensemble étant symétrique par rapport à cette diagonale, quatre variantes étaient possibles, à l'exécution, par symétrie soit par rapport à cette diagonale, soit par rapport aux axes principaux.

Afin que l'édifice se développe en hauteur, un pylône de bois lui est accolé. Ce pylône a d'ailleurs

(1) Il est à remarquer que la plupart de ces conditions sont les conditions officielles mêmes de l'exposition. Mais combien l'on s'est écarté de ce programme initial ! Tous ces pavillons étrangers et provinciaux qui reproduisent leur « style » poncif national trahissent l'esprit même dans lequel l'exposition avait été conçue. Et ils sont université. Seule l'U. R. S. S. s'est loyalement conformée au programme primitif.

une justification pratique : un tel pavillon doit se reconnaître et se repérer de loin. Aussi le pylône porte-t-il à son extrémité les lettres C. C. C. P., en romaines très sobres, mais disposées de façon à en extraire toute la valeur décorative, sans nul ornement.

Un jeu de plans se combine au jeu des volumes. Les toits sont à inclinaisons opposées. Le couloir diagonal est couvert par des plans entrecroisés. Le pylône comporte une série de plans à angles allant s'accroissant.

Toute l'originalité de la construction, qui est la simplicité même, étant faite en bois pour la charpente, en revêtement très économique et en vitres pour les remplissages, réside dans un jeu rationnel de volumes, auquel s'ajoute un thème de plans entrecroisés.

Il ne s'agit pas ici d'un palais, mais d'une simple maison éphémère, qui doit ne durer qu'une saison. La toiture n'est qu'en papier goudronné. Cela est fait et conçu comme une baraque. Mais c'est de la vraie architecture. Ce n'est pas du dessin de décors. C'est un effort d'originalité rationnelle, non une compilation sans personnalité.

Plus tard, j'espère pouvoir être ici même l'interprète du camarade Melnikoff au sujet du Marché de Moscou et du bureau de la Pravda, qu'il a édifiés en Russie, toujours après concours. Mais aujourd'hui, m'en tenant à la description sommaire ci-dessus je ne puis que conseiller à ceux qui visiteront l'exposition de comparer et de réfléchir à la vanité déraisonnable de l'art décoratif et de l'architecture à principes et à traditions de forme. Ils y seront aidés en ne perdant pas de vue que toute l'originalité du pavillon de l'U. R. S. S. est dans la logique et les fins d'utilisation.

La recherche d'ornementation, l'absence trop voulue d'ornementation, le culte de la forme pour la forme, la recherche d'une ligne pour une ligne, d'une symétrie pour une symétrie, d'un matériau pour un matériau, sont à l'art et à l'architecture véritables ce que la phraséologie humanitaire et démocratique est à la réalisation de l'équilibre entre les valeurs humaines.

Ainsi, la jeune volonté prolétarienne se dresse-t-elle tout entière dans sa nudité sobre, affichée sur un pylône élémentaire, devant les vanités bourgeoises, gaspillage vain d'énergies éphémères et improductives.

MARCEL EUGÈNE.



LES LIVRES

Le Livre du Mois

Dans sa séance du 27 mars, le Comité de Rédaction de Clarté a choisi comme livre du mois « L'Or » de Blaise Cendrars.

Blaise Cendrars : *L'Or*
(Bernard Grasset) S'il était un homme qui pouvait raconter, en ce temps et en ce pays la merveilleuse histoire du général Johann,

August Suter, « qui a conquis la Californie aux Etats-Unis.

« Et qui, milliardaire, a été ruiné par la découverte de mines d'or sur ses terres », c'était bien Blaise Cendrars, l'Errant, le vagabond de tous les continents, de toutes les mers, effilochant sa vie au rythme des roues de tous les express, à la pulsation des hélices de tous les paquebots ; le Blaise Cendrars du *Monde entier*, qui ne savait pas, qui n'a jamais su, jamais pu « aller jusqu'au bout » parce qu'il n'y a plus de « bout » à cette Terre, plus de bout où puisse atterrir un Blaise Cendrars.

« La même magie bourgeoise à tous les points où la malle nous déposera. » s'était écrié avant lui Rimbaud, avant même qu'il eût raté — même au Hagar — son évasion aventureuse. Il n'était déjà plus temps !

Pourtant en 1834, Johann Suter, âgé de 31 ans, natif de Kandern, grand duché de Bade et citoyen helvétique, Suter « banqueroutier, fuyard, rôdeur, vagabond, voleur, escroc » avait encore trouvé un bout au monde, l'Amérique. Quelque vingt ans après, la démocratie avait bouclé le cercle du monde.

Quelle splendide vie eût pu être la vôtre, n'est-ce pas Cendrars, si elle s'était déroulée vers 1830, quand il n'y avait pas encore d'agence Cook, de billets circulaires Paris-Tokio-Paris, et de Compagnie Internationale des wagons-lits ; quand on partait vers des horizons neufs, que les Instituts de géographie n'avaient pas encore enfermés dans l'implacable réseau de leurs méridiennes ; quand il pouvait se trouver un Johann August Suter, qui, milliardaire, fut ruiné par la découverte de mines d'or sur ses terres !

A défaut de l'avoir pu vivre, la vie d'un Suter, vous l'avez revécue en imagination ; pour nous, pour vous, surtout pour vous, vous l'avez retracée fidèlement, pieusement ; ainsi vous auriez sans doute, relevé quelque part sur votre route une vieille idole païenne, toute salie, cabossée, toute piétinée et dédaignée, et vous l'auriez remise en place à l'ahurissement des nègres « civilisés ».

« 1834. Le port de New-York. C'est là que débarquent tous les naufragés du vieux monde. Les

naufragés, les malheureux, les mécontents. Les hommes libres, les insoumis. Ceux qui ont eu des revers de fortune ; ceux qui ont tout risqué sur une seule carte ; ceux qu'une passion romantique a bouleversés. Les premiers socialistes allemands, les premiers mystiques russes. Les idéologues que les polices d'Europe traquent ; ceux que la réaction chasse. Les petits artisans premières victimes de la grosse industrie en formation. Les phalanstériens français, les carbonari... Des esprit généreux, des têtes fêlées. Des brigands de Calabre, des patriotes hellènes. Des individus et des peuples victimes des guerres napoléoniennes et sacrifiés par les Congrès diplomatiques... Les illuminés de toutes les révolutions de 1830 et les derniers libéraux qui quittent leur patrie pour rallier la grande République, ouvriers, soldats, marchands, banquiers de tous les pays... Johann August Suter débarque le 7 juillet, un mardi. Il a fait un vœu. A quai il saute sur le sol, bouscule les soldats de la milice, embrasse d'un seul coup d'œil l'immense horizon maritime, débouche et vide d'un trait une bouteille de vin du Rhin, lance la bouteille vide parmi l'équipage nègre d'un bermudien. Puis il éclate de rire et entre en courant dans la grande ville inconnue, comme quelqu'un de pressé et que l'on attend. »

Suter reste d'abord deux ans à New-York. Il travaille chez un drapier, chez un droguiste, dans une charcuterie. Il s'associe à un Roumain et fait du colportage. Il est palefrenier dans un cirque. Puis maréchal-ferrant, dentiste, empaillleur, tailleur pour dames, travaille dans une scierie, boxe un nègre géant et gagne une esclave et une bourse de cent guinées, remange de la vache enragée, enseigne les mathématiques chez les Pères de la Mission, apprend l'anglais, le français, le hongrois, le portugais, le petit nègre, le sioux, le comanche, le slang, l'espagnol et devient mastroquet dans le faubourg. Enfin, il a tellement bu de whisky, de brand, de gin, d'eau-de-vie, de rhum, tant causé avec tous les rudes garçons qui reviennent de l'intérieur, qu'il devient peu à peu un des hommes les mieux renseignés sur ces territoires légendaires dont il s'est incrusté dans la tête toutes les voies. Un beau jour, il part avec des marchands allemands pour Saint-Louis, capitale du Missouri.

Le pays est beau et fertile. Il y achète une ferme. Mais ce n'est là qu'une étape dans le voyage dont Suter ignore encore vers quelles régions il l'entraînera. Le temps qu'il demeure en Missouri, Suter l'emploie à sonder tous les aventuriers, colons, trappeurs, qui reviennent de là-bas.

Il les régale, passe des nuits à boire avec eux, les fait parler, raconter. Lui, enregistre, classe,

confronte leurs récits. Tout s'illumine pour lui avec ce mot magique qui ne cesse de retentir à ses oreilles, l'Ouest, l'Ouest. Il bazarde sa ferme, achète trois wagons couverts, s'avance à 800 lieues chez les Indiens et là, apprend enfin l'existence d'un autre pays, au-delà des Rocheuses, au-delà des vastes déserts de sables : la Californie. Pour s'y rendre, une piste dont on ne sait au juste où elle aboutit, une piste qui se déroule à travers des milliers de lieues, dans l'inconnu, et gardée ça et là par un fort en bois dont la garnison lutte sans trêve, ni merci avec les peaux-rouges. Ils partent sept hommes et trois femmes, trois blanches « qui sont les trois femmes de ces sept hommes ».

Des centaines et des centaines de lieues..., plus même de piste.

Les compagnons s'égayent. Puis la dernière femme meurt de privations. Suter reste seul. Quand enfin il arrive à Honolulu, un an presque s'est écoulé depuis son départ.

* * *

La Nouvelle Helvétie : Six villages sur un territoire vaste comme dix fois la Suisse, un millier d'esclaves canaques, une centaine de blancs mi-serviteurs mi-soldats ; 4.000 bœufs, 1.200 vaches, 1.500 chevaux, 12.000 moutons ; des greniers pleins à crever... Suter en deux ans est devenu le roi de cette vallée du Sacramento dont personne ne chercherait maintenant à lui disputer la possession. Le gouverneur espagnol est son hôte et Suter envoie des émissaires particuliers à Washington. Il a transformé le pays, fait venir d'Europe des semences, des plants, des cepes. L'olivier, la vigne et le coton s'acclimatent à merveille sur un sol prodigieusement fertile. Suter est riche et puissant, sans limites. Il a jeté l'ancre. Il connaît enfin la rêverie, le calme, le repos.

Pour peu de jours, hélas, car voici que sur sa terre même, un simple coup de pioche va déclencher sur le monde entier la fièvre, car ce coup de pioche a mis à jour l'Or.

* * *

1848. Rush inouï de quinze années : tous les loqueteux, tous les hors-la-loi, de tous les univers, donnent assaut à une terre qu'ils savent receler le métal jaune. Tout est bouleversé, mis sens dessus dessous par des hommes dévorés d'une étrange fièvre. Ah, il est bien question d'élevage, de culture, de vignes, de coton, quand il n'y a qu'à gratter le sol ou laver la boue, pour recueillir de l'Or ! Les Indiens et les canaques plantent là le maître jusqu'alors respecté, redouté, obéi ; les blancs aussi. Ils ramassent l'Or, puis boivent, puis tuent. Du sommet de sa montagne, Suter voit l'immense pays qu'il avait fertilisé, livré au pillage et aux incendies. Des coups de feu montent jusqu'à lui. On pend au lazzo ; on abat au revolver — c'est le règne de la justice sommaire, l'application de la règle du plus fort. Au fond de la baie s'édifie toute une ville.

Johann August Suter est ruiné, ruiné par l'Or. Il assiste impuissant au partage de ses terres. On établit des titres de propriété car les derniers arrivants sont accompagnés d'hommes de loi !

Suter se dresse contre l'Or.

Il intente à l'Or un gigantesque procès. Il poursuit 17.220 particuliers installés sur ses terres et demande des indemnités pour 100 millions de dollars. Il réclame la moitié de l'or extrait de son sol. Il fait appel à la Loi. Lui qui ne s'était jamais réclamé que ne la Force ! Déchéance. L'Or est plus fort que la Force et que la Loi.

Qui ne connaît alors le nom de Suter ! San Francisco lui décerne un diplôme de général, le fête, l'adule. Il consent à descendre de son Ermitage. Il croit rêver « Ces ovations, ces vivats, ces gerbes de fleurs qui tombent sous ses pas, ces cloches, ces chants, ce canon, ces fanfares, cette multitude, ces fenêtres pleines de femmes, ces maisons, ces édifices, ces palaces, ces rues interminables, tout cela lui paraît irréel. Il n'y a pas six ans qu'il vivait encore ici au milieu des sauvages, entouré de ses Indiens et de ses Canaques ». Le maire de la ville lui adresse un discours où il est comparé à Epaminondas et à Hannibal !

Huit jours après, quand le Juge Thomson rend sa sentence, reconnaissant le bien-fondé de la demande de Suter, la foule ameutée déferle vers l'Ermitage, brûle tout, tue tout, serviteurs et enfants. Suter est fini. Il tente l'impossible, va à Washington implorer une Justice suprême du Congrès américain. En vain. Dix ans, jusqu'à sa mort, le vieillard attendra le Jugement. Le Congrès ne s'est jamais prononcé...

* * *

Telle est l'histoire du général Johann August Suter, telle que nous la raconte Blaise Cendrars. Roman d'aventures ? Oui, mais aussi, récit passionnant et riche en enseignements, récit grouillant de vie où s'agit devant nous un monde disparu d'aventuriers épiques, décidés à se tailler leur part dans le trésor que leur offrait encore un coin du monde inconnu ; hommes qui pouvaient tenter encore la solution individuelle : la fuite hors l'atmosphère décomposée des pays civilisés. Aujourd'hui, un tel espoir ne demeure même plus. Tout est en place, en règle, du moins selon les apparences.

Quelle ironie ! Suter, ce dernier « conquistador » ruiné par l'Or, vaincu par l'Or.

La dernière aventure romantique a été courue. Maintenant, il ne reste plus que les souvenirs nostalgiques, les voyages sans but. Bon gré, mal gré, si l'on veut aboutir quelque part en ce siècle, il faut rentrer dans la réalité moderne.

MARCEL FOURRIER

Lucien Romier : « Science sans conscience n'est que ruine de l'âme ». Le dernier livre de M. Romier témoigne de la vérité de ce jugement de Rabelais : *Explication de notre*

temps est l'œuvre bâclée d'un homme de savoir qui se pousse dans le monde du capitalisme. Je vois même quelque chose qui sonne pour ainsi dire le glas de la bourgeoisie, dans le fait que le misérable livre de

M. Romier a cependant été reçu, et, du même coup, cautionné par Daniel Halévy, l'auteur de *l'Histoire de quatre ans*.

Explication de notre temps ? Pourquoi pas, aussi bien : recettes pour assurer la bonne marche du monde, ou quelque chose d'approchant, aurait joyeusement écrit un Proudhon. Sous le titre ambitieux que j'ai reproduit plus haut, M. Romier a effleuré en long, en large et en travers, un sujet que Drieu la Rochelle avait très honnêtement abordé dans *Mesure de la France*, mais en se limitant à la question démographique.

Ces sacrés journalistes bourgeois qui croient nous mener au tambour sont vraiment d'un comique impayable. Maurras, fourbu comme un vieux cheval de fiacre, prend très au sérieux les longues colonnes où il laisse tomber, chaque jour, ses crottes de bique. Ce décentralisateur pour rire croit que sa pauvre prose arrive dans nos lointains villages et occupe nos pensées. M. Romier, lui, se ménage, mais il s'imagine que ses airs importants sont de nature à nous impressionner.

Tout doux ! La bosse du respect nous manque et nous aimons rire. Aussi osons-nous déclarer que M. Romier cultive le lieu commun et la comparaison mal venue. Il écrit lourdement et il est pompier avec délices. Quand on le lit, on pense à quelque Joseph Prudhomme, ou mieux, à un Homais devenu cafard, mais resté Homais : je veux dire gonflé d'une imperturbable suffisance.

Voici deux échantillons de la « manière » de M. Romier. Les paquets de clichés, la lavasse abstraite, comme disait Péguy, abondent chez notre auteur.

« Le voyageur qui parcourt les pistes de la plus brûlante des provinces de Castille, la Manche, aperçoit de loin en loin, sur les monticules du plateau qu'inonde une blanche poussière, les vieux moulins à vent, par bandes comme des oiseaux. Leurs ailes immémoriales, où s'accrocha un jour le rêve de Don Quichotte, tournent lentement, éternellement (ces deux adverbes joints font admirablement) entre le brasier de la terre et l'azur sombre du ciel, comme si dans leur solitude elles avaient résolu une des contradictions de la vie, le double désir du mouvement et de l'immobilité.

« L'rythme intellectuel et moral de la bourgeoisie française fait penser parfois au rythme des moulins de la Castille. »

Que de mots pour mal dire que prise entre le goût du repos et celui du mouvement la bourgeoisie française pense et agit avec une extrême lenteur !

En apparence, M. Romier est l'impassibilité même. Il semble n'avoir rien cherché et il paraît n'écrire que sous la poussée des faits. Il a l'air de dresser un constat. Il est réactionnaire sans doute. Mais croyez bien que c'est à son corps défendant. Si on l'en priait, le bon M. Romier déclarerait avec candeur que ses sentiments le portent plutôt du côté du communisme. Mais, hélas ! son vœu de soumission au vrai l'a conduit au *Figaro* de M. Coty.

Eh bien ! n'en déplaie à M. Romier, ce « culot » ne prend pas. Le « truc » est connu ; tous les personnages cauteleux le pratiquent pour faire chemi-

ner leurs idées de derrière la tête. Aussi mettons-nous M. Romier à quelques rangs au-dessous de ceux, — Kant en était, — dont Nietzsche a signalé les tours de passe-passe dans *Par-delà le bien et le mal* : « Ils font semblant d'avoir découvert leur opintion par le développement d'une dialectique froide, pure, divinement insouciant ; tandis qu'au fond une thèse anticipée, une suggestion, le plus souvent un souhait du cœur, abstrait et passé au crible, est défendu par eux, appuyé de motifs laborieusement cherchés. »

M. Romier est assez intelligent pour savoir ce que désire la bourgeoisie qui le paye grassement. Elle est inquiète car les faits prouvent jusqu'à l'évidence que l'idée nationale est morte au cœur des masses. On a réussi, en 1914, avec un ministère de gauche, à faire marcher les ouvriers et les paysans, car ils étaient persuadés que cette guerre allait tuer la guerre. Mais aujourd'hui cette « utilisation » du pacifisme est, à son tour, devenue impossible. On ne peut plus mobiliser les classes. Lentement la force prolétarienne s'oriente vers la révolution sociale.

Ces constatations faites, les bourgeois sont divisés. Certains songent à la répression ; d'autres sont en proie à la panique (ils font filer leurs fonds à l'étranger et ils bouclent leurs malles) ; les plus nombreux espèrent encore que tout pourra s'arranger. Ils cherchent donc un consolateur et ils trouvent sur leur chemin, à point nommé une « lumière » du journalisme contemporain.

« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. » M. Romier donne à ses lecteurs plus qu'ils ne demandent. Il feint parfois quelque inquiétude sur un point secondaire. C'est pour mieux escamoter tout ce qui est de nature à impressionner péniblement les bourgeois désirant vivre et mourir en paix. Comme s'il n'y avait eu ni la Révolution russe, ni l'échec de la Ruhr, ni la puissante poussée communiste, M. Romier discourt sur une France de rêve et des élites imaginaires. Il ne s'oublie jamais. A toutes les pages, il nous donne des échantillons de sa science. Il est, tour à tour, géographe, historien, grand homme d'Etat et philosophe, au sens où philosophe signifie monsieur de bonne compagnie, capable de prendre des airs profonds pour dire des riens.

En y regardant de près, on se rend compte que M. Romier méprise profondément son public, car il n'est pas malaisé de voir que les 280 pages dont se compose *Explication de notre temps* sentent la hâte ; j'ajoute la hâte servie par une déplorable facilité professionnelle. M. Romier excelle, en effet, à faire long, à délayer, à tirer à la ligne. Le livre de M. Romier est une compilation d'articles écrits à toute vitesse par un journaliste plein de faconde et qui sait qu'il peut tout oser.

Dans les *Cahiers du bolchevisme*, Emile Chauvelon me semble avoir pris beaucoup trop au sérieux les parties « réactionnaires » du livre de M. Romier. L'auteur les a écrites en vue de plaire à des esprits qui les guettaient au passage pour les happer et s'en satisfaire.

Un ami à qui j'avais fait part de mon sentiment sur *Explication de notre temps*, m'a répondu en ces termes familiers : « J'ai lu le bouquin de Romier ; je suis stupéfait du crédit qu'obtient ce livre qui, comme

ond et comme forme, me paraît bien médiocre... La bourgeoisie est vraiment à bout de souffle, pour accorder de la valeur à une telle platitude ! » On ne saurait mieux dire. Ces quelques lignes sans apprêt, d'un écrivain de race, mettent à sa place M. Romier.

Ne dénigrons point nos adversaire de classe. Mais gardons-nous également de les surfaire. Laissons la bourgeoisie à ses engouements. Il nous sera plus facile de lui régler son compte.

M. Romier est tout simplement un journaliste ambitieux. Il spéculait sur l'insondable bêtise de ceux qui l'entretiennent ; il joue habilement des coudes et il organise lui-même sa renommée d'homme supérieur. Il y réussit fort bien : au pays des aveugles les borgnes sont rois.

YVES MADEC.

Jules Moch : Polytechnicien et technicien (ancien ingénieur de Marine), M. Jules Moch a vécu trois mois en

Russie. Il parle russe. Il a vu, interrogé, enquêté. Il raconte avec netteté, sans phrases, brièvement.

Il semble que M. Jules Moch soit surtout un technicien d'administration. Ses vues sont d'ensemble, non de détail. Il nous laisse ignorer l'organisation nouvelle de l'Usine, de l'Ecole (1).

M. Moch rappelle d'abord l'état lamentable de la Russie en 1917, qui n'incombe en rien aux Soviétiques. Il montre, une fois de plus, bien qu'en termes voilés, les fautes des Alliés, responsables de Brest-Litovsk, malgré les efforts désespérés de Trotsky. Cinq cartes claires, précises, rappellent l'encerclement de la Russie nouvelle, commencé en mai 1918, resserré en novembre 1918, s'élargissant peu à peu en 1919, se terminant en 1920, après la campagne polonaise. Quatre ans de luttes incessantes, de harcèlements perpétuels, de guerre plus ou moins déclarés avec les Alliés et les débris des empires centraux. Après ces quatre années, enfin victorieuse, la Russie va-t-elle respirer ? Non, 1921 est l'année de la Famine, famine atroce, créée, exploitée, non secourue par les grands gouvernements d'Occident qui, par les guerres civiles et l'anarchie, l'avaient préparée. Seule la solidarité prolétarienne ressort des statistiques de secours, sauf pour ce qui est de la Suisse et de l'Amérique.

En 1922 seulement, l'U. R. S. S. a conquis le droit de vivre. Et 1924 vient de finir. C'est à peine plus d'un an après la grande famine que M. Moch est allé en Russie, et son livre, impersonnel et impartial, n'est cependant qu'étonnement et admiration mal dissimulés.

A plusieurs reprises, M. Moch déclare que le technicien russe est le premier du monde, il montre comment le Gouvernement des Soviétiques a su l'utiliser, le rallier ou l'embrigader sous la forme de « spetz » ; peffort accompli le remplit d'admiration. Aucune l'naissance capitaliste, déclare-t-il, n'aurait été capable

(1) Sous peu paraîtra de notre camarade Rey (U. S. T. I. C. A.), un livre plus complet et plus récent sur son voyage en Russie.

d'un tel effort méthodique et régénérateur. M. Moch nous fait voir aussi comment, pour assurer la survie du régime, se prépare la classe dirigeante nouvelle, sortie du prolétariat.

Mais depuis un an que M. Moch est allé là-bas, que de chemin à nouveau parcouru ! Que d'améliorations dans le rendement des trusts et des grandes coopératives ! Les Nepman peu à peu sont mis à la raison, leurs scandaleuses fortunes réduites, leurs bénéfices contrôlés. Le luxe et la dépense sont combattus. Le rendement des industries augmente de jour en jour. Le prix de la vie a baissé de 75 %, pour les étrangers, à Moscou.

M. Moch rend aussi hommage au probe désintéressement des chefs de l'Etat prolétarien. Il détruit l'absurde légende des dirigeants édifiant une fortune personnelle : il les montre tels qu'ils sont, sans ressources au point que pour beaucoup d'entre eux la femme doit travailler pour vivre. Eux-mêmes fournissant un labeur écrasant, donnant audience à toute heure du jour et de la nuit. Mais M. Moch semble ignorer que ce privilège de médiocrité matérielle est réservé aux communistes (l'ingénieur communiste ne peut toucher qu'un salaire infime, quelle que soit sa fonction : 198 roubles par mois, alors que les autres ingénieurs touchent jusqu'à 450 roubles par mois).

Il paraît que M. Moch vient de se faire siffler lors d'une conférence qu'il faisait à des ingénieurs et qu'on l'accusa d'être « vendu ».

Pourtant son livre portera.

C'est le plus clair démenti donné à tous les détracteurs de la révolution russe. Peu à peu, la vérité se fait jour. L'œuvre immense réalisée à Moscou ne peut être ignorée du monde.

Esclaves d'un capitalisme féroce, tous les techniciens, tous ceux de la petite et moyenne bourgeoisie, peu à peu comprendront, grâce à des livres sincères comme celui-là, que leur affranchissement et leur dignité d'hommes ont tout à gagner à la Soviétisation de l'Europe.

MÉCAT.

G. Ferrero : Guglielmo Ferrero — parfait représentant de l'intellectualité des dernières années d'un siècle, le dix-neuvième, qu'il délimite nettement de Waterloo à la Marne — conçoit

et ordonne une synthèse valable des forces et des événements qui caractérisèrent son époque. Conception trop politique à notre goût et où n'entrent que peu le jeu fatal de l'économie industrielle et les courants mystiques engendrés par les foules urbaines. Le dix-neuvième siècle, fixant un type de civilisation tellement différent des précédents, parut un merveilleux aboutissant et la stabilité lui fut attribuée par les contemporains comme qualité essentielle. (Combien, malgré les événements de ces dernières années, ne veulent pas voir et vivent encore sur cette croyance !) Cette idée de civilisation-terme cohabita sans gêne avec l'idée de progrès indéfini, idée, il faut bien le dire, de moins en moins auda

cieuse lorsque le siècle vieillissait, mais de plus en plus admise par l'ensemble des hommes. Credo du civilisé.

Eblouis par les laboratoires et les usines, sourds aux grondements populaires qu'ils prenaient volontiers pour des symptômes fiévreux d'envie démocratique, extasiés devant les courants commerciaux déposant à leurs pieds tous les produits de la terre, avec ferveur les intellectuels — serviles traducteurs des digestions sociales — se firent les laudateurs de la Civilisation. Des libéraux de la vieille école aux anarchistes ; d'Yves Guyot à Kropotkine en passant par toute la gamme des conservateurs, réformistes, socialistes, unanime s'affirmait la dévotion envers la Science, la Production, la Liberté. Secondaires étaient les divergences touchant à la distribution. Si quelques-uns devinaient l'impasse de la guerre ou de la surproduction, un optimisme congénital la leur montrait facile à élargir. Un manuel de géographie économique enchantait les esprits. Quelques rares marxistes, Lénine seul peut-être, ignoré, inconnu, prévoyaient la conséquence des futurs entrechocs.

Après dix ans de faits communément imprévisibles, il est intéressant de relever les réactions que ces événements ont provoquées chez ceux dont l'activité intellectuelle connut la calme félicité d'un siècle disparu. Même si leurs théories et leur humeur les préparaient au pire.

Ferrero est de ceux-là, et son *Discours aux Sourds*, témoignage d'un représentant de cette génération effarée, essaie en vain de fixer des repères et d'indiquer les voies où l'Humanité doit s'engager pour son salut. « Ce désordre de la volonté est le mal dont notre époque se meurt... ». Si réellement l'époque se meurt c'est qu'elle a fini sa course et le matérialiste historien de la Rome antique sait bien qu'une civilisation décadente ne se revigore pas artificiellement. Le renouveau vient de l'extérieur. Les volontés réchauffées au sein d'une société mourante sont nulles dans ce jeu de flux et de reflux, et l'hypnose fasciste, par exemple, n'est pas même un palier de repos mais une accélération morbide.

Néanmoins, reconnaissons à Ferrero une perception juste, quoique bornée des faits contemporains parallèle à la faiblesse des conclusions. Et ceci est bien spécifique de ce dix-neuvième siècle persistant ça et là dans le chaos de nos années. Pauvres petites solutions : démocratie, déflation, pacifisme... mais énoncées par acquit et sans bien y croire, écrasées qu'elles sont par cette mince phrase, prudente et terrible, qui dément tout l'ouvrage : « Pour voir clair dans l'avenir, il faudrait connaître la véritable nature des forces occultes qui sont au travail, au sein du désordre actuel. »

Ces forces que Ferrero veut ignorer se ramènent à trois : Wall Street, le nationalisme des peuples coloniaux et le communisme. Les deux dernières unies contre les impérialismes. Toutes les autres : social-démocratie, Société des Nations, etc., ne sont que du conservatisme à la petite semaine. Ces trois forces primordiales sont elles-mêmes travaillées par

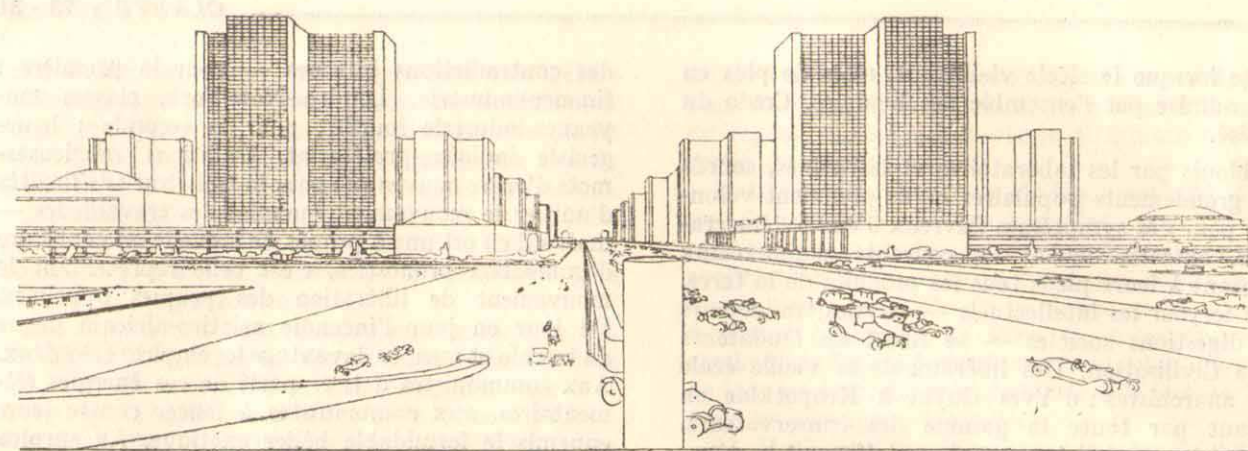
des contradictions internes — pour la première : finance-industrie, Londres-New-York, classes moyennes-industrie lourde ; pour la seconde : bourgeoisie indigène-prolétariat, traditions religieuses-mots d'ordre nouveaux ; pour la troisième : difficultés d'unifier le mouvement mondial des travailleurs — mais s'il en est une à propos de laquelle on peut faire d'immédiats pronostics, c'est celle représentant le mouvement de libération des peuples opprimés. De jour en jour l'incendie asiatico-africain gagne du terrain et menace davantage les empires coloniaux. Aux communistes à tirer parti de ces énergies élémentaires, aux communistes à lancer contre leurs ennemis le formidable bélier exotique. Au surplus l'atténuation présente des crises sociales en Occident rendant incertaine la pénétration des masses par l'idéologie révolutionnaire, le seul travail positif du communisme international est de trouver les formules concrètes permettant d'enrôler les peuples coloniaux sous sa rouge bannière. Les événements d'ailleurs soudent chaque jour cette alliance que d'aucuns estiment monstrueuse. Evidemment cette irruption jaune et noire trouble la quiétude, non seulement des capitalistes, mais des démagogues, pacifiquement appliqués à la cueillette des bulletins de vote. Voilà ce que Ferrero ne veut pas voir. Son livre entier est un jeu élégant et adroitement balancé. Les conclusions comme je le disais plus haut, sont à peine esquissées. Et c'est l'évidence qu'à un semblable dilettantisme, il est difficile d'opposer une critique féconde. Mais le danger de cet ouvrage, lu par un public que n'intéressent pas seulement les morts et le clocher, mais que mine une sourde inquiétude touchant aux destinées de la société présente, le danger, dis-je, de cet ouvrage, réside dans cette jonglerie de contradictions, dans ce jeu nuancé d'où ne sort rien ni dans un sens, ni dans l'autre.

Ce qu'il faut, c'est la clarté des choix, je dirai même le fanatisme une fois la voie choisie. Ami ou adversaire, chacun doit prendre position, les intermédiaires ne sont plus de mode et deviennent les ennemis de tous. L'époque est trop tragique pour que les incertitudes du dix-neuvième siècle continuent à avoir cours.

JEAN MONTREVEL

LIVRES REÇUS

Nancy George : *Les Esclaves de Mequinez* (Ed. du Monde Moderne). — Franz Toussaint : *Le Tapis de Jasmins* (Ed. du Monde Moderne). — Ernest Tisserand : *Deux petits romans* (Ed. du Monde Moderne). — Paul Louis : *Les Types sociaux chez Balzac et Zola* (Ed. du Monde Moderne). — Georges Bouchard : *Une ferme sur la Telle* (Ed. du Monde Moderne). — Jeanne Galzy : *Le Grand'rue* (Ed. Rieder). — *Les préromantiques anglais* (Ed. Renais-sance du Livre). — Pierre Bienaimé : *Tu aimeras* (Ed. de la Nef). — Gisèle Vallerey : *Les Cris de ma Souffrance* (Ed. des Tablettes). — René Laporte : *Attitudes* (Ed. des Cahiers libres). — Maurice Larrouty : *Coups de roulis* (Ed. de France). — Albert Besnard : *Sous le Ciel de Rome* (Ed. de France). — Marcel Prévost : *Sa maîtresse et moi* (Ed. de France).



La ville de M. Jeanneret : Gratte-ciels et rues autodromes (Esprit Nouveau N° 28)

ENQUÊTE URBANISME

Les Projets de M. Jeanneret

Tenter sur le papier le tracé idéal d'une ville de trois millions d'habitants. La supposer, cette ville, issue des besoins d'un peuple neuf, ou d'une migration phénoménale — ou plus près encore de notre singulière destinée, la supposer, cette ville, née parmi les décombres d'un Tokio ; ou d'un Reims, saccagé par les caprices d'un état-major d'artillerie. Une « Ville Champignon ». En somme, nettoyer le problème de la Reconstruction des impedimenta ; traditions, habitudes, obstacles financiers, sentimentaux — même géographiques. Et s'attacher à fixer *in abstracto* quelques-uns des principes de l'urbanisme, voilà à quoi s'essayait l'architecte Jeanneret, en 1922, dans son « Panorama d'une Ville Contemporaine » (1).

La tentative n'était pas, comme il prenait garde de nous l'annoncer lui-même (dans un Tract-Préface un peu touffu) d'un « futurisme périlleux ». D'autres chercheurs en effet l'avaient précédé. D'autres, en Amérique, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, par une quantité de travaux antérieurs, avaient déblayé le terrain. Nous devons aux architectes américains l'expérience du gratte-ciel. A A. Perret, en France, la mise au point de ce concept par ses études sur les Villes Tours (2). La cité-jardin est d'application anglaise. Et les voies autodromes ont trouvé un premier terrain d'expérience en Europe, entre Milano et Torino.

Les propositions de M. Jeanneret ne furent pas cependant sans soulever quelque émotion dans un public que ne tourmente les angoisses de l'urbanisme qu'entre 17 et 19 heures, et place du Havre. Ce plan sérieux, pondéré, prenait figure de manifeste littéraire, d'utopie, alors que dans les milieux renreignés, on y voyait une application logique, rigou-

seuse, un peu calviniste parfois, mais sérieuse et riche en détails nouveaux, d'idées reconnues et déjà plus d'une fois soumises au feu des discussions — voire même de l'expérience. Si le grand public parle d'urbanisme, ce n'est que pour s'accorder sur le négatif. On ne bâtit plus. On ne loge plus. On ne circule plus. Et comme le mal est général, bon gré, mal gré, il faut que les pouvoirs s'en inquiètent. On discute sur le nombre des logements à bâtir (3), 60.000 rien que pour Paris disent certains. Mais bien peu s'inquiètent après le nombre, de la forme, du module. 60.000 locaux à édifier représenteraient pour l'art de construire à la fois un effort sans précédent (pour Paris) et une expérience étonnante pour les techniciens. Ce n'est pas tant le nombre qui importe, qu'aussi la qualité. Voilà le point sur lequel presque tout le monde se tait. Notre enquête s'en inquiètera.

Sur le chapitre « circulation », l'opinion est unanime. Les statistiques sont d'une netteté éblouissante. Le département de la Seine comptait en 1914 : 19.406 ; et en 1925 : 76.247 voitures automobiles.

Il convient d'ajouter à ce nombre déjà suffisant pour que l'embouteillage soit presque définitif :

environ 1.000 autobus. 18.000 voitures attelées.
1.200 trams. 50.000 véhicules divers.

(3) Par la loi du 13 juillet 1912, la Ville de Paris a été autorisée à bâtir des logements pour familles nombreuses. Jusqu'ici le programme réalisé forme un ensemble de 5.930 logements, sur un total prévu en 1913, de 19.000. La dépense prévue pour l'achèvement de ce programme est de 410 millions. Cependant une réalisation complète laisserait encore flagrant un déficit d'environ 40.000 logements. Et, point n'est fait mention des locaux insalubres que la Ville a dû sauvegarder, sauf de contingents de remplacement. En 1914, on trouvait 2,50 % de locaux libres : en 1919, 1,40 % ; en 1920, 0,27 % ; en 1921, aucun logement vacant.

Or, la surface propre à la circulation est à Paris de 1.700 hectares, dont il convient de déduire 700 hectares pour les trottoirs et contre-allées.

Nous n'insisterons donc pas sur ce négatif de la circulation. Nos journaux en sont pleins, de ces détails, de ces cris d'alarme, qui dépeignent la situation comme sans issue.

Revenons à M. Jeanneret. Il nous donne ici une statistique des populations respectives des grandes capitales et qui éclaire d'un jour concret après l'embouteillage des rues, les raisons de l'embouteillage des logements.

« En 100 ans, les grandes villes ont vu croître follement les chiffres de leur population :

	en 1800	en 1880	en 1910
Paris	647.000 h.	2.200.000 h.	3.000.000 h.
Londres ...	800.000	3.800.000	7.200.000
Berlin	182.000	1.840.000	3.400.000
New-York ..	60.000	2.800.000	4.500.000

« En trente ans, exception faite de Paris, les trois capitales ont vu le chiffre de leurs habitants passer du simple au double. »

Qu'a-t-on fait pour canaliser cette invasion : lui fixer des règles d'hébergement — lui assurer l'air, le soleil, les possibilités de déplacement. En un mot, lui imposer l'Ordre ? Rien ou à peu près rien. Le hasard a tout conduit. Et les conséquences s'avèrent dans ces quartiers où la fortune ne peut suppléer à la défaillance des Pouvoirs Publics : épidémies, tuberculose, cherté de vie, abaissement de la moralité ; tandis, qu'autre son de cloche d'alarme, les courbes de mortalité infantile, montent avec un acharnement qui fait frémir. Ajoutons, les revendications répétées et fatales de salaires ; une légitime exaspération révolutionnaire en fonction directe de cet inconfort, de cette misère, de l'insalubrité, de l'anarchie et de l'Injustice de la Ville.

Nous avons regretté que le problème du Taudis n'eut pas été soulevé par M. Jeanneret. Il y eut trouvé s'il s'y était intéressé maints arguments favorables et de conséquences autrement graves que tel ou tel embouteillage de taxis ou de limousines de luxe. Le Taudis est une saignée quotidienne faite à la richesse d'une nation. L'homme se dégrade là, comme

la vitesse s'effrite aux innombrables carrefours des cités. Dans tant et tant de documents photographiques ou statistiques proposés par M. Jeanneret (4) pas un n'indique à ses contemporains, cette allée de réflexions qui mène au problème le plus angoissant peut-être de l'urbanisme : *Le Logis Assassin*.

Nous en arrivons à nous demander, si de gaîté de cœur, et par peur des responsabilités, cette science ne s'atrophierait pas un membre. Car s'il y a le problème du taudis, il y a, en conséquence directe, posé, le problème des droits du propriétaire — et de la limitation de ces droits. Tels immeubles croulent à Paris et dans nos grandes villes, sous les poids conjugués de la vieillesse et des vermines. La collectivité dresse elle-même son propre procès-verbal de carence. Elle abandonne le fléau sur son propre terrain d'action. Et par retour de conscience dresse, pour le sauvetage des victimes, des lits d'hôpitaux.

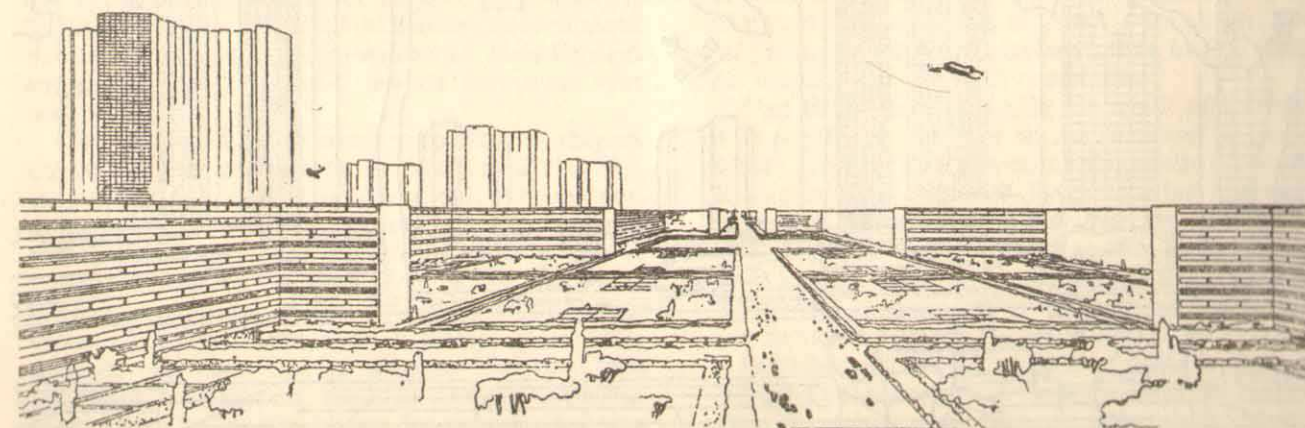
Cherchons le rapport entre chaque hectare de taudis et le complément fatal d'hectares de salles d'hôpital et de sanatoria. Ce rapport X est à trouver ; mais son existence éclate aux yeux de tous. Le loyer payé par la Misère au « Propriétaire-Taudis » est encore payé, et au quadruple, par la collectivité, aux œuvres d'assistance. Une escroquerie s'avère là, que l'urbanisme courant et officiel tait. La science déplace ses batteries, ergote, cale ses statistiques. Le principe du Statut Social, le minotaure du Droit de Propriété, est apparu avec ses exigences sanglantes. Bâtir une cité idéale, c'est bien. C'est en un certain sens, supposer le problème résolu. Mais le rôle de *Clarté* est de débrider la plaie.

Certains principes cependant apparaissent chez M. Jeanneret et qu'il faut monter en épingle. Cet architecte les formule avec l'intensité du vulgarisateur de premier ordre qu'il est. Sa revue (5) aura contribué à lancer dans un public important, des principes détonants dont les conséquences dans l'esprit peuvent être lourdes en bénéfiques.

« Les solutions obtenues dans la grande Ville sont celles qui priment dans les provinces (modes

(4) Vers une architecture nouvelle.

(5) *L'Esprit nouveau*. Librairie Budry, 3, rue du Cherche-Midi, Paris.



La ville de M. Jeanneret : Le pourtour. — Les cités-jardins.

(1) Au Salon d'Automne.

(2) Jeanneret, élève de Perret, reprend presque point par point la tradition de son maître, sur cet important détail.

— styles). Voilà pourquoi lorsque sera résolue l'urbanisation de la grande ville, le pays d'un coup aura été irrigué...

« Le paysan, en labourant sa terre, attend du soleil et de la pluie que se révèle la vertu miraculeuse de la graine. Mais les autres hommes, poussés par cette force (qui est le divin) à créer de leur esprit et de leurs mains, posent la première pierre de la solidarité et rompant avec le fait personnel créent le phénomène collectif. »

Puis, plus loin :

« La confusion est à l'origine de nos villes modernes. Érigées au long du « chemin des ânes » les traits puérils de leur enfance ont subsisté exactement au cœur des immenses cités modernes, l'étreignant du réseau fatal de leur désordre. Le mal s'aggrave du x^e au xix^e siècle. Les chemins des ânes sont classés et deviennent les grosses artères des villes. La mort était encore à longue échéance. Le machinisme surgit, la mort a cogné à la porte. »

Ajoutons : La conscience ouvrière s'élève. La conscience du taudis s'exaspère. Nouvel appel de mort et plus pressant peut-être encore !

« Jusqu'au xx^e siècle, les villes sont tracées sur un programme de défense militaire (Portes). Jusqu'au xix^e siècle, on entre dans les villes par le pourtour. — Aujourd'hui, les portes des villes sont au centre. Ce sont les gares... »

« Le centre des villes est malade mortellement. Le pourtour est rongé comme par une vermine (les zones — banlieues). »

Alors, notons ici, ce qui va suivre ; fissure par où va s'engouffrer tout le problème social, et où, comme nous le faisons pressentir plus haut, l'urbanisme officiel craque et ne peut que se défilier devant la grandeur des sacrifices d'idées et d'intérêts inéluctables.

« Je pense donc froidement qu'il faut arriver à démolir le centre des grandes villes et de le rebâtir ; et qu'il faut abolir la ceinture pouilleuse des ban-

lieues, reporter celle-ci plus loin ; et à leur emplacement, constituer petit à petit, une zone de protection libre qui, au jour utile, donnera la liberté parfaite des mouvements : et d'ici là, permettra de constituer à prix bas, un capital dont la valeur décuplera et même centuplera. Si le centre des villes est le capital intensément actif sur lequel se joue la bourse effrénée de la spéculation privée (le cas de New-York est topique) la zone de protection constitue dans les coffres de la municipalité une réserve financière formidable.

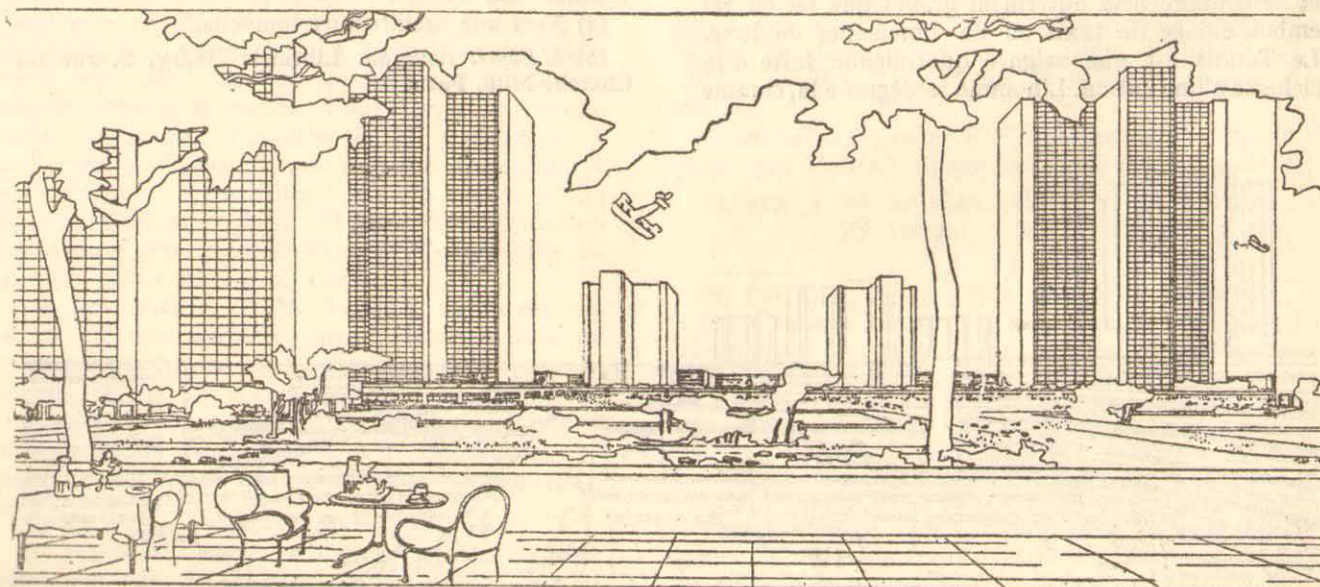
« Déjà, dans divers pays, les municipalités rachètent par voie d'expropriation, la zone de leur banlieue. C'est tout simplement s'assurer le cube d'air nécessaire pour respirer. »

Holà ! jusqu'où n'allons-nous pas être entraînés ? Exproprier, constituer un capital d'avenir : l'idée est riche. Mais les Etats, les municipalités ! Et surtout, surtout, ce bloc des propriétaires qui sait si bien par ses administrations, ses Chambres, ses syndicats, l'emporter en puissance, ténacité, aveuglement, en rage sur les plus ardentes des nécessités vitales. Voilà qu'ici l'urbaniste lâche l'architecte. L'économiste entre en jeu. Le révolutionnaire pose ses cartes sur table.

Proposez, Messieurs, l'Expropriation : qu'elle soit des centres ou des banlieues. Puis, alignez vos devis ; en face, vos crédits !

M. Jeanneret, qui vient de poser sans tenter de l'approfondir, la question sociale, s'échappe aussitôt du piège qu'il a tendu à l'urbaniste. Car, en somme, ses exigences frisent un absolu totalement incompatible avec l'organisation économique responsable du désordre. Le moment est venu où l'urbaniste doit choisir : abandonner ses objectifs ou condamner le capitalisme. La question technique s'est agrémentée d'un singulier problème moral, où se reconnaîtront les véritables natures supérieures.

(A suivre.)



La ville de M. Jeanneret : Le centre. — La terrasse d'un café.

Les manuels scolaires

On fait leur connaissance à l'école primaire, avec le premier livre de lecture qu'on parcourt avidement dès qu'on le reçoit, dont on regarde attentivement les plus belles gravures, et qu'on lit d'abord avec entrain et bonheur. Mais on se fatigue vite de prendre ce livre à heure fixe, sur le commandement du maître, pour s'arrêter indéfiniment à des pages où il n'y a souvent d'intéressant que les difficultés grammaticales. Et on paie ce bonheur de quelques jours — de posséder un livre neuf, nouveau — par d'arides mois d'étude. Plus tard, les manuels augmentent en nombre et en difficulté. Mais la répartition de l'intérêt est identique. *Le manuel fatigue nécessairement par sa monotonie.*

Mais les manuels sont faits pour les enfants, par les adultes. Ceux-ci — lorsqu'ils ont encore quelque chose à apprendre — se gardent bien de pâlir sur de tels livres.

Il semble que, par pur égoïsme, nous nous disions tous : « Nous avons bien étudié, nous, pendant des années et des années, le même livre... Ce n'était certes pas amusant... mais quand il le faut... Et encore, de notre temps, on nous faisait beaucoup plus apprendre par cœur !... »

Et nos enfants graviront ce genre de calvaire — et le mot n'est pas trop fort dans nombre de cas — parce que nous l'avons gravi autrefois et que nous croyons l'épreuve nécessaire à la formation de l'homme.

Il n'est pas possible que cette méthode d'étude par le manuel, monotone malgré que les meilleurs pédagogues en glorifient l'intérêt, coercitive alors que toute la pédagogie évolue vers la libre association, il n'est pas possible que cette méthode soit le dernier mot de la pratique pédagogique.

Les manuels sont un moyen d'abrutissement. Ils servent, basement parfois, les programmes officiels. Quelques-uns les aggravent même, par je ne sais quelle folie de bourrage à outrance. Mais rarement des manuels sont faits pour l'enfant. Ils déclarent faciliter, ordonner le travail du maître ; ils se vantent de suivre pas à pas... les programmes. Mais l'enfant suivra, s'il peut. Ce n'est pas de lui qu'on s'est occupé.

C'est pourquoi les manuels préparent la plupart du temps l'asservissement de l'enfant à l'adulte, et plus spécialement à la classe qui, par les programmes et les crédits, dispose de l'enseignement.

Il y a bien quelques pédagogues ingénus qui se basent au contraire sur les désirs et les besoins de l'enfant pour arriver à une conception moins orthodoxe de l'enseignement. Mais on tolère à peine leurs manuels. En tous cas les maisons d'édition bien pensantes ne daignent pas s'en charger. Et seuls connaissent les grands tirages les manuels les plus pernicieux.

Même les manuels seraient-ils bons, il y aurait tout intérêt à en réduire le plus possible l'emploi. Car le manuel, surtout employé dès l'enfance, contribue à inculquer l'idolâtrie de l'écriture imprimée. Le livre est bientôt un monde à part, quelque chose d'un peu divin, dont on hésite toujours à contester les assertions. « C'est dans le livre... » Tandis qu'il serait désirable justement d'enseigner que le livre n'est qu'une pensée imprimée — comme toute pensée sujette à erreur — et qu'on doit pouvoir contredire comme on contredit quelqu'un qui parle.

Les manuels tuent ainsi tout sens critique ; et c'est probablement à eux que nous devons ces générations de demi-illettrés qui croient, mot pour mot, tout ce que contient leur journal.

Et s'il en est ainsi, la guerre aux manuels est vraiment nécessaire.

Mais les manuels asservissent aussi les maîtres. Ils les habituent à distribuer uniformément, et durant des années, la matière incluse, sans se soucier si l'enfant peut se l'assimiler. La néfaste routine s'empare de l'éducateur.

Qu'importent toutes les aspirations enfantines puisque dans ces quelques centaines de pages en texte serré gît tout l'idéal : la matière suffisante pour réussir aux examens !

Il faut absolument que les éducateurs se libèrent de cette distribution mécanique pour s'attacher tout particulièrement à l'éducation et à l'élévation de l'enfant.

Peut-on supprimer, ou du moins réduire considérablement l'emploi du manuel à l'école primaire ?

Comment procède-t-on généralement avec les commençants ? On leur met d'abord un syllabaire dans les mains, où ils voient noir sur blanc, dont, cependant, on illustre aujourd'hui les textes. Au syllabaire font suite les livres du Cours préparatoire, puis ceux des cours élémentaire de première et deuxième année, et ainsi de suite. De sorte que, dès son entrée à l'école, l'enfant commence à lire ce qu'ont écrit — et dit, et pensé — les autres, pour lui ; mais jamais, ou si rarement, il ne lira ce qu'il a dit lui-même, ou ce qu'il voulait dire.

C'est là une tare originelle. On moule déjà l'enfant à la pensée des autres et on tue lentement sa propre pensée. C'est un asservissement obligatoire à l'adulte. Nous procédons comme M. le Curé qui fait apprendre par cœur demandes et réponses du catéchisme. Et ce n'est pas ainsi que nous pouvons élever l'enfant. Nous lui inculquons seulement les pensées des autres. Et quelles pensées ! Pas toujours celles, hélas ! des meilleurs hommes de notre pays.

Certainement, si l'éducation consiste à faire les enfants à notre image — avec nos idées et nos tares — alors les faiseurs de manuels ont raison. Mais si nous voulons élever simplement l'enfant, le mettre

dans les meilleures conditions possibles pour que se développent harmonieusement et au maximum toutes ses facultés ; si nous voulons le préparer à remplir sa destinée — destinée qu'il nous est impossible actuellement de prévoir et de délimiter — si, sans égoïsme, nous voulons être entièrement au service de l'enfant, nous devons détroner les manuels.

C'est possible, et dès aujourd'hui.

On veut baser tout l'enseignement sur l'intérêt et on a bien raison, car il est le plus grand stimulant, bien plus grand que la nécessité. Mais seule la technique manque, qui nous permettrait de laisser les enfants s'intéresser librement à ce qui les préoccupe le plus.

Des pédagogues comme le Dr Decroly — et M. Dalhem, qui a appliqué la méthode Decroly dans sa classe (1) — ou M. Ferrière (2) ont senti le besoin de donner à l'enfant quelque chose de plus personnel et de plus expressif qu'un manuel même bien fait... Ils lui font tenir un cahier qui est le reflet de ses intérêts dominants. C'est ce que M. Ferrière appelle le *Cahier de Vie* et ce nom me plaît infiniment. C'est vraiment un livre de vie qui manque à nos élèves.

Et on m'attend ici pour objecter : Mais ce cahier est nécessairement manuscrit, et il nous faut enseigner à nos élèves la lecture des pages imprimées. C'est même en grande partie pour cette raison qu'on abuse des manuels dans les classes primaires.

Cela est certain ; et nous sommes dans un cercle vicieux dont il faudrait cependant sortir.

Car, prétendre trouver dans un manuel une lecture s'adaptant exactement au centre d'intérêt qui préoccupe momentanément l'enfant, c'est impossible. Un nom qui change, une autre allure du récit : c'est aussitôt un monde nouveau qui pourra intéresser l'élève par sa nouveauté même, mais qui ne continuera pas son *Cahier de Vie*.

Mais faisons encore un pas : imprimons ce *Cahier de Vie*. Faisons composer au compositeur par les enfants, le texte composé oralement ou par écrit. Et nous obtiendrons un imprimé qui, même imparfait, sera vraiment vivant, puisqu'il sera le langage des enfants, imprimé. Ainsi disparaît le dualisme actuel entre l'enseignement oral et l'enseignement livresque. Leur union est désormais intime. La vie de l'école entre dans la lecture.

Utopique ? Plus du tout. Cette méthode fonctionne depuis six mois dans notre classe, avec un matériel pourtant rudimentaire. Et l'intérêt n'a pas un instant faibli. Il se pourrait que nous détenions enfin un des secrets de l'apprentissage intéressant de la lecture et de la Vie dans la classe.

Nous exposerons dans un prochain article le détail de cette technique qui, elle aussi, est encore rudimentaire. Car elle bouleverse toute les habitudes scolaires, et il faut en prendre son parti.

La nouveauté n'est d'ailleurs pas si complète

(1) Ad. Ferrière : *La pratique de l'Ecole Active*. (Fischbacher).

(2) L. Dalhem : *Contribution à l'introduction de la méthode Decroly*. (Lamertin, Bruxelles).

qu'on pourrait le croire. Nombre d'écoles nouvelles ont depuis longtemps leur journal, parfois imprimé par les élèves. Et nul n'en a contesté tous les avantages. Mais c'est mieux qu'un journal à parution nécessairement espacée que nous voudrions ; c'est le *Livre de Vie*.

Ce livre de vie serait le centre d'intérêt de la classe. Mais il n'excluerait pas la lecture sur d'autres livres. Il donnerait au contraire le besoin de lire après avoir appris à lire.

Cette lecture, les enfants la feraient dans de nombreux livres de bibliothèque — qui n'existent pas, ou presque pas aujourd'hui. Mais là n'est pas la raison qui peut justifier les errements actuels.

Si l'imprimerie à l'école est appelée à éliminer les manuels des classes élémentaires (jusqu'à 8 ou 9 ans), elle est certes incapable d'assurer l'acquisition des connaissances qu'on est en droit d'exiger de l'école à partir de cet âge.

C'est alors surtout qu'il faudra organiser le travail de bibliothèque.

Comment procédons-nous, nous-mêmes, dans nos études d'adultes ?

On demande une direction, des conseils à un maître ou à un livre qui sera notre maître. (L'enfant a le maître à sa disposition).

Puis on consulte les livres indiqués ; on critique, on raisonne, et on tâche de se faire soi-même une idée juste. Là, et non dans la monotone acquisition réside tout l'intérêt et tout le profit du travail intellectuel.

Cette méthode est-elle possible dès l'école primaire ? Nous en sommes persuadés. Seule s'opposerait momentanément à son emploi la triste nécessité du « bourrage ».

Il existe d'ailleurs une méthode qui nous vient d'Amérique, le *Dalton Plan*, et qui réalise avec succès ce mode d'enseignement.

Au lieu de présenter à l'élève journalièrement — et même heure par heure — le travail qu'on attend de lui, on lui délimate une tâche à faire en une semaine par exemple. L'enfant travaille ainsi selon le *rythme personnel* qui lui convient. Il consulte les livres divers qui peuvent l'aider dans son étude, il réfléchit, il s'éduque.

Il ne peut être question de demander à l'enseignement populaire l'adoption d'une méthode quelconque, serait-ce même le *Dalton Plan*. Mais nous voudrions que les pédagogues prissent conscience du danger intellectuel et moral que représente l'emploi à peu près général du manuel.

Ce serait favoriser l'éducation, rendre l'école vivante et capable de former des hommes nouveaux que de mettre enfin nos élèves en mesure de choisir parmi les résultats de l'expérience des adultes, ce qu'ils se sentent capables de s'assimiler d'abord, ce qu'ils croiront juste, vrai et bon ensuite.

Il faut libérer le plus possible l'enfant de l'emprise de l'adulte. Réduire l'emploi du manuel selon les moyens pratiques que nous venons seulement d'indiquer sera faire un large pas vers cette libération.

C. FREINET.

LES REVUES

Les « Cahiers du Mois » (N° de Mars)

Toutes les fenêtres de la jeune littérature (et même de l'autre) s'ouvrent sur le surréalisme. Le surréalisme aujourd'hui est au carrefour de toutes les routes, on ne peut l'éviter.

Il exprime trop parfaitement les soucis et les angoisses des quelques Français qui ne se refusent pas à regarder et à comprendre une société d'une ignominie raffinée. Il n'est plus permis de se boucher les oreilles ; on préfère « ironiser » au sujet des dernières tentatives surréalistes ; les chaudes indignations de M. F. Jammes ne sont pas permises à tout le monde.

René Crevel — surréaliste militant — se refuse à voir dans le surréalisme un simple mouvement littéraire. C'est aux plus rugueux problèmes de l'heure que les surréalistes entendent s'attaquer et la présence parmi eux d'un moraliste de la qualité de Louis Aragon nous est garant que le surréalisme ne demeurera pas neutre dans certaines batailles que l'on a coutume d'appeler « politiques » :

« A dire le vrai, peu m'importe que la Révolution soit surréaliste ou non. Pourvu qu'elle soit. Je répète : Révolution. Toute nouveauté dans notre vie intellectuelle ou sensible ne peut venir qu'après une Révolution qui a ses princesses de Lamballe, ses Robespierre, ses Marat et ses Charlotte Corday. »

Décidément ce monde est bien vieux ; l'antique « Tout est dit » trouve aujourd'hui un sens ; à trop s'analyser, l'Européen a perdu l'habitude de vivre ; les phrases remplacent les actes ; « le moindre bachelier s'ennuie à l'idée qu'il est un roseau, mais un roseau pensant » ; on doit tout comprendre ; on peut tout comprendre ; tout le monde peut tout comprendre (grâce à l'école gratuite et obligatoire) et il est bien plus élégant de comprendre que d'agir. Nous ne sommes plus des barbares ! Mais voici qu'à ne plus agir, l'homme est parvenu aux lisières de la mort ; pour avoir transgressé pendant un siècle les ordres de la véritable sagesse (qui n'est pas la sagesse peignée de tous nos Bergeret), l'homme a assassiné le meilleur de lui-même : sens, instincts, passions et toutes les formes paroxystes de la vie.

René Crevel écrit : « Pour moi, à l'illusion réaliste-nationaliste, je préfère l'illusion surréaliste. Mais n'est-ce point subir encore l'empire de la première que d'avouer la redouter si fort ? » Redoutable empire ! Le rationalisme s'est mêlé aux moelles de nos sociétés. Rationaliste notre morale, rationaliste notre littérature, rationalistes l'école, la faculté, la Bourse, le Parlement. Chez l'homme le plus mystique, quel virus rationaliste demeure, jamais éliminé ! Les surréalistes savent bien que cet ennemi sournois, il faut le chasser de tous ses domaines : les plus éloquents pamphlets littéraires ne suffiraient pas pour le détruire : la lutte au couteau ; pour être pénétrés de cette idée, ils sont révolutionnaires. Comme nous, ils proclament que c'est tout un monde qui doit mourir et que si ne meurt pas ce monde, c'est l'homme qui finira par mourir — mort ne l'est-il pas déjà plus qu'à moitié ?

Raymond Lefebvre tranchait : « La Révolution ou la mort ». Et André Breton invoquant : « cette révolution, une révolution quelconque, aussi sanglante qu'on voudra et que j'appelle encore aujourd'hui de toutes mes forces, la seule chose qui puisse nous permettre de sortir, momentanément au moins, de cette affreuse cage dans laquelle nous nous débattons », une même passion les brûle. N'est-ce pas pour avoir trop longtemps attendu la Révolution internationale, qu'André Breton et ses amis déclanchent aujourd'hui l'offensive surréaliste ?

La « Vie des Lettres et des Arts » (N° février-mars)

Le concert de louanges élevé autour du nom d'Anatole France, s'est tu. Pour un temps, partis de droite et partis de gauche, cessent de se disputer le cadavre du « maître ».

Peut-être même certaine désillusion dans ce silence : se serait-on battu pour une ombre ? En fin de compte, le « grand conservateur » ou « le grand démocrate » n'aurait-il pas été seulement le plat courtisan de tous les pouvoirs, sorte de poète de cour en ce temps où il n'y a plus de cours ? — Mais non, la bataille reprendra à la première occasion. Ce « grec égaré parmi nous », chacun veut l'avoir avec soi ; il avait tant de talent, un si gentil talent, attifé, bien seyant et de tout repos. Au Panthéon le cadavre ! Seuls quelques esprits anxieux que ne ravit pas un délicieux chant de flûte, s'entêteront (les sots et les naïfs !) à vouer aux gémonies le parfait ciseleur, l'artiste incomparable.

Nicolas Beauduin dans la *Vie des Lettres* applaudit à la brutale mise au point que *Clarté* a affectuée dans son cahier du 15 décembre. Il admet que des révolutionnaires ne reconnaissent pas pour un des leurs, celui qui s'est promené paresseusement des confins de la droite aux limites de l'extrême-gauche, se prêtant avec mollesse à toutes les opinions, ne se donnant à aucune, tour à tour désireux d'éprouver les « rares » jouissances de la vie de salon et les émotions « rudes » des réunions publiques. « Comblé d'argent et d'honneurs, France, ne pouvait s'opposer bien profondément à une société si douce en son anarchie. Elle lui était trop profitable. Il se reconnaissait en elle, elle se reconnaissait en lui. » Image aussi morne que le miroir qui la reflétait, dans une chambre obscurcie de quelles ténèbres : l'Europe actuelle !

Plus tard, dans un siècle, les hommes feuilletant les chroniques de ces années 1900-1925, découvriront à chaque page le nom du rhéteur entouré d'éloges et de sourires ; ils ne comprendront pas : « Quoi ! tandis que le monde allait s'écrouler dans les flammes et le chaos, tandis que les meilleurs enfants de l'Europe mouraient dans un affreux massacre, c'est le sourire inhumain de ce vieillard qui captait les admirations ? » — Alors les protestations élevées aujourd'hui seront un témoignage en faveur du vieux monde disparu.

Que les portes du Panthéon s'ouvrent bien vite devant le grand homme ! Nos petits-enfants n'auront nul souci de lui faire cortège. Le silence glacé de la mort est sévère aux gloires surfaîtes.

Dans ce même cahier, Nicolas Bauduin dénonce avec une éloquence passionnée les maux dont nous souffrons : « Invectives et sentences. » Pessimisme d'un optimisme désabusé. Il a cru au progrès, il a donné sa confiance jadis à la machine et pour avoir vu sa confiance trahie, pour avoir vu matière et machine se mettre au service des pires puissances, voilà qu'il désavoue ses anciennes idoles. Il condamne la Démocratie et toutes les institutions qui sont les armes non pas seulement de la Démocratie, mais de toute société bourgeoise ; la vie moderne lui apparaît comme une danse macabre rythmée par les accents du jazz. Et pour oublier cette affreuse réalité, il caresse le regret nostalgique du lointain Moyen-Age ; il évoque des images de Christ ; il se plaint à « demander aux vieux oracles de l'Orient d'abord, comme un conseil, puis comme une espérance... Désarroi profond ; trouble et angoisse.

Nicolas Beauduin cherche le remède, l'antidote aux poisons ; mais comme Drieu la Rochelle entre la Révolution nationale et la Révolution européenne il ne peut choisir. L'heure est cruelle aux esprits épris de certitude.

VICTOR CRASTRE.

Revue du Siècle Ce premier numéro d'une nouvelle revue catholique, s'ouvre sur une Adresse à un Conseil de Ville que Charles Maurras a cru devoir écrire à l'intention de la municipalité socialiste de Bourges. Voici l'objet de cet exercice de rhétorique : la dite municipalité a décidé de donner à la rue Bourdaloue le nom de rue Emile Zola ; or, Bourdaloue est le seul jésuite de quelque mérite que Michelet lui-même ait reconnu à la compagnie l'honneur d'avoir formé ; ergo vingt pages de Charles Maurras.

Notre camarade et collaborateur Yves Madec nous écrivait récemment que Charles Maurras, complètement fourbu, « écrit en prose à la manière dont Béranger versifiait ». Yves Madec a parfaitement raison : Qu'on lise ce modèle de discours français que publie la *Revue du Siècle* ! Quant à nous, nous n'avons vraiment pas le temps d'en faire la démonstration. Bornons-nous à relever dans ce morceau cette sottise : prétendre que l'idée de la mort, thème cher aux prédicateurs, puisse servir de nos jours à régler chrétiennement notre conduite et ordonner harmonieusement notre esprit et nos passions (pour parler suivant les termes de Bourdaloue). Noble méthode dans une société aussi immobile que la France d'ancien régime. Mais à présent « c'est la levée des hommes nouveaux et leur en-marche » (1). La mort est partout, et la vie. La mort n'a pas pour domicile le cimetière de là-bas proche le village, ni l'église et ses terreurs périodiques, vraiment saisonnières. La mort, nous l'avons regardée droit devant nous, pendant plus longtemps et de toute autre manière que Bourdaloue, et ses frivoles auditeurs, et que vous-même, Maurras. Et elle ne nous a pas enseigné, croyez-le bien, à disposer dans notre tête un jardin de curé, comme vous faites.

Lire dans ce même numéro un article de Pierre Thirion sur l'Ambassade au Vatican et les Cardinaux Verts. Cet article de polémique intercléricale est un utile résumé de ce réformisme ecclésiastique que la démocratie ne pouvait manquer de provoquer dans les sphères les plus mondaines, les plus « éclairées » de l'épiscopat. Les « Cardinaux Verts » sont les prélats académiciens, catholiques « libéraux ». Ins-

(1) RIMBAUD : *Les Illuminations* : A une Raison.

tallés à la *Revue des Deux-Mondes*, ils ont mené avec une ténacité toute ecclésiastique leur politique que définit ainsi M. Thirion : « Pour eux la création de ligues et d'associations n'a pas pour but la lutte contre les adversaires de l'Eglise, mais la formation d'une masse imposante par le nombre dont on négocie, une fois qu'elle est constituée, l'immobilité. » Définition parfaite du syndicalisme selon Gompers ou Jouhaux ! — L'intérêt de cette étude est de nous montrer l'opposition de ces libéraux et des catholiques agressifs, lesquels viennent de triompher par la grève scolaire et la déclaration des cardinaux ; la déclaration postérieure de Mgr Dubois à Notre-Dame, piteuse tentative de désaveu, se rattache donc à la politique des « Cardinaux Verts ». Ceux-ci auraient, contre le vœu du Vatican, mis la main sur l'ambassade, que nos gens d'Action Française rêvent au contraire de transformer en grand ministère fasciste. Tous ces aperçus nous sont révélés grâce à la rancune bien recuite des Camelots contre l'Académie française depuis l'échec de Maurras.

Le reste de cette publication donne la mesure de l'effrayante platitude de ces milieux en fait de goûts littéraires. Notons encore cependant une note d'André Nicolas, *Après un Voyage en Espagne*, où il est assez piquant de voir un royaliste assigner une origine capitaliste (super-bénéfices de guerre et industrie catalane) au directoire de Primo de Rivera, et où l'on voit quelles forces politiques demeurent, dans un malheureux pays où s'épanouit la réaction : le corps des officiers, et les intrigues de cour.

Revue de Paris André Chaumeix analyse le Congrès de Grenoble du Parti S. F. I. O. (1^{er} mars) Nous aurions peu de chose à ajouter à cet examen. L'auteur dénonce fort justement le ralliement complet des « socialistes » à l'Etat bourgeois. Ils votent le budget, tout le budget, celui de la guerre, celui de la marine, les fonds secrets comme ceux destinés à la police. Tout cela en échange d'une influence occulte sur le gouvernement ; nouvelle application de la tactique de Jaurès envers le premier Bloc de Combes. Cette tactique leur assure une clientèle électorale considérable. Chaumeix résume bien leurs espoirs lors du ministère Mac Donald : on était en route vers les Etats-Unis socialistes d'Europe ! Depuis le coup de pavé des élections anglaises, les S. F. I. O. ont tourné leurs espérances vers la politique française. Ils espèrent recueillir peu à peu l'héritage du parti radical lequel subirait à peu près le sort des « libéraux » en Angleterre. Leur état-major de politiciens y trouverait enfin son emploi, alors que les radicaux manquent de leaders. L'application du plan Dawes nous réserve encore de beaux chapitres pour l'histoire de la social-trahison.

Signalons un bref article de H. de Jouvenel sur la réédition de *La Réorganisation de la Société européenne* par H. de Saint-Simon (*Presses de France*). D'intéressantes notes biographiques y sont données sur ce grand doctrinaire trop oublié, qu'aimait à citer Lénine.

Revue de Deux-Mondes Un ***, qui ne peut manquer d'être un diplomate, publie une *Esquisse d'une Entente franco-anglaise* où s'étale merveilleusement l'ineptie de notre diplomatie traditionnelle. Les problèmes de l'Europe actuelle y sont mis en équations comme s'il n'existait jamais de questions économiques, « Ambitions », « tendances morales »,

forces militaires, traditions d'alliances servent à ce ridicule jeu de patience qui donne un échantillon de la façon dont raisonnent nos « as » du quai d'Orsay. Toutes ces savantes combinaisons sont tout simplement orientées par le besoin qu'a le capital anglais de s'allier avec notre grand patronat contre le plan Dawes. Le plus beau, c'est que notre virtuose ne s'en rend même pas compte ! Emprisonné par ses habitudes d'esprit, il raisonne de l'Europe comme avant la guerre, comme si tout se réduisait au problème France-Allemagne, que Raymond Lefebvre sentait déjà périmé en 1915 !

Le lieutenant-colonel Reboul, à la veille de la discussion parlementaire sur les cadres et les traitements des officiers, a écrit une étude sur *Le Malaise de l'Armée*, étude qu'on sent volontairement poussée au noir, mais où l'auteur donne pourtant des renseignements importants sur l'état actuel du plus formidable instrument de réaction qui existe en Europe. La bruyante démission du général Mordacq, jetant l'uniforme aux orties pour accepter une jolie situation industrielle n'est qu'un exemple entre cent autres. Nos cadres d'officiers se dégarnissent pour de multiples raisons qu'analyse l'auteur.

1^o L'armée française n'a plus de raison d'être ; de 1871 à 1914 elle fut le fondement social de la tradition de revanche ; après 1919, la Ruhr a tout juste prolongé cette tradition jusqu'à l'an dernier ; depuis lors, néant. — 2^o Durant la guerre, la profession d'officier fut des plus enviables, ainsi que durant la chute du mark ; maintenant, l'officier joint juste les deux bouts (eh ! pourquoi ne pas réduire les cadres aux proportions relatives du pays ?). — 3^o « Manque d'égards officiels ». Ils se multiplieront à mesure que s'affermira le système Dawes : seuls nos capitalistes industriels auraient besoin de notre formidable armée. — 4^o Scission entre les officiers de la guerre et les officiers de profession ; inaction, non seulement dans les régiments (« effectifs squelettiques », — lisez : trop grand nombre de régiments), mais dans les ministères. Ici, je copie cet aveu monumental : « De jeunes brevetés qui, pendant la guerre, ont fait des chefs d'état-major de division remarquables, ont dû, après l'armistice, entrer au ministère de la Guerre. A quoi les emploie-t-on ? A des travaux qu'on pourrait confier à un sous-officier, heureux quand on ne les réduit pas à tenir des registres et dactylographier des états soi-disant secrets. » On emploie donc des officiers (avec leur solde) là où suffiraient des dactylos ou des sergents-secrétaires. Bref : engorgement des cadres d'ou : — 5^o Lenteurs de l'avancement (certains Saint-Cyriens, sortis en 1903, ayant servi sur le front français, sont toujours capitaines). — 6^o La propagande communiste, montrant aux soldats, sous-officiers et officiers qu'ils ne peuvent se désintéresser de l'état social, ébranle profondément les cadres qui constatent les résultats obtenus par les syndicats de fonctionnaires. — 7^o Les sous-officiers ne rengagent pas : ils deviennent des bureaucrates fort tracassés par « les mille registres ou fiches dont le nombre augmente sans cesse », ou par la multiplication des heures de garde dans les grandes villes. Conclusion : « malaise à l'état aigu ».

G. MICHAEL.

Les Cahiers de la Quinzaine Depuis quelque temps les feuilles littéraires annoncent la réapparition des *Cahiers de la Quinzaine*.

Cette nouvelle nous avait paru essentiellement sacrilège envers la mémoire de Charles Péguy, aussi

nous espérions qu'une saine réflexion, que de sages conseils mettraient un terme à ce projet. Il n'en est rien. Une espèce de justification vient de paraître dans laquelle sont exposés tous les motifs qui poussent l'héritier de Charles Péguy à lancer de nouveaux cahiers. Ces motifs inconsciemment énoncés constituent une injure manifeste à l'égard de l'auteur de *Notre Jeunesse*. Notre devoir est de la relever.

Vraiment, croyez-vous, Monsieur le fils de Charles Péguy, que la collection des *Cahiers de la Quinzaine* ne vaut que par l'abondance et la variété des documents inédits offerts à deux ou trois mille lecteurs ? Croyez-vous que seules les enquêtes donnent une valeur à ces fascicules qui, pendant quinze ans, répandirent un peu de probité intellectuelle ? Votre justification semble admettre cela comme un coup de pied décoché à l'édifice de labeur, de soucis, d'espoirs, élevé lentement, méticuleusement par Charles Péguy. A chaque page des *Cahiers* nous retrouvons cette patience artisanale, cette tristesse obstinée de bœuf traçant droit son sillon, ce merveilleux « quand même » qui liait l'homme à la tâche quotidienne et faisait de saison en saison mûrir une œuvre lourde de tout l'effort d'une génération pay-sanne.

Les *Cahiers de la Quinzaine* sont morts le 5 septembre 1914. N'ajoutez pas à nos regrets en montrant sur les tréteaux de la foire d'après-guerre, une odieuse et insipide contrefaçon.

Ha ! Messieurs les rejets littéraires, nous comprenons fort bien l'impunité filiale et la mise en exploitation des filons de la gloire. Mais ne craignez-vous pas le ridicule lorsque vous vous essayez impudemment à bander l'arc de vos pères ?

JEAN MONTREVEL.

La Solidarité bulletin mensuel des *Compagnons de l'Université Nouvelle*, (N^o 25)

G. Grégois répond à notre article de *Clarté* (15 septembre 1924). Il en résulte que nous avions eu pleinement raison en contribuant au « dégonflage » des *Compagnons de l'Université Nouvelle* et en essayant de montrer à quel point ils ont renié leurs belles résolutions de la fin de la guerre. René Maublanc en a convenu (*Clarté*, novembre 1924), puisqu'il avoue que « des bases de la Doctrine une seule reste solide, celle de l'Ecole unique ».

Il y a là une question d'honnête mise au point qui ne permet plus aux *Compagnons* d'invoquer avec gloire leur fameux passé.

C'est un fait acquis — que la lecture de la *Solidarité* nous confirme — : les *Compagnons de l'Université Nouvelle* ne sont plus que les « Compagnons de l'Ecole unique ».

Ils espèrent toujours en la tactique démocratique. Laissons-les en faire l'expérience. Mais les voilà condamnés à chicaner le ministre réformateur qui « ouvre dans la mesure des places disponibles » les classes élémentaires des lycées aux enfants pauvres. Et M. H. Laugier proteste : « Cette réforme est dérisoire ; elle est contraire à l'esprit même de l'Ecole unique ; elle est dépourvue de toute portée et de toute efficacité ».

Et dire que c'est là le résultat de dix mois d'efforts d'un gouvernement qui a inscrit dans son programme « la réalisation de l'Ecole unique ». Il est vrai qu'une commission est maintenant constituée... et où siègent des *Compagnons*.

C. FREINET.

Là où le bât les blesse.....

La fameuse équipe de foot-ball d'Uruguay est évidemment venue en Europe pour la seule cause du sport. Depuis son arrivée la presse sportive est remplie des exploits des « champions du monde ». Les moindres petits canards de province ont publié les photographies de Petrone, Scarone, Andrade, etc... A vrai dire, la valeur des vainqueurs du tournoi olympique de l'an dernier est singulièrement exagérée et ces singuliers « demi-dieux » de l'assoc doivent surtout leur renommée à une publicité payée soigneusement entretenue. Car qui veut *recettes* paye *réclame*.

Le but du *Nacional* uruguayen est avant tout de récolter le plus possible de gros sous au cours d'une fructueuse tournée en Europe, organisée à grand battage.

Pour les matches disputés en France, le *Nacional* a traité avec notre 3 F. A. sur la base de 70 % des recettes à Paris et 80 % en province... pour les frais de l'équipe. Est-ce à cause de cette petite clause peu connue dans le grand public, que la presse sportive se montre si réservée sur le chiffre des recettes après chaque match?

O purs amateurs uruguayens, salut !

Les Brésiliens ont été un peu plus modestes. Ils se sont contentés de 50 % des recettes. Il est vrai que cette fois-ci ce n'était pas une entreprise privée qui opérait, mais l'Etat brésilien !

Ne souriez pas, les footballeurs brésiliens sont appointés par les services de la propagande officielle du gouvernement brésilien (quelque chose dans le genre de notre 3^e bureau). C'est le secrétaire de la légation du Brésil lui-même qui a traité toute l'affaire avec notre 3 F. A., parlant même, dans les discrets salons de la rue de Londres, d'éventuelles avances de fonds dont l'histoire ne nous dit qu'elles furent acceptées ni refusées...

Mais qui mettra en doute la pureté... d'intention des équipiers de Sao Paulo?

C'est, paraît-il, d'une mission analogue, dont sont chargés aux Etats-Unis les coureurs Nurmi et Ritola, qui abattent régulièrement à chaque réunion de nouveaux records du monde... sur piste bien entendu (il n'y a aucune homologation officielle de pouvoirs internationaux, ce qui rend le fait très commode).

La Finlande est un Etat pauvre et les banquiers américains se faisaient tirer l'oreille pour avancer quelques millions de dollars à ce lointain petit pays perdu dans les brumes du Nord et qui ne produit ni pétrole, ni caoutchouc. A défaut de matière première, le gouvernement finlandais s'est souvenu qu'il possédait des coureurs champions du monde. Il les a donc « engagés » à ce mont-de-piété international qu'est Wall-Street. On a prétendu à tort, semble-t-il que Nurmi et Ritola *touchaient* pour chaque course. Fi donc ! Nurmi et Ritola sont simplement appointés comme des ministres plénipotentiaires et le secrétaire de l'Union d'athlétisme des Etats-Unis, M. Rubien, a pour eux les égards dus à des ministres...

Paddock et Murchison, les deux fameux sprinters américains, entreprennent une grande tournée à travers le monde. Mais de mauvaises langues prétendent que Paddock opère pour le compte d'un

journal américain et Murchison pour celui de la firme *Murchison and Co.*, imperméables en tous genres.

Simple question de publicité commerciale...

Ces quelques exemples — car nous n'avons pas voulu parler d'autres cas aussi patents, tels que ceux des nageurs Weissmuller et Arne Borg, de l'italien Frigério, du coureur Scholtz et de bien d'autres encore parmi les plus célèbres et les plus purs champions amateurs — suffiront à situer le sport amateur dans ses rapports avec le matérialisme historique, en l'an de grâce 1925...



Vers un rugby professionnel. — La commission d'amateurisme de notre F. F. R. s'est décidée bon gré, mal gré, à voter l'amnistie pour les joueurs frappés d'interdit. Elle l'a fait sur l'injonction formelle du président de la F. F. R., M. O'Lery lui-même. Les grands pontifs de la F. F. R. se voient bien obligés en effet de tolérer plus largement encore que par le passé, l'amateurisme marron de ses grands joueurs. La *Northern Union* ne s'est-elle pas vantée récemment par la bouche d'un de ses agents en France, M. Franck-Holl, de doter la France sous peu d'une union professionnelle de rugby qui concurrencerait dangereusement la F. F. R. Et M. Franck-Holl ne s'est nullement gêné pour déclarer à qui voulait l'entendre qu'il avait déjà reçu des réponses favorables de plus de 500 joueurs de rugby dont 90 joueurs d'équipe première et 20 internationaux ! On comprend dès lors la mansuétude et la magnanimité des dirigeants de la F. F. R. soucieux de ne pas favoriser par des mesures d'un rigorisme intempestif les manœuvres de la boutique concurrente qui s'ouvre !

La course aux flambeaux patriotique. — L'idée est bien digne de ce mastroquet du sport qui s'appelle Gaston Vidal, le brave capitaine Bravidal, embusqué notoire de guerre où il cueillit ses lauriers militaires à peu près de la même façon qu'il cueille ses lauriers sportifs. Or, le brave capitaine Bravidal nouvellement promu président du *Comité national des sports* et tenancier du bistro sportif de la maison Letellier, a lancé à grand renfort de zim-boum-boum l'idée d'une grrrrande course éminemment patriotique qui se disputerait le 14 juillet entre deux grrrrandes équipes de 300 coureurs chacune et courant, un 800 kilomètres relais, sur le parcours Verdun-Paris-Arc de Triomphe en se transmettant chaque kilomètre une bougie-symbole allumé à Verdun par un aveugle de guerre. Hein ! que pensez-vous de ça ? L'*Auto*, qui est toujours là quand il s'agit de piquer la lèche aux pouvoirs officiels, n'est pas loin de trouver du génie au gros Bravidal. Par contre, Spitzer, un des rares sportifs qui sauve parfois l'honneur, dénonce dans *Sporting* l'absurdité purement sportive d'un tel projet puisqu'il n'existe pas en France 600 coureurs capables de couvrir le kilomètre en moins de 3 minutes — le pont aux ânes de la course ! Ajoutez d'autre part que la réalisation de la facétie de Bravidal nécessiterait au minimum 500.000 francs de dépenses. Qu'importe. Bravidal aura sa cou-course et décrochera à cette occasion quelque mirifique banane dont il adornera consciencieusement et fièrement sa glorieuse poitrine et son non moins glorieux bedon !

L. ROBERT.

Le Régime du Ciné-Roman

Je ne connais rien de plus suggestif que la lecture de certains organes de la presse corporative cinématographique. On y découvre des documents qui nous renseignent mieux et plus précisément que les films eux-mêmes sur les conceptions, les habitudes, la mentalité, la moralité, les idées générales des maîtres actuels du cinéma. Le polichinelle est dévissé : apparaît la combinaison des ficelles et coule la sciure du ventre. On voudrait pouvoir publier une anthologie de ces morceaux choisis. Mais, afin d'édifier les lecteurs de *Clarté* qui pourraient encore nourrir quelque illusion sur les destinées artistiques du cinéma en régime capitaliste, je propose aujourd'hui des extraits du discours prononcé par M. Jean Sapène, — du *Matin*, — directeur de la Société des Ciné-Romans, à la dernière et récente assemblée des actionnaires de Pathé-Consortium-Cinéma, société qui impose actuellement des programmes à un nombre considérable de salles françaises.

M. Jean Sapène est devenu administrateur de Pathé-Consortium en rachetant, il y a quelques mois, un nombre important d'actions et de parts de cette société, à un moment où par suite de gaspillages divers, Pathé-Consortium menaçait de déposer son bilan. C'est donc de ce sauvetage opéré par lui, Sapène, que le discours en question a entretenu l'auditoire. Mais rien ne saurait valoir en signification les passages relatifs aux projets de la société, aux résultats recherchés et, en partie, atteints.

On ne s'étonnera pas que M. Jean Sapène se plaigne de la qualité médiocre de la production cinématographique actuelle puisqu'il qualifiera *Les Trois Mousquetaires* de « chef-d'œuvre » et *La Roue* d'Abel Gance de « navet », et puisqu'il est le barnum des *Vidocq*, *Vert Galant* et autres *Mandrin*. M. Jean Sapène a dépensé 12 millions, l'an passé, pour la réalisation de tels films à la société des Ciné-Romans. Tous les vices de l'organisation économique actuelle apparaissent dans son rapport. Pour pouvoir amortir des capitaux aussi importants, il s'agit de flatter les bas instincts de la foule, d'abuser de l'ignorance générale, d'attirer la bêtise à coups de publicité. Il s'agit de réaliser de vastes ententes sur le plan national et sur le plan international pour cette large et profonde exploitation du public. Voici comment.

M. Jean Sapène est entré en relations avec la société Westi-films de Berlin, laquelle a comme président du Conseil d'administration, M. Edmond Stinnes, fils. C'est ainsi que la Pathé-Westi a été créée : la moitié des capitaux est fournie par Pathé-Consortium Cinema et par la société des Ciné-Romans ; l'autre moitié par la Westi. M. Charles Pathé en est le président. Les projets de ces mesures sont les suivants :

« ... La Westi doit nous fournir elle-même, au minimum, six films par an, dont nous avons discuté ici

les scénarios. Ces films seront probablement tournés : deux en Italie, deux en Allemagne et deux en Suède... La Westi, qui voit grand, achète des salles ou va en construire dans toute l'Allemagne et même dans le reste de l'Europe. Elle prépare aussi des super-productions qui seront distribuées par Pathé-Consortium dans les pays qui nous sont réservés et par la Westi, de Berlin, dans le reste du monde. Ces pays réservés sont la France, la Suisse, la Belgique, la Hollande, l'Espagne, l'Egypte, la Syrie, la Palestine et les colonies ou protectorats de ces pays... »

Voilà pour l'entente sur le plan international. Ce n'est pas tout. La société Pathé-Cinéma ayant construit un nouvel appareil de projection réduit qui présentera tous les avantages du grand, mais coûtera moins cher et permettra une réduction de moitié dans la longueur de la pellicule, s'est adressée à la société Pathé-Consortium, en lui demandant la liberté pour les localités actuellement peu intéressantes au point de vue de l'exploitation et la faculté de reprendre la location dans les villes de 5.000 habitants et au-dessous, en s'engageant à prendre tous les programmes de Pathé-Consortium (c'est-à-dire ceux de Westi et des Ciné-Romans) et en payant une redevance de 15 % sur les recettes. M. Sapène a naturellement accepté cette proposition du Pathé-Rural.

Voilà pour l'entente sur le plan national.

De la sorte, une grande partie de l'Europe centrale et de ses colonies ainsi que la plus grande partie des provinces françaises sont menacées d'intoxication intellectuelle, morale et patriotique — au sens des affaires — grâce aux films Pathé-Stinnes-Sapène. On aperçoit donc le danger d'une telle organisation. En tout autre temps, cela eût provoqué un scandale considérable si l'on songe à l'influence du film sur l'esprit des masses. Nous n'y voyons, quant à nous, qu'une nouvelle manifestation de l'activité capitaliste et la négation renouvelée de toute forme d'expression artistique. On conçoit, dès lors, en dehors de toute exploitation morale et pratique de la foule, quel admirable système de propagande est ainsi mis à la disposition des grands patrons qui pratiquent leur internationale contre le prolétariat. Les organismes sociaux se défendent tout en faisant des affaires. C'est leur droit. Mais c'est non moins le nôtre que de dénoncer ces combinaisons puissantes destinées à annihiler toute création artistique et à supprimer la petite et la moyenne exploitation.

Il s'agit de combattre ces principes et ces réalisations de l'industrie et du commerce cinématographique par une vaste propagande et une éducation complète du public au point de vue cinématographique.

LÉON MOUSSINAC.

LES FILMS DU MOIS

De « Charlot à la banque » au « Pèlerin ».

Il y a quelque huit ans, dans un petit cinéma de province, je fis la connaissance de Charlie Chaplin. Le public suivait d'un œil morne les évolutions grotesques de je ne sais quelle vedette (tête d'affiche, s'il vous plaît) : un quelconque Rigadin. Soudain,



l'écran annonça : « Charlot à la banque ». Ce Charlot, dont personne d'ailleurs ne put me dire le véritable nom, m'était totalement inconnu. Cependant, les premières scènes ou mieux, les premières images attirèrent et retinrent mon attention.

C'était, il m'en souvient, la lamentable aventure d'un pauvre diable de garçon de bureau, épris de la cais-

sière de l'établissement, ver luisant amoureux d'une étoile... Timide, résigné, écrasé par un sort pour le moins ingrat, le malheureux, pour comble d'infortune, était en butte aux vexations nombreuses de ses supérieurs directs, qui prenaient un malin plaisir à l'astreindre devant l'idole aux travaux les plus ingrats. Faible, il acceptait tout sans broncher. Amoureux, il subissait. Sa tâche finie, le pauvre bougre s'isolait dans un coin pour rêver à l'aimée, s'évader un instant de l'infortune quotidienne. Mais, dans ses rêves, quelles revanches, quels retours imprévus d'une destinée injuste, quelles aventures abracadabrantes et si délicieusement fantaisistes. Illusions trop courtes, si éphémères, hélas. Car c'était finalement le réveil, le rappel brutal de la réalité, laide et sans espoir. Le film s'achevait sur cette note — dont on ne saurait dire si elle est gaie ou si elle est triste — avec, comme point final, le regard éperdu d'une détresse momentanée, si humaine dans son ridicule du pauvre bougre aux petites moustaches, aux vêtements trop larges...

* * *

Depuis, j'ai revu souvent Charlot. Toujours, il est resté, en la perfectionnant, dans la manière de ce premier film. Un pauvre diable, instinctif, près de la nature et de la vie véritable ; écrasé par la Loi et les conventions sociales. Car c'est un sentiment de révolte anarchique qui forme le fond des « œuvres » de Charlie Chaplin. Ses dernières productions sont, à cet égard, très caractéristiques ; qu'il nous soit permis de citer au hasard de la plume : *Un jour de paye*, *Une vie de chien*, *Charlot s'évade*, *Charlot soldat*, et cet admirable *Kid*, enfin, chef-d'œuvre incontestable d'une série magnifique.

... Charlot, apparaît comme un ennemi irréductible de la Loi. Par suite logique, il est en lutte continuelle avec le représentant de cette Loi, le policeman. Il est, nous l'avons dit, le pauvre diable, que la société opprime et exploite. Eternel vaincu de cette bataille inégale, Charlot rêve pourtant d'une vie meilleure.

La plupart des histoires qu'il nous raconte, sur cette note mélancolique et aigüe, — marque caractéristique de son immense talent — se terminent généralement par une incursion dans les pays merveilleux du rêve, de l'irréalité (*Le gosse*, *Charlot et le masque de fer*, *Charlot à la banque*, *Une idylle aux*

champs, etc...). Rêves vengeurs, où Charlot, vagabond sentimental, prend de victorieuses et décisives revanches.

Charlot, sans cesse, à tout instant, tente de s'évader de la réalité, parce qu'elle est laide, avilissante et sans issue possible. Mais, toujours, il sait rester *vrai* dans la fantaisie, réel dans l'irréel : il est le premier en date de nos surréalistes...

Le Pèlerin, marque dans une certaine mesure un renversement total des procédés, auxquels le grand comique américain nous avait jusqu'alors accoutumés. Ce dernier film a toutes les qualités des productions de Charlie Chaplin, avec, en plus, cette forte maturité, cette prodigieuse faculté d'observation, cette absolue simplicité de moyens, qui est la dominante des vrais artistes. Charlot aborde ici la comédie de mœurs, la peinture d'un milieu social.

Forçat évadé, revêtu d'un costume de clergyman, Charlot, traqué, arrive dans une petite ville de Californie. Coïncidence singulière on y attend un nouveau pasteur. On voit d'ici, amusant, le quiproquo, et les aventures vaudevillesques qu'aucuns en auraient fait découler. Mais, pour un artiste de la valeur de Charlie Chaplin, le scénario et les effets comiques, obtenus par l'imprévu de la situation, ne sont qu'un *moyen*. En effet, Charlot en profite pour nous donner, burinée, au vitriol, et criante de vérité, la peinture des mœurs d'une société villageoise, où la « bigoterie hypocrite » le dispute à « l'énorme bêtise au front de taureau ». Tous les personnages de ce film paraissent échappés, vivants de la vie ordinaire tant l'observation est exacte sans que les procédés s'inspirent pourtant des méthodes réalistes, chères aux Sjöström, Epstein, Griffith... etc... Il y a là, le sacristain, bonhomme, et surnois, les notables du village, importants, fats, et un brélan de vieilles dévotes, vieilles filles également, méchantes, perfides, bêtes, hargneuses.

Dans le film, une scène culminante : celle où notre héros, amené à célébrer l'office se verra soudain dans l'obligation de prononcer le sermon d'usage. Charlot ne fera ni une ni deux. Sans hésiter une seconde, il racontera devant l'assemblée des dévots, babas et bouche bée, la magnifique histoire de David et de Goliath, symbole de ses aventures et de ses rêves. Mime de génie, il faut voir comment Charlot « rend » la biblique légende, par l'ébauche d'un geste, la simple expression jamais soulignée du regard.

A tel point que les enfants, présents à l'office, emballés dans leur naïveté *instinctive*, applaudiront de confiance, tandis que le chœur des « croyants », des « purs », se renfrognera, en bloc, scandalisé, comme un groupe unanimiste de Jules Romains.

Dans la scène finale, l'impotisme sera enfin découverte, le « bon droit » triomphera, et le pauvre « pèlerin » arrêté par un shérif, qui, compatissant quand même lui fournira peu après l'occasion de s'évader.

« *Le Voyage au Paradis* », avec Harold Lloyd. —
« *Les Trois Âges* », avec Buster Keaton. —
« *Le Roi du Cirque* », avec Max Linder.

Dans un article que publia *Clarté*, il y a près de deux ans, Léon Moussinac écrivait : « Les films de Charlot l'ont mis à part, car ils ne sauraient être compris dans

une classification quelconque ». Rien n'est plus juste. Charlot demeure incontestablement au-dessus de tous les genres, et son art est, avant tout, humain. Tout chez lui est le réflexe d'un sentiment mûri à l'extrême, grâce à une étude psychologique approfondie. Tout n'est que la parodie d'un fait observé et d'une pensée amère. A la critique, il n'offre guère de prise. Il est difficile de porter un jugement solide sur l'homme qui s'est montré parfait du premier coup, inégalable, et qui, depuis, s'est surpassé lui-même. Le seul reproche qu'on pourrait peut-être lui adresser, serait que ses films, en tant que films, ne sont pas toujours « cinémas ».

Bien différent est le cas de ces deux artistes, Harold Lloyd et Buster Keaton, plus ou moins disciples d'ailleurs du grand Charlot. Leur personnalité est bien moindre, mais leurs films sont complets, c'est-à-dire *forment un tout*, homogène : interprétation, rythme, procédés. Charlot au contraire, dépasse sans cesse le cadre de ses productions et suffit, à lui seul, à remplir un film.

Le Voyage au Paradis est une des dernières productions d'Harold Lloyd, alias « Lui ». Elle vaut surtout par une sorte de malaise, d'angoisse sadique, qu'elle fait naître dans notre esprit. A la suite d'aventures diverses, et plus ou moins amusantes, le héros se trouve, en péril, sur un échafaudage, accolé à un gratte-ciel, à une trentaine de mètres au-dessus de la terre ferme. Havreport, on l'avouera, peu sûr. En proie à un insurmontable vertige, le malheureux se débat, à la recherche de l'équilibre perdu, oscille, tombe, se rattrape à une poutre transversale, retombe, le tout en un rythme haletant qui écœure le spectateur. Les femmes, seules, peuvent goûter quelque plaisir à ce spectacle.

Le jeu d'Harold Lloyd, plus grimaçant que spontané souffre forcément de la comparaison du « Pèlerin », son voisin de programme.

Les Trois Âges sont une sorte de petit chef-d'œuvre d'humour, quant au rythme et au procédé technique. La première partie nous montre « l'homme faible », Jul, Julius et Julot (phénomène de reviviscence, il s'appellera ainsi suivant les époques de ses vies successives), en lutte contre « l'homme fort » durant trois âges de l'humanité. Dans cette lutte, il sera régulièrement, à chaque fois, vaincu. La deuxième partie nous restituera, au contraire, toujours à travers les trois âges, les revanches, nécessaires à nos idées établies de « justice », de l'homme faible sur l'homme fort. La vie est ainsi faite, dit-on, de ces avantages ou de ces reculs du Bien et du Mal.

Buster Keaton a la même impassibilité et le même « brio » mécanique, si je puis m'exprimer de la sorte, que Charlie Chaplin, mais il n'en a certes pas les qualités intérieures d'émotion et de sincère et simple humanité.

Le Roi du Cirque. Quoi qu'on puisse dire, Max Linder ne « possède » nullement les lois élémentaires de l'expression cinématographique. Les procédés sont ceux d'un vaudevilliste, et partant, s'inspirent davantage du théâtre que du cinéma. La qualité de son comique est souvent vulgaire et de mauvais aloi. Accordons-lui, pour être généreux, un certain brio et une légère fantaisie, malheureusement trop terre à terre, pauvre copie de la fantaisie audacieuse, sympathique, généreuse, tous freins desserrés, d'un Douglas Fairbanks, artiste remarquable, celui-là, poussant au carré les forces d'équilibre instable du physique et du sentimental.

PAUL GUITARD.

CORRESPONDANCE

LES AMIS DE CLARTÉ

A l'heure actuelle, pas même 200 lecteurs ou abonnés ont répondu à notre appel. Vraiment était-ce nous montrer tellement exigeants que de prétendre grouper 500 amis de *Clarté*? N'y a-t-il pas dans notre public 500 personnes qui consentent à donner chaque année à *CLARTÉ* une soixantaine de francs pour lui permettre de continuer à vivre, de se développer? Est-ce trop demander encore que de mettre l'existence de la revue à ce prix? Nous ne multiplierons plus les appels. L'expérience nous a prouvé qu'ils ne servent pas à grand-chose. Mais que tous nos lecteurs pèsent ces simples mots : **SANS CETTE COTISATION SUPPLÉMENTAIRE DE 500 AMIS, CLARTÉ NE PEUT PAS VIVRE FINANCIÈREMENT.** Or aucun d'entre nous ne peut prétendre boucher à lui seul un déficit de 30.000 francs par an. Tant que *CLARTÉ* n'aura pas atteint 6.000 abonnés, son existence restera à la merci de la moindre crise. D'ici là, il faut que des amis dévoués acceptent de payer leur abonnement **DEUX FOIS** pour une même année. Sinon cette revue qui, depuis trois années vit de sacrifices cent fois renouvelés, et veut continuer à vivre indépendante, est condamnée à disparaître dans un délai plus ou moins long. L'acceptez-vous?

LES SOVIETS A LA FOIRE DE LYON

Lyon, 12 mars 1925. — Une neige sale tombe avec parcimonie. Le Rhône charrie des eaux couleur d'anisette bien tassée. Les trams transportent une foule morne et sans divergence. Des kilomètres de stands, à gauche en bois, à droite en ciment. Enfin le Palais, d'une magnifique uniformité.

A l'extrémité nord du temple mercantile, m'apparaît enfin le pavillon de l'U. R. S. S. Sous le drapeau rouge, les armoiries soviétiques et les quatre initiales trapues. Tout en longueur, 65 mètres sur 6, la lumière n'y manque point, distribuée à profusion par les baies vitrées du côté droit. La propreté et l'ordre règnent ici. A gauche, les stands méticuleusement garnis d'échantillons et de graphiques sollicitent les yeux.

Dans tous, une débauche d'affiches, graphiques en couleurs, etc... Les Russes sont passés maîtres dans l'art de rendre vivantes les statistiques et les comparaisons. Leurs affiches documentaires deviennent de véritables estampes en couleurs. Une usine, une locomotive, un tracteur, un ouvrier sont là pour souligner la sécheresse des chiffres et la rendre sensible. Leur publicité murale est vraiment la meilleure de la foire et je sais nombre de maisons de publicité et d'industriels français qui envient cette science de faire comprendre à tous les diverses manifestations de la production et de l'économie.

Extrêmement accueillant, le secrétaire-général du pavillon, Paul Sadyker, me parle de ses tâches d'organisation. Je découvre en lui un ami de *Clarté* et c'est avec plaisir qu'il me livre ses impressions.

« Notre succès commercial dont vous entretendra le représentant commercial Feinstein n'est rien

« auprès de notre succès moral. Dans toute la foire « vous trouverez peu de stands aussi bien organisés « que les nôtres. Herriot n'a pu cacher à Krassine « l'admiration qu'il avait ressentie en voyant l'ordre « et la logique de notre exposition. Je le répète, « nous avons remporté un énorme succès moral. « Et ce succès n'est pas restreint parmi un groupe « d'industriels ou de commerçants. Dimanche 8 mars, « plus de quarante mille visiteurs ont parcouru et « admiré nos stands. Tous ont senti que l'U. R. S. S. « est un pays vivant, bien vivant, un pays qui produit « méthodiquement, un pays qui sait ou tend son « économie ». Maintenant le secrétaire-général me submerge de documents, journaux spéciaux, brochures, etc... et termine son exposé en m'assurant de son amitié pour notre revue.

Feinstein, le délégué commercial est un homme extrêmement affairé. Jeune, maigre, le visage subtil, le regard aigu. Il veut bien me consacrer quelques instants :

« — Ce que nous exposons ici, ce sont des échantillons de marchandises dont nous possédons des « stocks prêts à être jetés dans le commerce. Ce n'est « pas une exposition de toute la production actuelle « de la Russie, mais bien de ce que nous pouvons « vendre immédiatement. Nous avons conclu des « ventes intéressantes : traverses de chemin de fer, « pétrole, platine, peaux, cocons, lin surtout. Nous « avons vendu également du maïs blanc, des fourrures, « du manganèse. En ce qui concerne ce dernier produit si important pour la métallurgie, nous sommes « en passe de devenir les maîtres du marché européen. « Cependant je ne puis cacher les difficultés que nous « rencontrons en face de nos acheteurs. En France « nous trouvons trop d'acheteurs en mi-gros, demandant un crédit qu'il nous est impossible de consentir. « D'autre part, en ce qui concerne nos achats, nous « sommes, nous, obligés de demander du crédit et « comme nos contrats sont importants, très importants, nos fournisseurs ne peuvent pas toujours « supporter ces avances. Là, les banques sont les « arbitres de la situation et je dois dire qu'elles ne « s'emploient pas toujours en notre faveur. Toutes ne « sont pas guéries de cette mentalité qui leur fait « trouver normal de gagner avec les Soviets trois « ou quatre fois plus qu'avec un commerçant ordinaire... »

Feinstein part précipitamment : téléphone, des lettres auxquelles il faut répondre de suite, des acheteurs qui se présentent.

Et c'est au cliquetis des machines à écrire que je m'en vais lentement, que je quitte à regret ce coin de Russie fiché dans la banlieue lyonnaise. J. M.

ENCORE LE CHEVALIER D'INDUSTRIE OSSENDOWSKI

Les lecteurs de notre revue se souviennent d'Ossendowski. Dans ses récits sur la Russie des Soviets, ce faux explorateur a accumulé les mensonges et les calomnies. Nous le savions, mais il s'agissait de prouver, en dehors de nos idées sociales, que nous avions affaire à un menteur de façon générale. Et Clarté a prouvé son mensonge sur le terrain scientifique.

Ossendowski alors déclara avoir écrit un roman.

Mais voici que cette issue vient de lui être coupée, car si un ouvrage documentaire exige de la vérité

scientifique, un roman nécessite de la probité littéraire. Rappelant toutes les phases de la dispute et la campagne de Clarté, l'explorateur Sven Hedin publie *Ossendowski et la vérité*, chez Brockhaus, où il démontre, texte en mains, que toute la dernière partie de *Bêtes, Hommes et Dieux* est un plagiat d'après Saint-Yves d'Alveydre (*La Mission de l'Inde*). Ossendowski a transposé en Mongolie un récit mystique relatif aux Indes. Les mêmes faits, les mêmes images, les mêmes noms propres, des lambeaux de phrases identiques, se trouvent dans l'un et l'autre textes. Après la démonstration que, scientifiquement, Ossendowski a menti, la preuve que, littérairement, il a volé ! Eh ! bien, savez-vous ce que trouvent à dire « Les Treize » de *l'Intransigeant* (24 février) : « Il nous a été impossible de nous rallier à l'avis que c'est un plagiat, après comparaison des textes ».

« Les Treize » sont du reste plus ossendowistes qu'Ossendowski lui-même. Le Dr Montandon, qui surveille son homme, m'a communiqué les trois faits suivants :

1° Le récit du *Club du tigre*, qui se retrouve dans deux nouvelles productions d'Ossendowski, d'une bêtise qui rend inutile de les nommer (les observations géologiques et minéralogiques qu'elles contiennent ont été déclarées complètement ridicules par le Dr Fritz Noetling, autrefois au Service géologique des Indes, dans la *Deutsche Allgemeine Zeitung* des 11-25 janvier) est plagié d'après le *Sphinx* d'Ellinor Glyn.

2° Ossendowski, après avoir soutenu et crié assez fort, n'est-ce pas ? qu'il avait randonné en 1920-1921 par la Mongolie et le Thibet, dit textuellement ce qui suit, dans le récit *Sang expiatoire* : « Mes voyages scientifiques en Sibérie me conduisirent aussi en 1921 dans la partie sud du gouvernement de Tomsk ». Cela confirme l'hypothèse de Wendling, publiée dans *Clarté* du 1^{er} décembre, comme quoi Ossendowski n'aurait quitté la Sibérie qu'en 1921 et le témoignage cité par Sven Hedin dans sa brochure, du polonais Dr E. de Behrens, autrefois consul à Oulianovsk en Mongolie, où séjourna Ossendowski. D'après Behrens, non seulement Ossendowski ne s'est jamais rendu dans le Koukou-Nor (Thibet), mais il n'est pas possible qu'il ait été un temps au service des Soviets en Sibérie, avant sa fuite.

3° Les fervents mêmes d'Ossendowski, au-delà du Rhin, ne maintiennent plus le raid au Thibet comme une réalité vécue. En effet, voici ce qu'on pouvait lire textuellement dans la *Deutsche Zeitung* (Berlin), le 7 février, sous la signature de George Fritz : « ... Sa *Marche des fantômes* au Thibet, que des pédants en géographie lui ont reproché comme une tromperie, n'est pas une réalité, mais, comme Agartha, le royaume souterrain du roi du monde et d'autres figures mystérieuses, un simple décor mystique... »

L. V.

COMMUNIQUÉ A NOS LECTEURS

« Les fêtes du Peuple » : *La Damnation de Faust* (audition intégrale, redemandée) sera donnée au Trocadéro, le samedi 18 avril prochain, en soirée, le samedi 25 avril à la Bourse du Travail (grande salle), le samedi 2 mai à la Salle Pleyel. Séance de musique de chambre avec petit orchestre.

Prix des places : 5 francs, 3 fr. 50, 2 francs.

Les billets sont en vente dès maintenant, dans les dépôts habituels, et au siège, 2, rue Ronsard (18^e).

Il a été tiré du présent cahier, soixante-treizième numéro de la revue Clarté, deux cent vingt-cinq exemplaires hors commerce sur papier alpha numérotés de un à deux cent vingt-cinq et réservés exclusivement aux amis de Clarté.

Le présent exemplaire porte le numéro

21

